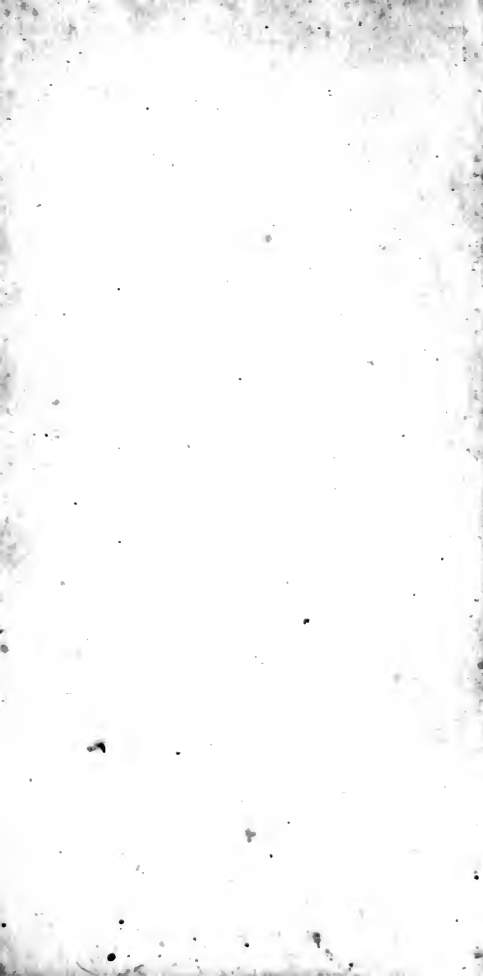


NOV 30 1933



Coll. spec. L





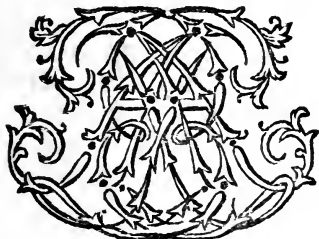


*Voici cette Troupe rieuse,
Prodigue les ris et les jeux,
Et Se fait voir aux Curieux,
Charmante, bousonne, et joyeuse,
à Amsterdam, Chez
ADRIEN BRAEMAN*

LE NEVARDI, 1718
SUPPLEMENT
DU
THEATRE
ITALIEN,
OU
NOUVEAU RECUEIL
DES
COMEDIES ET SCENES
FRANCOISES

Qui ont été jouées sur le Theatre Italien par les Comediens du Roi de l'Hôtel de Bourgogne à Paris.

TOME DEUXIEME.



Suivant la Copie de Paris,

A AMSTERDAM,
Chez ADRIAN BRAAKMAN, Dans le
Beurs-straat, près le Dam à la Ville
d'Amsterdam. 1698.

PQ

1231

.I5G4

1695

n. 2

Coll spec



AVERTISSEMENT.

LE livre du *Theatre Italien*, ou le *Recueil des Scenes Italiennes Françaises*, qui ont été représentées à l'Hôtel de Bourgogne, a reçu un accueil si universel, & a été imprimé non seulement à Paris & en plusieurs autres endroits du Royaume; mais aussi en Hollande où il s'en est fait trois éditions en si peu de tems, qu'on ne sauroit s'empêcher de donner au public ce supplément, ou suite du même ouvrage. On a recherché avec soin une grande quantité de pieces qui n'ont point encore été imprimées. La peine qu'on s'est donnée de les faire copier sur des originaux très-fidèles tiendra lieu de plaisir, pourvû que l'on puisse contribuer à la satisfaction des gens d'esprit.

Ce supplément en deux volumes,

AVERTISSEMENT.

ou ce second & troisiéme Tome, ne sont pas moins divertissans que le premier. On y voit par tout des naïvetez qui se font lire avec plaisir, & le cœur humain y est si bien caractérisé, qu'on voit aisément que les Auteurs de ces pieces l'ont étudié avec soin & avec succès. L'utile & l'agréable s'y trouvent également, & tout cela est assaisonné de petits traits de satire à la délicatesse des quels on ne sauroit rien ajouter. Quoi qu'on attaque les défauts plutôt que les personnes. Cependant les caractères sont si justes quoi que generaux, que mille sortes de gens peuvent aisément se reconnoître dans les portraits qu'on y trouve par-ci par-là. On ne peut pas ici s'empêcher d'être surpris que les verités desobligeantes étant aussi sensibles qu'elles le sont d'ordinaire, & principalement en France, où l'on fait presque consister la probité à bien fauver les apparences, on ait si long-tems laissé jouir
des

AVERTISSEMENT.

des Comédiens, qui sous des expressions generales & menagées daubent de la maniere du monde la plus satirique, non seulement les personnes les plus accreditées de France, mais aussi les sociétés les plus puissantes. Aussi est-ce pour cela qu'on vient de les interdire sans retour : Et comme il leur est enjoint de sortir du Royaume, le public doit s'attendre à se voir privé dans la suite de ces agreables divertissemens, comme il le feroit du recueil de leurs pieces, si les Auteurs n'avoient le reste en manuscrit. C'est par leur secours qu'on espere de donner bien-tôt un quatrième Tome si ces deux ici sont reçûs avec la même avidité que le premier.

On trouvera dans ces Tomes plusieurs Scenes obmises dans le premier. On auroit bien souhaité que chaque chose eut été en son lieu : Mais après tout le premier Tome a été si souvent imprimé sans ces pieces là, qu'on a jugé à propos

* 3

de

AVERTISSEMENT.

de les laisser comme on les a trouvées, & de marquer au commencement qu'elles ont été *oubliées dans le premier Tome*. Au reste ce n'est pas à mon avis un grand inconvenient. On voit assez que la plupart de ces Scenes sont des piéces détachées, dont la beauté consiste dans la naïveté & dans la vivacité des pensées, & dans le bon sens qui y regne partout.

Quoi qu'on ait déjà imprimé une *Foire saint Germain*, & qu'il y en ait ici une autre, il ne faut pas s'imaginer que ce soit la même chose. Ce sont deux piéces différentes sur un même sujet qui feront voir aux gens de bon goût avec combien de variété les personnes d'esprit peuvent traiter les mêmes matieres, & leur donner des agrémens différens.

On a joint aussi à la fin du second Volume plusieurs chansons Italiennes & Françoises qui ont été chantées à la représentation de plusieurs piéces.

TABLE



TABLE

DES PIÈCES

ET

SCÈNES FRANÇOISES.

5

Contenues en ce second Volume.

SCÈNES. D'Arlequin Vengeur pag. 1

———— De la Magie naturelle. 6

———— D'Isabelle Medecin. 16

———— D'Arlequin Protée. *Omnises*
dans le premier Tome. 33

———— Du Banqueroutier. *Omnises dans*
le premier Tome. 40

SCE-

T A B L E

SCENES. De Colombine Avocat Pour &
Contre. *Obmises dans le pre-
mier Tome.* 55

———— Du Traiteur dans les Débauches
de Mezetin. 65

———— Du Gtand Sophi de Perse. *Ob-
mises dans le premier Tome.* 68

———— Des deux Zanis dans les Fripiers. 73

———— D'Arlequin Ambassadeur dans
Persée & Andromede. 81

———— Des Metamorphoses d'Arle-
quin. 83

———— Des Trompeurs trompez *pour
l'Astrologie.* 91

———— D'Arlequin Chevalier du So-
lein. Les Marchands de la rue
saint Honoré Raillez. 95

———— La Décence d'Arlequin aux En-
fers. 110

———— De la Propreté ridicule & Arle-
Roi de Tripoli. 118

SCE.

DES PIÈCES.

SCENES D'Arlequin Soldat & Bagage où
Hôte & Hôtellerie. 127

— Du Peintre par Amour. Arle-
quin en deuil. 162

— Des Intrigues des Hôteliars. 171

— De la Noce d'Arlequin Seigneur
de Sbrofadel. 200

— D'Arlequin Phaëton. *Obmises*
dans le premier Tome. 205

— Du Divorce. *Obmises dans le pre-*
mier Tome. 214

— D'Arlequin Empereur dans la
Lune. *Obmises dans le premier*
Tome. 219

— D'Arlequin homme a bonne
fortune. *Obmises dans le pre-*
mier Tome. 221

— D'Arlequin Dogue d'Angleter-
re. 234

— D'Arlequin Lingere du Palais.
238
SCE-

T A B L E

SCENES D'Arlequin fourbe fourbe &
demi. 246

———— De la Belle solíciteuse. 254

———— Du Berger de Lemnos où Arle-
quin dans le Poisson. 284

———— Des Vendangeurs. 290

———— Des faux Medecins raillez. *Co-
medie.* 293

———— Le Tombeau de Maître André
Comedie. 340

———— Arlequin & Octave soldats enrô-
lez par force. *Comedie.* 383

———— La Foire de saint Germain. *Co-
medie.* 415

———— Attendez-moi sous l'Orme.
Comedie. 457

Chansons Françoises & Italiennes. 492

Fin de la Table.

SCENES



SCENES

FRANCOISES

5

D'ARLEQUIN

VENDANGEUR.

SCENE

DU BAILLIF DE VILLAGE.

ARLEQUIN *en Baillif de Village, lequel parle au Docteur Balouarde, pour le détourner d'aller en Campagne.*

LE DOCTEUR.

U fouhaitez vous, Monsieur?

ARLEQUIN.

Q Monsieur j'ay une funeste nouvelle à vous aprendre; la peste vous creve.... Tous les habitans de vôtre village, mon pere, ma mere, mes freres, mes

Tome II.

A

sœurs

ſœurs, tous en ſont morts ; mais cette perte n'eſt qu'une bagatelle au prix de celle que j'ay faite de mon frere de lait : hélas ! quel dommage ! C'étoit un âne, Monſieur, d'un rare mérite, il étoit fils d'une âneſſe qui m'avoit donné du lait pendant plus de trois mois pour une maladie que j'avois, jugez par là de l'amitié que nous avions l'un pour l'autre. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il fut ſi prudent, qu'ayant entendu dire qu'il falloit toujours fréquenter plus haut que ſoy, il mépriſa la converſation des ânes ſes camarades, & ſe retira dans un haras rempli des plus belles Juments de la Province : Comme il étoit fait d'un air à être aiſément diſtingué, les Juments les plus fieres ſoupirerent bien tôt pour ſes apas ; il s'atira même l'eſtime de l'Etalon, & l'amour de la Jument favorite ; cette belle ne pût reſiſter à ſes charmes, elle le cherche, elle le voit, elle l'aime preſque en même tems, *Veni, vidi, vici*. Néanmoins ſa fierté lui reſentant qu'un âne étoit fort au deſſous d'une Jument, elle combatit quelque tems ſa paſſion. Mais d'un autre côté conſidérant que l'on voyoit bien des ânes dans le monde remplir des Charges conſiderables, elle ſuivit ſon inclination, & ne ſongea qu'à la faire connoître au jeune Martin ſon amant. Il n'y avoit point de jour qu'elle ne luy en donnât quelque preuve quand ils étoient

étoient ensemble à l'écurie. Elle lui faisoit présent dessus présent ; elle lui pouffoit tantôt une botte de foin , tantôt un picotin d'avoine , & tantôt du son ; enfin elle n'épargnoit rien de ce qui pouvoit marquer sa tendresse : Si elle sortoit , elle le conduisoit dans le pâturage où les chardons les plus succulens croissoient en abondance ; elle le regardoit , & hannissoit pour lui si tendrement , qu'il étoit obligé de braire pour elle , & de dire , *on ne peut refuser son cœur à deux beaux yeux qui le demandent.* Enfin le galant Martin reconnoissant toutes les bontez que sa maîtresse avoit pour lui , ne la laissoit jamais coucher qu'elle n'entendit à sa porte la voix de son amant qui lui donnoit une serenade , mais ces soins ne servirent qu'à rallumer la jalousie de ses rivaux. Un Roussin du voisinage qui faisoit les yeux doux à la Jument , se résolut d'attaquer Martin , mais bagatelle , *qui peut vaincre un cœur animé par l'amour* ; ce Roussin attaque temerairement Martin , & lui pousse un coup de pied de quarte , l'adroit Martin le pare & lui riposte de second , le bruit de ce combat par malheur frapa les oreilles de l'Étalon qui plus sage que bien des hommes qui se font déclarer cocus par Arrêt de la Cour , se contenta de faire une severe réprimande à sa moitié , qui depuis a traîné une vie languissante , jusqu'à ce qu'un farcin amoureux causé par l'absence

de son amant lui en ait tranché le cours , & le pauvre Martin s'est retiré en vôtre village, où il a été ataqué de peste , & est mort au grand regret de ses amis & de ses parens ; mais toute nôtre consolation, Monsieur , est qu'il nous reste en vous un homme qui est si fort rempli de science , & d'un merite si éclatant , que nous espérons que vous remplirez un jour tres dignement la place de défunt nôtre âne.

*Le Docteur se fâche & court
apres Arlequin.*

S C E N E

D'ARLEQUIN.

*COMPLIMENT QU'IL
fait aux Mariez.*

Monsieur & Mademoiselle, tout le village retentit de cris de joye & d'allégresse ; vôtre mariage fait tant de bruit , & vôtre âge est si considerable , que l'on regarde en vôtre union l'assemblage de tous les siècles : On vous admire comme des médailles antiques dont les curieux ornent leur cabinet : On s'étonne
comme

d'Arlequin Vendangeur. 5

comme vous avez pû échaper du Deluge. Oûi beau reste de l'antiquité, illustre Doyen du monde, les yeux qui manquent à l'un, les dents qui manque t à l'autre, sont les preuves irréprochables de vôtre ancienneté.

Fin de la Scene que fait Arlequin au Vieillard & à la Vieille, mariez.





SCENES

FRANCOISES

5

DE LA MAGIENATURELLE.

S C E N E

LEÇON QU'ARLEQUIN
FAIT AUX FILLES DE
SCARAMOUCHE.

*Les deux filles de Scaramouche, & Arlequin
au milieu.*

A R L E Q U I N.

L Ustio-Appolloe s'étant frotté d'une certaine pommade, se transforma en un âne, & moy je me suis frotté de la pommade de la raison, & je me suis transformé en l'âne de votre pere pour vous mettre à la raison, hé, hé, hé, le cours de Ventre, Mesdames, est un torrent si impetueux,

petueux , qu'il n'y a point de robinet qui le ferme , ni de chemise qui ose paroître ni tenir bon devant lui , mais la desobéissance est encore plus dangereuse que le cours de ventre même.

A la morale : Quand vous vous tenez fiere pour avoir des agrémens , quelle simplicité ! vous sçavez que parmi le beau monde on a donné le nom d'agrément à un lavement : Que diriez-vous si l'on venoit vous dire , Mademoiselle , je vous aime , parce que vous êtes remplie de lavemens , quelle bagatelle ! Vous avez de la vanité , parce que vous avez les yeux étincelans & brillans ; les yeux d'une chatte sont sans comparaison , pendant la nuit sombre , plus étincelans & plus brillans que les vôtres , & qui est-ce qui soupire pour les yeux d'une chatte ?

Quand on vous dit que vous avez les joües d'un beau vermeil , bagatelle bagatellissime ; les fesses d'un singe sont sans comparaison d'un plus beau vermeil que ne sont pas vos joües , & qui est ce qui soupire pour les fesses d'un singe ?

A la superbe. Qui est-ce qui est plus superbe d'une chataigne ou de vous ? Cette chataigne est renfermée & garantie d'une pallissade de piquants ; cependant quand on a ôté cette premiere palissade , Madame la chataigne est encore fiere dans son second retranchement , mais quand l'in-

dufirie humaine la met sur le feu ou sur la braise elle ne peut souffrir cette grande chaleur, ce qui fait qu'elle creve & qu'elle pette. C'est pourquoy si vôtre pere (lassé de vos manieres impertinentes) vous mettoit sur la braise de mortification, c'est là où vous petteriez un jour Madame.

Les filles s'en vont & Scaramouche arrive.

Je sçai que pour vôtre excuse vous me direz que Scaramouche est un brutal, un ignorant, un inexorable, cela est vrai, j'en conviens & j'en demeure d'accord ; mais qu'est ce qui est plus brutal de Scaramouche ou d'un Colimaçon ? ce Colimaçon est inexorable, impitoyable, qui ne veut souffrir personne chez lui : Cependant dès qu'un enfant le prend sur la main, qu'il luy dit, Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes, vous voyez que ce Colimaçon ne pouvant plus résister aux prières de ce petit enfant, il lui tire de sa tête un Regiment de cornes.

A la Morale. Scaramouche est un Colimaçon : Vous êtes ses enfans : caressez-le, flattez-le, & vous verrez tout aussi tôt qu'il tirera de sa tête un Regiment de cornes.

Scaramouche le jette par terre.

S C E N E

ARLEQUIN , AULARIA ;
CINTIO, ISABELLE, ME-
ZETIN.

A R L E Q U I N.

P Este soit de l'animal , il n'a pas voulu entendre le reste de mon discours , j'étois en train de dire les plus belles choses du monde , j'avois trouvé la comparaison du Colimaçon fort à propos , & ce vieux diable de Scaramouche n'a point d'esprit pour comprendre tout ce que je disois de beau.

A U L A R I A.

Arlequin , mon ami , recevez ce présent s'il vous plaît , c'est une des plus belles chemises que l'on puisse voir , dont je vous fais présent : Ah , ouf , ah , ouf !

Elle soupire en s'en allant.

C I N T I O.

C'est avec plaisir que je vous sers aujourd'hui de Valet de Chambre , en vous faisant présent de ce Juste-au corps : je vous prie de l'accepter d'aussi bon cœur comme je vous le donne. Ha , ha , ha !

Il soupire en s'en allant.

I S A B E L L E.

Acceptez de ma main cette Cravate , &c

A 5

CRO-

croyez que tout ce que je pourray faire pour
vôtre service je le feray de bon cœur. Ha,
ha, ha !

En soupirant ils sortent tous ensemble.

AULARIA, CINTIO, ISABELLE,
MEZETIN.

CINTIO *avec une perruque & une épée.*

Voilà une perruque & une épée dont je
vous fais présent, mais ce n'est encore
qu'une bagatelle au prix de ce que je veux
faire pour vous. Ha, ha, ha !

A U L A R I A.

Je souhaiterois que de vôtre côté vous
eussiez autant de bonne volonté pour moy
que j'en ay pour vous, du moins mes
vœux seroient bien-tôt exaucez, & nous
serions contents tous deux. Ha, ha, ha !

I S A B E L L E.

Voilà des gans garnis de frange d'or, je
souhaite que vôtre esprit soit garny d'aussi
bonnes pensées pour moy, que la frange
l'est de bon or. Ha, ha, ha !

CINTIO *lui donne l'épée en soupirant,*
& après ils se mettent à genoux,
& Cintio dit

Mon pauvre Arlequin, nous voilà tous
à tes genoux, pour te supplier de nous
rendre service touchant nos amours.

A U L A R I A.

C'est la grace que nous te demandons.

I S A B E L L E.

Nous te serons bien obligez, & tu seras
bien recompensé. C - C I N -

C I N T I O.

Tiens voilà une bourse pleine d'or, laquelle est destinée pour ton service pour peu que tu veuille entrer dans nos intérêts.

A R L E Q U I N.

Quoy, tout ce que vous me donnez là, Monsieur & Mesdemoiselles, c'est donc pour vous servir dans vos amours, & pour tromper mon Maître? Je suis bon & fidelle serviteur, je n'en feray rien, il ne sera point dit que j'auray fait rien contre l'honnêteté.

C I N T I O.

Quoy! tu ne veux rien faire pour nous?

A R L E Q U I N.

Non.

C I N T I O.

Hé, pourquoi?

A R L E Q U I N.

C'est que mon Maître a promis ces Filles à Fabrice & à Stofano, & si j'allois vous rendre service ce seroit contre sa volonté.

C I N T I O.

Enfin tu es donc résolu de ne point changer de pensée, & nous laisser toujours dans le malheur où nous sommes plongez?

A R L E Q U I N.

Oüy.

C I N T I O.

Je vois bien que je seray obligé de vous faire un autre présent, pour tâcher d'attirer vos bonnes grâces: Allons Mezetin apporte ce présent.

12. *Scenes Françaises.*

MEZETIN *avec un plat , un bâton dedans , & une serviette par dessus.*

Monsieur le voilà.

C I N T I O.

Et bien souffrez - donc Monsieur Arlequin que j'aye l'honneur de vous donner des coups de bâton.

Il bat Arlequin , qui lui dit ensuite

A R L E Q U I N

Monsieur, je vous suis bien obligé, car vous donnez des coups de bâton de si bonne grace, qu'il est impossible de se fâcher : c'est pourquoi je vous rendrai service, & ferai entièrement porté pour vous servir dans vos amours.

Il prend tout ce qui lui a été donné

& l'emporte.

S C E N E

D'ARLEQUIN , SCARAMOUCHE, CINTIO, MEZETIN, UN MEUNIER.

A R L E Q U I N.

Monsieur, où sont toutes ces belles curiositez que l'on voit ici ? on m'a dit qu'il y avoit un aveugle qui ne voyoit

voit goute , & qui jouïoit parfaitement bien de la viole.

S C A R A M O U C H E.

Ah ! mon pauvre Arlequin , si tu avois vû cela tu aurois été charmé.

Scaramouche s'en va.

C I N T I O.

Eh ! Mon pauvre Arlequin , dis-moi un peu comment tout va , & si tu reüssiras dans ton entreprise ?

A R L E Q U I N.

Cela ne commence pas mal , j'ay déjà ordre de vous faire entrer par la porte du jardin ; vous trouverez Isabelle qui vous attend , vous terminerez - là toutes vos pensées. De plus , j'ai concerté une fourberie qui est de venir dans quelque figure mal bâtie , & dire que c'est Fabrice qui vient pour épouser Isabelle : Cette figure toute contrefaite dégoûtera Scaramouche de donner sa fille en mariage à Fabrice , & par là je croi que vôtre mariage réüssira.

Il conduit Cintio pour aller au jardin.

M E Z E T I N arrive.

Pour la noce de Monsieur Cintio & de Mademoiselle Isabelle , il faut d'abord

Arlequin est derriere qui écoute Mezetin , en faisant plusieurs figures.

Quatre grands plats de soupe ,
Huit grandes assiettes de ragoûts ,
Vingt-quatre plats de rôti ,

Sçavoir ,

Vingt-quatre Dindons ,
 Quarante-huit Lapins de garenne ,
 Autant de Chapons gras ,
 Quatre-vingt seize Poulets ,
 Deux cens Pigeons ,
 Un cent de Perdrix ,
 Autant de Becaces ,
 Deux cens Cailles ,
 Quatre douzaines d'Ortolans ,
 Douze poitrines de Veau en ragout ,
 Douze Bisques ,
 Douze Tourtes de Beattles ,
 Et douze autres plats de divers entre-
 mets.

*Mezetin apperçoit Arlequin faisant diver-
 ses postures , en faisant semblant de man-
 ger.*

M E Z E T I N.

Que fais-tu là Arlequin ?

A R L E Q U I N.

Monsieur je mange vos restes , car vous
 en avez beaucoup plus qu'il ne vous en
 faut.

*Dans ce tems-là Cintio & Isabelle se sau-
 vent de chez Scaramouche , & entrent dans
 le moulin , Scaramouche court après , Me-
 zetin & Arlequin s'en vont , Scaramouche
 frappe à la porte du moulin.*

L E M E U N I E R.

Demandez-vous quelque chose , Mon-
 sieur ?

S C A R-

SCARAMOUCHE.

Je demande ma fille.

LE MEUNIER.

Ah ! vous voulez faire moudre votre fille, je ne vous le conseille pas, car c'est de méchante marchandise, vous n'en auriez que du son.

SCARAMOUCHE.

Je te dis encore un coup que je veux ma fille qui est entrée là dedans, & je veux y entrer.

LE MEUNIER.

Par la jarnie, tout ce qui venta, vous n'y entrerez pas.

Scaramouche & le Meunier se battent.

ARLEQUIN *vient au secours de Scaramouche.*

Ah ! coquin, tu bas mon maître.

Il bat le Meunier, le Meunier le prend & l'acroche à une des aîles du moulin, le moulin tourne & Arlequin aussi.

S C E.



S C E N E

F R A N C O I S E.

3

D A N S I S A B E L L E

M E D E C I N.

T I R A D E

D'UN DOCTEUR, FAITE
par Arlequin au Docteur Ba-
loïiarde.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR;
PIERROT.

LE DOCTEUR *à son valet.*

Qui est ce qui me demande ?

P I E R R O T.

C'est peut être quelqu'un qui desire sça-
voir de vous quelques questions.

L E M E D E C I N.

Si les arbres ne semblent élever leurs bran-
ches vers le Soleil que pour lui rendre hom-
mage des bien faits qu'ils ont reçûs de sa
cha-

chaleur ; ne vous étonnez pas , Monsieur , si je vous offre les premices de mon esprit , en reconnoissance du fruit que j'ay tiré de la lecture de vos Ouvrages.

La Faculté , & tout ce que nous avons de gens sçavans en l'Art de Medecine , avouent qu'il y a sur la terre un grand nombre de Plantes capables de guerir les maux les plus inveterez , lesquels neanmoins n'on point de rang parmi nos simples , parce que nous en ignorons la vertu. J'en fnis une , Monsieur , de ces Plantes inutiles , qui n'a point encore de rang considerable. Mais si j'ai passé jusqu'à present pour une herbe inutile , parce que l'on n'a de foi qu'aux vieux Medecins ; ce n'est pas à moi qu'il s'en faut prendre ; c'est à l'ignorance du public , qui croit que les Medecins ne sont bons que lors que les autres hommes ne vallent plus rien , & qu'on ne fait d'état d'une Consultation que lors que Messieurs les Consultans composent un trio de siècle , & un malade n'aura point de foi pour sa guerison qu'il ne voye au chevet de son lit deux fois par jour, une de ces vieilles emplâtres collez sur son fauteuil : Cependant quel secours doit on tirer de ses cervelles que l'âge desseche , à qui la memoire & le bon sens défaillent , de ces vieux gouteux qui sont plus malades que les malades qu'ils traitent , & qui d'une main tremblante écrivent leur Ordonnance ? Mais comme diable
lire

lire cette écriture de tel caractère? Et c'est ce qui fait qu'on ne doit pas s'étonner si les Apotiquaires font si souvent des quiproquo.

L E D O C T E U R.

Vous exercez donc la Medccine, Monsieur?

L E M E D E C I N.

Ouy je l'exerce, & de pur amour : Je feigne, je purge, je sonde, je bistourise, je scie, je ventouse, je rogne, je déchique, je romps, je fends, je brise, j'arrache, je déchire, je coupe, je disloque, j'écarte, je taille, je tranche, & je suis sans quartier.

L E D O C T U R.

Vous êtes la foudre de la Medecine.

L E M E D E C I N.

Je suis la foudre & la terreur des Maladies, j'extermine les Fièvres, les Frissons, la Galle, la Gratelle, la Rougeolle, la Peste, la Teigne, la Goute, l'Apoplexie, l'Eresipelle, le Rhumatisme, la Pleuresie, les Catarres, les Coliques venteuses & non venteuses, & sans épargner cette grosse & petite Maladie qui porte le même nom. Enfin je fais une si cruelle guerre aux infirmités des hommes, que quand je vois des maux qui s'inveterent & qui s'obstinent à rester dans un corps, je tuë jusqu'aux Malades pour en arracher la Maladie.

L E D O C T E U R.

La Cure est admirable!

L E

LE MEDECIN.

Je n'en sçais point d'autre.

LE DOCTEUR.

Or çà, je vous ay donné tout le tems qu'il a fallu pour bien discourir, & à la fin je pourray donc vous entretenir.

LE MEDECIN.

J'y consens.

LE DOCTEUR.

Il faut commencer par la Medecine.

LE MEDECIN.

Trés volontiers.

LE DOCTEUR.

C'est....

LE MEDECIN.

J'écoute.

LE DOCTEUR.

C'est, vous dis-je....

LE MEDECIN.

Je ne suis pas fâché d'apprendre ce que j'ignore.

LE DOCTEUR.

Eh! donnez-moy le tems de parler un moment.

LE MEDECIN.

Plûtôt quatre.

LE DOCTEUR.

Je vous disois donc que....

LE MEDECIN.

Aprêtons-nous à bien retenir.

LE DOCTEUR.

Encore.

LE

LE MEDECIN.

Ho ! je ne parle plus.

LE DOCTEUR.

Il faut de l'application , & vous ne pouvez pas écouter en murmurant.

LE MEDECIN.

Ho ! de l'application , la Medecine en demande beaucoup.

LE DOCTEUR.

Hé ! de grace.

LE MEDECIN.

Je n'y songeois pas , je vous demande pardon.

LE DOCTEUR.

Dans la Medecine il faut s'appliquer à connoître les signes des Maladies.

LE MEDECIN.

Les signes des Maladies.

LE DOCTEUR.

Oüi , & fort bien.

LE MEDECIN,

Les signes des Maladies , qui est l'homme qui les connoît mieux que moi ?

LE DOCTEUR.

Je sçai que.....

LE MEDECIN.

Les lassitudes & pesanteur du corps , signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé ! de grace.

LE MEDECIN.

La Jaunisse , signe de maladie.

Les

Les Démangeaisons de la peau , signe de maladie.

La Gratelle , signe de maladie.

Les Cloux , signe de maladie.

L'amaigrissement de tout le Corps , signe de maladie.

Les petits Frissons sans règle , signe de maladie.

Les frequentes envies de dormir , signe de maladie.

Les Sueurs nocturnes , signe de maladie.

LE DOCTEUR.

Hé ! souffrez.

LE MEDECIN.

L'Humeur triste , signe de maladie.

Les frequentes douleurs de tête ; signe de maladie.

Les Ebloüïsemens , les Vertiges , signe de maladie.

Enfoncement des yeux , signe de maladie.

Teintures de jaune & de noir , signe de maladie.

Les seignemens du nez , signe de maladie.

La Rougeur des Jouës , signe de maladie.

Leur secheresse , signe de maladie.

Les Baaillemens involontaires , signe de maladie

LE DOCTEUR.

Quoy , je ne pourrai pas dire un mot , & vous me tiendrez toujours en haleine !

LE

L E M E D E C I N.

Puanteur d'Haleine , signe de maladie.

La Langue pâteuse , signe de maladie.

Sechereffe à la Gorge , signe de maladie.

Soulevement d'estomac , signe de maladie.

La perte de l'Apetit , signe de maladie.

Les Vomiffemens , signe de maladie.

Les Hemeroides , signe de maladie.

Enfleure des Veines , signe de maladie.

Avoir le Goût amer , signe de maladie.

Les Glandes autour des Oreilles , signe de maladie.

La difficulté de respirer , signe de maladie.

Le Flux de Ventre , signe de maladie.

L E D O C T E U R.

Hé ! que ne t'en prend-il un , morbleu , qui t'amene hors d'icy ?

L E M E D E C I N.

Les.... les.... les.....

L E D O C T E U R.

Il va crever.

L E M E D E C I N.

Les.... les..... les.....

L E D O C T E U R.

Je parleray après cela tout mon saoul.

L E M E D E C I N.

Les..... les..... les.....

L E D O C T E U R.

Sa rates'enfle , à ce qui me semble.

L E

LE MEDECIN.

La Ratte : oh ! ceci demande une figure Anatomique. La Ratte est située dans l'Hypocondre gauche , sous le Diaphragme , entre les côtés & le ventricule , près des reins. De ce côté elle tient au ventricule , au Peritoine , & à Lomentum.

LE DOCTEUR.

Je voudrois que tu fusse crevé de bon cœur.

LE MEDECIN.

Le Cœur est un Muscle composé de membranes de chair , de tendons , de fibres , de veines , d'arterres & de nerfs : Il a un mouvement comme les autres Muscles , mais involontaire : sa baze est située au milieu du Thorax , entre les poulmons.

LE DOCTEUR.

Il m'étourdit les Oreilles.

LE MEDECIN.

L'Oreille : la peau qui la couvre est adherente au cartilage , par le moyen d'une membrane nerveuse qui la rend très sensible.

LE DOCTEUR.

Il me prend envie de te casser le nez.

LE MEDECIN.

Le Nez est divisé en deux narines par un cartillage , & communique avec le Cerveau par l'Os cribreuse.

LE

LE DOCTEUR.

Je t'arracherai volontiers les cheveux.

LE MEDECIN.

Les cheveux viennent d'un excrement du sang.

LE DOCTEUR.

Si je prends un bâton je te romprai les côtes.

LE MEDECIN.

Les côtes sont recourbées, elles ressemblent à des segments de cercles, & sont situées aux deux côtez de l'Epine, elles sont plates & larges quand elles approchent du Sternum. Mais.....

Il s'enfuit.

PIERROT.

Je ne le peux trouver.

LE DOCTEUR.

Ah! j'ai la tête fendue.

LE MEDECIN *revient.*

Apprenez, ignorant, que le derriere de la tête se nomme l'Occiput, & c'est où est l'os Occipital: la Suture l'amboite: le sommet ou le haut de la tête sous lequel est la Suture, Sagittal, & une partie des deux Os parietaux.

Il s'enfuit.

S C E N E
DE TARATAPE ET
HOUSSE,

DANS LES TAPIS,

E N T R E.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE,
LE DOCTEUR ET
CINTIO.

A R L E Q U I N.

N On, je ne veux plus rester avec vous,
par ma foi vous êtes un plaisant maître,
depuis le tems que j'y suis vous ne m'avez
pas encore payé un double de mes gages:
non vous dis-je, je ne resterai pas davantage.

S C A R A M O U C H E.

Qu'avez-vous gallant homme? de quoi
vous plaignez-vous?

A R L E Q U I N.

Je me plains que je ne suis pas payé de mes
gages, & je veux chercher un autre maître.

S C A R A M O U C H E.

Tu veux chercher un autre maître, hé-
bien si tu veux tu en auras bien-tôt trouvé
un, car j'ai besoin d'un valet.

ARLEQUIN,

Hé bien, Monsieur, je suis à vous de tout mon cœur.

SCARAMOUCHE.

Oùi, je le veux, mais il faut être avec moi bien civil, & je te veux apprendre la civilité. Lors que tu me verras parler à quelqu'un il faut promptement ôter ton chapeau: Par exemple; ha! Monsieur je suis le plus humble de vos serviteurs. Lors que je parlerai comme cela à quelqu'un, si tu n'ôte pas ton chapeau aussi-tôt, je te dirai Taratape, & il te faudra vite l'ôter. Après pour le remettre je te dirai Houffe: Entends-tu bien?

ARLEQUIN.

Ha, oùi, j'entends fort-bien, Taratape est ôté.

SCARAMOUCHE.

Taratape est ôté. Hé bien, Monsieur, je vous dirai donc que depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, Taratape. Enfin Monsieur.....

ARLEQUIN.

Est-ce que mon Maître est fou? a-t-il perdu l'esprit? à qui diable parle-t-il?

SCARAMOUCHE.

Taratape..... Taratape...

Il donne des coups de bâton à Arlequin, en lui disant, apprend donc la civilité.

ARLEQUIN.

A qui diable en avez-vous?

SCA-

SCARAMOUCHE.

Taratape est ôte, est-ce que je ne t'ai pas dit qu'il faut que tu ôte ton chapeau, & que tu le remette quand je te dis housse?

ARLEQUIN.

Vous avez raison, taratape c'est pour ôter son chapeau, & housse c'est pour le remettre; ah! je vous entends: Taratape & housse, taratape & housse, taratape & housse.

SCARAMOUCHE.

Ha! bon cela, je vous dirai donc Monsieur, que lors que j'eûs l'avantage de vous voir la première fois il m'arriva une plaisante affaire: il faut que je vous la conte.

ARLEQUIN,

Mon maître parle à quelqu'un & je ne les vois point. Ah! je suis perdu, je suis devenu aveugle, je ne vois plus goutte, que deviendrai je?

SCARAMOUCHE.

A qui en as-tu, maraut, de crier de la sorte?

ARLEQUIN.

Ah! je ne vois plus goutte, vous parlez à quelqu'un & je ne les vois point.

SCARAMOUCHE.

Peste soit de la bête, est-ce que tu ne vois pas que c'est par similitude?

ARLEQUIN.

Ah! c'est par trimillite illicuite.

SCARAMOUCHE.

Je te dis par similitude, pour te faire connaître la civilité.

A R L E Q U I N.

Ah ! je vous entends , & je me souviendrai bien de taratape & houffe.

S C A R A M O U C H E.

Tu n'as qu'à m'attendre au logis qui est là , je m'en vai revenir tout à l'heure.

A R L E Q U I N.

Taratape & houffe , que cela est drolle , la civilité , taratape & houffe.

Il voit le Docteur.

Voilà un Docteur , il doit sçavoir la civilité , taratape & houffe.

L E D O C T E U R.

A qui diable en a-t il ? je croi qu'il est fou , qu'est-ce qu'il veut dire ?

A R L E Q U I N.

Taratape & houffe.

Il donne des coups de bâton au Docteur & lui dit

Allez apprendre la civilité , taratape veut dire ôter le chapeau , & houffe veut dire le remettre de la même façon : Vous êtes ma foi un plaisant Docteur de ne pas sçavoir la civilité. *Il s'en va & le Docteur reste.*

CINTIO vient , & le Docteur fait la haye de taratape & houffe sans le fraper ; puis il lui dit que ce coquin luy a donné des coups de bâton , en disant taratape & houffe , & que c'est la civilité.

S C E.

S C E N E

DU MEDECIN, LEZANY
ET ARLEQUIN.

Pour faire une fourberie.

LEZANY.

Ecoute Arlequin, je te veux faire un plaisir pour te faire gagner ta vie.

ARLEQUIN.

Et comment cela ?

LEZANY.

Je te veux faire Medecin.

ARLEQUIN.

Moi Medecin ! & comment faire pour cela ?

LEZANY.

Bon , il n'y a rien de plus aisé. Par exemple , tu auras une mulle , & iras dans Paris avec ta mulle te promener.

ARLEQUIN.

Ah ! s'il n'y a que cela à faire je serai bon Medecin.

LEZANY.

Et comme tu te promeneras s'il te vient une personne te dire , Monsieur le Medecin je vous prie de venir voir mon parent qui est

B 3

mala-

malade : Aussi-tôt descend de dessus ta mulle, & quand tu seras monté dans la chambre tu t'approcheras tout doucement du lit pour voir si le malade dort.

A R L E Q U I N.

Que faites-vous, & où allez-vous ?

L E Z A N Y.

Te voilà proche du lit du malade.

A R L E Q U I N.

Prenez garde au pot de chambre.

L E Z A N Y.

L'on tire les rideaux, bon, le malade ne dort point : vous lui dites, bon jour Monsieur ; il vous répond, bon jour : Ha ! Monsieur, je vous prie donnez-moi du soulagement Vous lui dites, montrez-moi votre langue.

A R L E Q U I N.

Oh, le vilain malade !

L E Z A N Y.

Vous avez la langue bien sèche & bien échauffée.

A R L E Q U I N.

Hé bien, il la faut mettre à la glace.

L E Z A N Y.

Que je sente votre poux.

A R L E Q U I N.

Et je sentirai vos puces.

L E Z A N Y.

Que je voye les matieres dans le bassin.

A R L E Q U I N *fait haye, afin de faire dans la calote de Lezany.*

L E-

L E Z A N Y.

Que fais tu-là? vas-tu faire des matieres?

A R L E Q U I N.

Cela sent bien mauvais.

L E Z A N Y.

Les matieres sont loüables.

A R E Q U I N.

Voilà de belles choses pour leur donner des loüanges.

L E Z A N Y.

Vous direz ensuite que l'on vous donne du papier pour faire une Ordonnance: Vous écrirez; ce soir glou, glou, glou, glou; demain matin, peste, peste, peste, peste, & demain au soir, branle.

A R L E Q U I N.

Ha! vous m'avez blessé; mais dites moi un peu que veut dire le poux? je ne sçai ce que c'est.

L E Z A N Y.

C'est que lors que nous sommes en bonne santé il bat juste, tac, tac, tac, tac. & quand nous avons la fièvre, tic & tac, tic & tac, tic & tac.

A R L E Q U I N.

C'est à dire qu'on a la fièvre lors que le poux danse la sarabande: mais dites moi un peu, est-ce là tout ce qu'il y a à faire pour être Medecin?

L E Z A N Y.

Oüi, voilà tout.

A R L E Q U I N.

Je suis donc à présent un fort-bon Medecin.

L E Z A N Y.

Mais souviens-toi de garder mes leçons,
& tu feras bien.

A R L E Q U I N *fait tous les haye
qui ont été faits, & dit qu'il faut tâ-
ter le poux au pot de chambre : Et
après tous les haye faits il finit.*



S C E



SCENES

FRANCOISES

5

D'ARLEQUIN PROTE'E.

Obmises dans le premier Tome.

REPROCHE

QUE FAIT ARLEQUIN A NEPTUNE, LORS QU'IL LE CHASSE DE LA MER.

VA, va, je ne me soucie gueres de sortir de ton pais Maritime, aussi-bien je suis trop las de n'avoir d'autres conversations qu'avec des Moruës, qui ont l'esprit aussi plat que leur taille: voilà ma foi un plaisant pais où il ne se voit jamais un homme, sinon quelques enragez qui viennent se baigner, & dans le Carnaval il ne s'y fait jamais un jour gras, & l'on est contraint de manger toujours maigre dans ce pais de montagnes volages. La nuit quand je veux dormir ces diables de Baleines ronflent si fort, qu'il est

impossible d'avoir son repos : car si je me tourne d'un côté , une Ecreviffe me picque la tête , les Sardines m'entrent dans les trous du nez & des oreilles , les Crables me pincent les joües , & ces pestes de Tortuës me lancent un robinet d'eau par le visage si fort , qu'il est impossible de pouvoir respirer.

Clauquet fait une imprecation contre Neptune.

S C E N E

DE CINTIO ET D'ISABELLE

I S A B E L L E.

Dieux je ne le vois point cet amant que j'adore,

Tous les jours dans ce bois je devance l'Aurore,

Je tâche à démêler la trace de ses pas ,

Je le cherche par tout & ne le trouve pas.

Heureuse indifférence & tendresse fatale ,

Helas ! peut-être est-il aux pieds de ma rivale ,

Puisqu'il n'a plus pour moi ce même empressement ,

Ah ! sans doute ma sœur a charmé mon amant :

Ses yeux font éblouis des yeux de Colombine ,

Il me quitte , & c'est là le sort qu'il me destine ;

Et

Et moi je souffrirois un si cruel affront ,
J'en ferai rejaillir la honte sur son front ,
Je me ferai raison d'une telle injustice ,
Il faut qu'il l'abandonne ou que l'ingrat pe-
rissé ,

Et sans fremir j'irai dans son perfide cœur ,
Moi-même ensanglanter l'image de ma
sœur.

Mais que dis-je ? pour moi l'ingrat a trop de
charmes ,

Son nom seul m'attendrit & m'arrache des
larmes ,

Et malgré mon dépit & malgré ma fureur ,
Je sens qu'il est toujours le maître de mon
cœur.

Cintio, Cintio..... Mais en vain je l'appelle,
Autrefois Cintio répondoit, Isabelle,
Isabelle n'est plus dans son cher souvenir ,
Sans doute de son cœur il ose la bannir :
Vangeons-nous Isabelle , il y va de ta gloire,
Qu'à jamais Cintio sorte de ta mémoire ;
De Cintio perdons & l'amour & les traits ,
Qu'il sorte de mon cœur pour n'y rentrer
jamais.

Qu'à jamais Cintio ne paroisse à ma vue ,
Tu ne reverras plus ton Amante éperdue ;
Oùi, traître Cintio tu ne me cherche pas ,
Cintio je t'oublie & je fuirai tes pas :
Du nom de Cintio ma gloire est offensée ,
C'en est fait , Cintio n'est plus dans ma pen-
sée ,

J'en bannis Cintio: Mais quoi? dans mes dis-
cours

Quand je veux l'oublier je le nomme tous-
jours !

Et l'ingrat Cintio , quoi que j'en veuille
croire ,

Occupe malgré moi mon cœur & ma me-
moire.

Cintio entre.

I S A B E L L E *lui parlant.*

Enfin Seigneur , vous voilà de retour ,
Ne comptez-vous pour rien l'excez de mon
amour ,

Ha ! qu'en vous attendant en cette solitude ,
J'ai senti de chagrins , j'ai senti d'inquietude ;
Mais vous tardez long-tems à venir en ces
lieux ,

Etiez-vous , dites-moi , distrait par d'autres
yeux ?

Autrefois dans ces lieux j'arrivois la der-
niere ,

Ne rougissez-vous point de m'y voir la pre-
miere ?

Autrefois Cintio , vous m'attendiez long-
tems ,

Mais , hélas ! aujourd'hui c'est moi qui
vous attends.

Vous ne répondez rien ; quel trouble ? quel
silence ?

C I N T I O.

Mon trouble & ma langueur disent plus
qu'on ne pense ,

Quand on est plein d'un feu qui peut nous
animer ,

Peut-on.

Et

Et pour vous expliquer un si tendre mystère,
Quand le cœur parle ainsi la langue doit se
taire.

I S A B E L L E.

Beaucoup d'empressement me l'explique-
roit mieux,
Non, non, vous n'avez plus pour moi les
mêmes yeux,
Egarez & distraits ils me cherchent à peine,
Et je n'aurai pour vous qu'une tendresse
vaine,
Vous en aimez une autre ingrat, je le vois
bien,
Vos regards incertains ne me disent plus
rien :
Enfin je ne vois plus pour moi votre ame
émûë,
Tant de tendresse, hélas! qu'est-elle devenuë?
Et quand la mienne éclate avecque tant
d'ardeur,
Pas un simple soupir n'échape à votre cœur.

C I N T I O. (rence,

Madame, je vois tout d'un œil d'indiffe-
Je suis toujours armé d'une froide indo-
lence,
Et les plus beaux objets comme les plus
charmans,
Ont peine à m'inspirer les moindres mou-
vemens.
Je veux bien vous le dire,
Je ne regarde pas si pour moi l'on soupire :
Je verrois d'un œil sec les plaintes & les
pleurs.

Et mon cœur dans vos fers ne peut aimer
ailleurs.

Oùi, pour moi vous devez être plus pene-
trante,

Et si vous me voiez avec des yeux d'Amante
Vous y devez connoître avec combien d'ar-
deur.

I S A B E L L E.

Que ce discours perfide est rempli de froi-
deur,

C'est parce que je suis un peu trop pene-
trante,

Et que je te regarde avec des yeux d'A-
mante,

Que je ne vois que trop dans ce cruel mo-
ment.

Que tu n'as plus les yeux ni le cœur d'un
Amant :

J'en juge par ton air, j'en juge par moi-
même,

On se connoît trop bien en amour quand on
aime,

Mon cœur me dit tout bas que tu l'as of-
fensé,

Parle, répons, mais Dieux ! quel silence glacé !
Et ton perfide cœur, quand le mien en souû-
pire.

N'a-t-il pas un souûpir aussi pour l'en dédire.
Le cœur mieux que la langue a droit de l'ex-
primer.

C I N T I O.

Je ne merite pas que pour moi l'on souûpire,
Je

Je souffre assez Madame en souffrant le martyre ,

Embarassé, confus ; ces deux empressements,
Devroient être suivis d'autres remerciemens.

Je fais ce que je puis ; & ne puis davantage,
Vôtre fierté devoit achever cet ouvrage ,
Je rougis des bontez qui vous ont fait agir.

I S A B E L L E.

Non , ce n'est pas à toi , c'est à moi d'en rougir ,

Parle , d'écouvre moi ta tendresse fatale ,
Ose moi prononcer le nom de ma rivale ;
C'est ma sœur , ah ! grands Dieux ! tu changes de couleur ,

Tu trembles, tu rougis au nom de cette sœur,
C'en est trop, je connois à qui je dois m'en prendre ,

Je respire cruel , je n'ai plus rien de tendre ,
Redoutez les transports d'une Amante en fureur ,

Je ne ménage rien ayant perdu ton cœur ,
Et jamais Ariane, & jamais Hermione
N'ont senti les fureurs où mon cœur s'abandonne :

Mais j'apperçois ma sœur , contraignons un moment ,

Toute ma jalousie & mon ressentiment-
Sont dans son cœur.

C I N T I O.

Et moi je vous laisse avec elle ,
Vous connoîtrez par là si je vous suis fidelle.

SCENES
FRANCOISES

5

DU BANQUEROUTIER,
Obmisés dans le premier Tome.

SCENE
DU VIEILLARD, D'ARLE-
QUIN en Barbier, & de Mc.
JACQUES.

ARLEQUIN *en Barbier.*

Monsieur, on m'a dit que vous aviez
affaire d'un homme de ma profes-
sion.

LE VIEILLARD.

Où Monsieur, faites-moi je vous prie
promptement la barbe, car j'ai affaire à por-
ter de l'argent à un endroit où l'on m'attend.

LE BARBIER.

Volontiers Monsieur, dans deux peti-
tes heures d'ici votre affaire sera faite.

LE VIEILLARD.

Comment diable deux heures! & vous
mocquez-vous? LE

L E B A R B I E R.

Celà vous étonne : J'ai bien été autrefois trois mois à faire une barbe sans jamais quitter prise , par la raison que pendant que je rasois d'un côté le poil revenoit de l'autre , mais je suis devenu plus habile.

L E V I E I L L A R D.

Mais dites-moi un peu qui est cet homme là ?

L E B A R B I E R.

C'est Maître Jacques , celui qui accommode mes outils , vous allez voir : Tenez Maître Jacques , accommodez-moi un peu ce rasoir.

Me. J A C Q U E S.

Tac , tac , tac , tac , tac , tac ,

L E V I E I L L A R D.

Que veut dire cela ?

L E B A R B I E R.

Ce sont les gouttes d'eau qui tombent sur la pierre qui font ce bruit-là.

Me. J A C Q U E S *Chante une Chanson qui est*

Jean & Charlotte , ont fait une scometta ,

*Questi , questi , questi. Comme fait
une meule lors qu'elle tourne
& qu'elle éguise.*

L E B A R B I E R.

Et jernie , prenez garde , une étincelle qui m'a entré dans l'œil : Et Maître Jacques vous en avez trop ôté.

Me. J A C Q U E S.

Me. J A C Q U E S.

Souviens-toi qu'il faut prendre la bourse,
elle est de ce côté ci.

L E B A R B I E R.

Va, va, ne te mets pas en peine, tout
ira bien.

*Le Barbier met son manteau à la
place du linge.*

L E V I E I L L A R D.

Hé, que diable faites-vous? est-ce que
vous n'avez point de linge blanc?

L E B A R B I E R.

Vous me pardonnerez Monsieur, mais
on m'a dit que vous êtes en deuil.

L E V I E I L L A R D.

Je ne suis point en deuil, mais il n'im-
porte faites vite.

L E B A R B I E R *lui met sous le
menton, le bassin qui est fait comme
un bassin à chier.*

L E V I E I L L A R D.

Quelle sorte de bassin est-ce là?

L E B A R B I E R.

C'est un bassin à deux mains.

L E V I E I L L A R D.

Cela est bien plaisant.

L E B A R B I E R.

Il me sert dans la nécessité.

Le Barbier lui met un torche-nez.

L E V I E I L L A R D.

Hé! que Diable, vous m'estropiez, me
prenez-vous pour un cheval?

L E

LE BARBIER.

Nenni, Monsieur, mais c'est qu'il y a des gens bien retifs sous le fer, & avec cette invention on leur couperoit la gorge, qu'ils ne diroient pas un petit mot.

LE VIEILLARD.

Malepeste je le crois bien, mais dites-moi un peu, de quel pays êtes-vous?

LE BARBIER.

Qui, moi, Monsieur.

LE VIEILLARD.

Oüi.

LE BARBIER.

Je suis Limoufin, pour vous servir.

LE VIEILLARD.

Limoufin: Ah! je croyois qu'il n'y eut que des Gascons de votre profession.

LE BARBIER.

Il est vrai que je croi être le seul qui ait pris le parti de la savonnette. J'étois autrefois Tailleur de pierre; & comme tout le monde disoit que j'avois la main fort-legere, c'est ce qui a fait que je me suis mis Tailleur de barbe, ou tondeur de jouë.

LE VIEILLARD.

Dites-moi un peu, avez-vous des pratiques?

LE BARBIER.

Ha! vraiment oüi: J'ai aussi une pension de la ville de Paris pour faire le crin au cheval de bronze.

Il fouille dans la poche du Vieillard:

LE

LE VIEILLARD.

Et que cherchez-vous là ? il me semble que vous avez la main gauche plus legere que la droite.

LE BARBIER.

Ce sont de petits talens que l'on reçoit de la nature , desquels un galant homme ne se doit point glorifier.

LE VIEILLARD.

Il est vrai , mais dépêchez je vous prie.

LE BARBIER *passenne grande lanierre dans le col du Vieillard , & lui met le pied sur l'estomach , puis il repasse le rasoir dessus la lanierre.*

LE VIEILLARD.

Hé , que faites-vous , de par tous les diables ? je croi que vous voulez m'étrangler ? êtes-vous fou ?

LE BARBIER.

C'est que vous avez le poil si rude que vous ébrechez tous mes outils , il faut bien que je les repasse. Aye, aye, aye, aye, aye.

LE VIEILLARD.

Et qu'avez-vous ?

LE BARBIER.

Ce sont de petites trenchées, mais les voilà qui se passent.

LE VIEILLARD.

Bon , tant mieux.

LE BARBIER.

Aye, aye, aye, aye, aye, aye, aye,

LE

LE VIEILLARD.

Allez vite à la garde-robe, vite, vite.

LE BARBIER *sort pour un moment ;*
& il revient.

LE VIEILLARD.

Comment ! déjà revenu de la garde-robe ?

LE BARBIER.

J'en ai pas trouvé à propos de vous faire attendre, & j'ai mieux aimé insulter la doublure de ma culotte.

LE VIEILLARD.

Comment villain ! après cela vous êtes assez éfronté de paroître devant moi.

LE BARBIER.

Hé pourquoi non ? Est-ce qu'il ne m'est pas permis de faire de ma culotte ce que bon me semble ?

LE VIEILLARD.

Retirez-vous d'ici, où bien je vous ferai jeter par la fenêtre.

LE BARBIER.

Vous vous moquez vieux radoteur : hé ! si je prends mon bassin je vous en ferai une calotte tout à l'heure.

LE VIEILLARD.

Comment coquin.

LE BARBIER *lui donne du bassin sur la tête, ils se battent tous deux, & le Barbier emporte la bourse..*

S C E N E

D'ARLEQUIN ET ME-
ZETIN.

M E Z E T I N.

D'Où viens-tu , Arlequin ?

A R L E Q U I N.

D'où je viens ; je viens de la Comedie Ita-
lienne. A la fin ces gens-là ont donné leur
Banqueroutier , après l'avoir promis six
mois durant.

M E Z E T I N.

Hé , dis-moi je te prie , est-ce une belle
Comedie ?

A R L E Q U I N.

Ma foi je ne sçai , l'envie que j'avois de
critiquer tous les endroits de la Piece , & de
passer pour bel esprit m'a empêché de pren-
dre garde à la bonté de la Comedie.

M E Z E T I N.

Que vas-tu donc faire à la Comedie ?

A R L E Q U I N.

Ce que j'y vai faire , je vai pour entrer
sans payer & avoir de l'argent de reste , faire
le bel esprit , bien manger & bien boire
sans qu'il m'en coûte un double.

M E Z E T I N.

Enseigne-moi , je te prie , ce secret-là.

A R-

A R L E Q U I N

Voilà comme j'ai fait. J'ai trouvé ce matin un Comedien Italien à qui je n'avois jamais parlé , je l'ai abordé fort-honnêtement & lui ai dit ; Monsieur , vous êtes un illustre Comedien , le plus habile homme du Siécle , tout le monde parle de vous , Monsieur , j'aurois besoin de trois Billets , pour mener avec moi deux Dames de mes amies , qui sont grosses de vous voir. .

M E Z E T I N.

Comment , ces Dames sont grosses de la Comedie ?

A R L E Q U I N.

Nenni : A la fin il m'a dit volontiers ; il m'a donné trois Billets , j'ai été à la Comedie tout seul. Et comme des gens s'empressoient à la porte du Parterre pour prendre des Billets , j'en ai tire deux à l'écart , & leur ai dit ; Messieurs , j'avois pris deux Billets pour deux de mes amies qui ne sont pas venues , ils sont de trente sols piece , c'est pour l'Amphiteâtre , si vous voulez je vous donnerai les deux pour trente sols : Ils ont dit très-volontiers , ils m'ont donné trente sols : Voilà comme j'ai entré à la Comedie , & comme j'ai eu de l'argent de reste. J'ai entré à l'Amphiteâtre , puis me suis mis au premier banc. Aussi tôt les violons ont joué , & j'ai dit : Quels violons sont-ce là ? quelle chienne de symphonie ! ces sortes de gens-là ne s'accordent jamais qu'à boi-

re. D'abord on a levé la toïlle, je me suis mis à crier; Fi; quelle vilaine décoration! quel diable de barboüilleur a barboüillé cela? j'en ai vû sans contredit de plus belles aux Marionnettes; il n'y a pas de sens commun. Voyez je vous prie ce brun là, il n'est pas assez clair; & ce clair là n'est pas assez brun. Assûrément (m'a dit un homme qui étoit auprès de moi) remarquez même que ce verd là n'est pas d'un beau verd de Pré. Je lui ai dit, aparemment Mr. vous êtes du métier? Ah Monsieur, point du tout, m'a-t-il dit, je suis Teinturier, & je me connois fort bien en couleurs. La Comedie a commencé par un Acteur & une Actrice. Je me suis mis à crier, quel méchant Comedien! qu'il a mauvaise grace à tout ce qu'il fait! qu'il déclame mal! A le voir ne diriez-vous pas que c'est un crieur de vieux Passement d'argent? Il me semble pourtant (m'a dit un homme) que cette Comedienne jouë assez naturellement; Oüi da, lui répondis-je, mais elle est trop petite, cela ne remplit pas assez le Theatre. Mais, Monsieur, m'a-t-il dit, si elle est petite, ce n'est pas sa faute. Ce n'est pas la mienne non plus; & pour mon argent je veux & prétens avoir des Actrices d'une belle taille. Il y a quelque chose de plaisant: Vous sçauvez que ce jour-là les Comediens Italiens ont joué la première Scene en François; un Bourgeois qui n'avoit jamais
été

été à la Comedie Italienne que ce jour-là , se tourna de mon côté & me dit d'un ton fort-serieux: Je m'étonne fort qu'on dise qu'on n'entend pas les Comediens Italiens , pour moi je n'ai pas perdu un petit mot de tout ce qu'ils ont dit. Enfin après avoir donné le lardon à l'Acteur & à l'Actrice , à la Piece , aux Décorations & à tout, j'ai tiré un grand chiflet de ma poche & je me suis mis à chifler comme tous les diables. Il y avoit une Demoiselle auprès de moi qui m'a dit, enfin Monsieur je n'entens rien: J'en suis bien fâché , lui ai-je dit , je chifle pourtant bien fort pour me faire entendre. D'autres gens me disoient, d'où vient Monsieur que vous chiflez ; Ah! ne voyez-vous pas bien qu'il a soif.

M E Z E T I N.

Est-ce que tu le prenois pour un âne?

A R L E Q U I N.

Le premier Acte fini le Limonadier est venu sur l'Amphitéâtre crier de la limonade , des biscuits , des macarons. Je lui ai dit Maraut , n'as-tu pas de meilleure Comedie à nous donner que celle-là? Il m'a répondu , Monsieur je ne donne pas la Comedie , j'en donne que de la limonade. Voyons si elle est meilleure que la Comedie : j'en ai bû plein cinq ou six verres , & j'ai mangé autant de biscuits & de macarons ; puis après je lui ai dit , va me querir deux

raffées de Chocolat , ta limonade m'a trop rafraichi l'estomac. Pendant qu'il étoit allé querir son Chocolat , j'ai fait semblant d'aviser un de mes amis dans le Parterre: Quoique je n'y connusse personne je me suis mis à crier , hé Chevalier , je suis bien aise de te voir , vraiment j'ai quelque chose de conséquence à te dire: J'ai sauté de l'Amphitéâtre dans le Parterre , je me suis mêlé dans la presse , & voilà comme je suis entré à la Comedie sans payer. J'ai eû de l'argent de reste, j'ai bû & mangé tout mon saoul , & j'ai passé en même tems pour bel esprit en critiquant la Comedie de la belle maniere , & chiflant comme il faut.

S C E N E

DE COLOMBINE, ISABELLE, Mr. FREDONNIER, UN VALET.

C O L O M B I N E.

Qui est-ce qui frappe comme cela à nôtre porte ?

U N V A L E T.

C'est le Maître à Chanter de Mademoiselle.

C O L O M B I N E.

Que le diable l'emporte avec sa Musique.
Vale faire monter.

L E

L E V A L E T.

A propos, j'avois oublié à vous dire que ce n'est pas votre Maître à Chanter d'ordinaire, il est malade, & il envoie un autre à sa place.

Mr. F R E D O N N I E R.

Ne viens-je point Mademoiselle, à une heure incommode ?

I S A B E L L E.

Les Maîtres à chanter sont sans conséquences, on les peut recevoir à la toilette.

Mr. F R E D O N N I E R.

C'est nôtre plus beau privilège.

C O L O M B I N E.

Et vos trois Louïs d'or par mois vallent bien mieux. Prenez un siège Monsieur Fredonnier.

Mr. F R E D O N N I E R.

Monsieur Cintio m'a prié de recevoir une Lettre pour lui.

I S A B E L L E.

Chantons quelque chose de joli, car je fors d'une migraine qui m'a pensé desoler. Mais, Mr. Fredonnier, je vous trouve d'un grand propre.

Mr. F R E D O N N I E R.

Nous avons beau faire, nous ne serons jamais si bien mis que les Maîtres à danser.

C O L O M B I N E.

Joli comme vous êtes il vous faut un carrosse.

Mr. FREDONNIER.

Ne pensez pas rire, je marchande celui d'un Comedien qui est le mieux étoffé de Paris. Cette lettre pour Mr. Cintio.

ISABELLE.

Que machinez vous entre vos dents?

Mr. FREDONNIER.

Je vous demande si vous voulez chanter cette belle Sarabande. Ecoutez.

ISABELLE.

La, la, la, la, la, je n'irai jamais jusques-là.

Mr. FREDONNIER.

Vous irez de reste, c'est un Octave douce; allons, accordez votre Theorbe.

ISABELLE.

Comment donc c'est un vrai concert; puisque vous amenez vos amis.

Mr. FREDONNIER.

Point du tout; est ce que nous ne sommes pas capables d'avoir des Pronos aussi bien que les Maîtres à danser? il accompagne fort joliment la voix: touchez votre Amilare Becare. Cette lettre pour Mr. Cintio.

ISABELLE.

Mais je ne chante point la lettre, je chante la Note.

Elle chante: Folâtre amour.

Mr. FREDONNIER.

Allons, c'est tout de bon; prenez donc garde, Mademoiselle, vous manquez la mesure,

Mr. FRE-

Mr. FREDONNIER. *chante.*

Folâtre amour que tes plaisirs sont drolles.

I S A B E L L E.

Monsieur Fredonnier, remettons la partie à une autre fois, je ne suis pas en humeur de chanter aujourd'hui.

C O L O M B I N E.

Ha, ma foi la leçon ne fera pas perdue, je m'en vai chanter pour Mademoiselle; si vous ne prenez point d'argent, je ferai une de vos meilleures écolières.

Mr. FREDONNIER.

Nous ne prenons jamais rien des suivantes.

C O L O M B I N E.

Allons, allons, chantons.

FREDONNIER & COLOMBINE.

La, la, la, la, la: Vous voilà fort bien dans le ton,

Folâtre amour que tes plaisirs sont drolles.

Mr. FREDONNIER.

Diable, vous avez appris de Lambert!

C O L O M B I N E.

Ah vraiment, vraiment, vous allez bien voir autre chose; recommencez recommencez, Mr. Fredonnier.

Mr. FREDONNIER *chante.*

Folâtre amour que tes plaisirs sont drolles,

On n'y parvient qu'avecque des soupirs.

Diable, ma chanterelle est cassée.

C O L O M B I N E.

J'en suis au defespoir.

Mr. F R E D O N N I E R.

Cette lettre pour Mr. Cintio.

I S A B E L L E.

Une fille de ma qualité s'emporte rarement; mais vous meriteriez Mr. le Maître à Chanter que je vous fisse étriller de la belle maniere par Tablature. Qui vous fait si hardi de me demander une lettre? ai-je jamais écrit à personne?

Mr. F R E D O N N I E R.

Mais Mademoiselle, je n'entre point là-dedans, je ne fais qu'un service d'ami.

I S A B E L L E.

Colombine qu'on fasse descendre mon pere, il est bon qu'il en soit puni.

C O L O M B I N E.

Vous avez bien affaire d'aller étourdir les oreilles de votre pere, une fois vous n'écrivez à personne. Allez Mr. Fredonnier, dites à celui qui vous envoie qu'il est un fou, & que ma Maîtresse n'écrit à personne.

I S A B E L L E.

Non, non Colombine, il faut qu'il en soit châtié.

C O L O M B I N E.

Holà quelqu'un, étrillez Mr. Fredonnier de la belle maniere.

Deux Valets viennent qui le frappent.



SCENES
FRANCOISES
⁵
DE COLOMBINE AVOCAT
POUR ET CONTRE,

Obmises dans le premier Tome.

SCENE

COLOMBINE *en Morese*, LE
MARQUIS, ARLEQUIN,
CINTIO.

LE MARQUIS.

DE quel país es-tu ma fille?
COLOMBINE.

Je suis du país de Monopotapa.

ARLEQUIN.

Tu es du país de Patapatapa : tu es dont
du país des Tampours.

COLOMBINE.

Monopotapa est un país in Affriqua, in

35 *Scenes Françaises.*

Affriqua, est y non estar in Affriqua?

LE MARQUIS.

Oh, si fait, j'ai été en Affrique, mais il y fait si froid, que j'ai été contraint de me sauver au plus vite ici.

COLOMBINE.

Ty estar boufonna, ty faridre my ty estar cocholet?

LE MARQUIS.

Tu en as menti, je ne suis point un cochon de lait.

COLOMBINE.

Cocholet, minoresque, veut dire Gentilhomme.

LE MARQUIS.

Eh bien ouï, je suis cochon de lait. Mais dis moi un peu ma fille, que sçais-tu faire?

COLOMBINE.

My sçait travilliar, my sa par dormire, my sapor magar, my sa par coufir, my sapor blanchir.

LE MARQUIS.

Qui est cet homme-là?

COLOMBINE.

Thomme-là estar in Patrona.

LE MARQUIS.

Apelle-tu ton Patron le Maître?

COLOMBINE.

Comme chiamar my Patrona, my Patrona chiamar Hallemerouide.

LE MARQUIS.

Je les acheterai.

CO-

de l'Avocat Pour & Contre. 57

COLOMBINE.

J'ai deux feadella à ton servissâ..

Elle lui montre les cornes.

LE MARQUIS.

Mais dis moi un peu, quel âge as-tu?

COLOMBINE.

Quant anna avone, my non sapar contar
à la maniere de tua payfa, my sapar contar
in Moresqua, si vous vouler contar in Mo-
resqua.

LE MARQUIS.

Où da, volontiers, comptez, comptez.

COLOMBINE.

Gourgy, gourga, courgous, my aver
quoy dissans si ty voller my contar le anny
de my fradelle.

CINTIO *mettant l'épée à la main
contre le Marquis.*

COLOMBINE *prend l'épée du Marquis,
& se met en devoir de le
deffendre contre Cintio.*

CINTIO.

Quoy, une fille l'épée à la main!

COLOMBINE *se découvre au Mar-
quis, & lui dit.*

Perfide traditor.

Elle s'en va.

LE MARQUIS.

Je suis mort.

COLOMBINE.

Perfide traditor.

Il. s'en vont tous deux.

C 5

PRO-



P R O M E S S E
 D E M A R I A G E
 D' A R L E Q U I N
 F A I T E A
 C O L O M B I N E,

Laquelle se lit dans le Plaidoyé.

JE promets à Colombine,
 La tendresse la plus fine,
 Et l'amour la mieux têtue
 Qu'un cœur ait jamais conquë:
 Si je ne tiens ma promesse,
 Que vingt cloux à chaque fesse
 Me tournoyent nuit & jour,
 Que la Fièvre & que la Galle
 Me saisissent tour à tour
 Avec une ardeur égale.
 Puisse-je être un jour mangé
 Par quelque Loup enragé:
 Que la grêle, que la foudre

Puissent

Puissent me réduire en poudre ,
Pour mettre sur les écrits
Des Fauffaires de Paris.
Enfin si je ne l'épouse.
Que dans un sac on me coufe ,
Et que tous les jours pendu
Au plus grand chaud de l'année ,
Je sois au Soleil fondu :
Que ma graisse distillée ,
Serve pour graisser l'essieux ,
De la plus sale charette ,
Que l'on mene en certains lieux ,
Du côté de la Vilette.

*Gibet proche de Paris , qui
a nom Montfaucon.*

S C E N E

COLOMBINE , MEZETIN ,
ARLEQUIN.

M E Z E T I N .

MAis Colombine , dis - moi un peu ,
pourquoi te donner tant de peines
pour ce malautru d'Arlequin que tu as
toujours aimé , & il ne t'aime point , car il
te quitte pour une autre ?

C O L O M B I N E .

Il est vrai , mais je l'aime tendrement :
Enfin il avoit trouvé des manieres si agree-

bles pour se faire aimer, qu'il auroit fallu avoir un cœur de rocher pour ne pas avoir de l'amitié pour lui; cependant il me quitte pour une autre à cause qu'elle a de l'argent: mais elle ne l'aime point, & elle m'a même promis qu'elle me prêteroit son secours pour faire enrager Arlequin: Elle m'a donné le passe par tout d'une des portes de la maison, & par là je serai toujours devant les yeux d'Arlequin sans qu'il me voye.

M E Z E T I N.

Colombine, il me semble que tu sçais parler plusieurs sortes de langues.

C O L O M B I N E.

Il est vrai.

M E Z E T I N.

Eh bien! nous pourrions par ce moyen-là faire quelque fourberie pour le faire enrager.

C O L O M B I N E.

Pour moi je suis toute prête à faire ce que tu me commanderas.

M E Z E T I N.

Retirez-vous dans un coin, car j'aperçois Arlequin, & nous allons rire.

C O L O M B I N E *se retire, & Arlequin arrive.*

M E Z E T I N.

Par la jarni, par la mort, je voudrois être présentement à la guerre, je couperois par morceaux les Escadrons, les Bataillons, & ferois une capilotade de toute l'Armée.

A R-

A R L E Q U I N.

Peut-on Monsieur, vous demander qui vous êtes ?

M E Z E T I N.

Je suis ce grand voyageur porte fumelle, & j'ai voyagé jecroi par toute la terre. Presentement je viens d'Italie, & j'ai passé à Venise.

A R L E Q U I N.

Monsieur, n'y a-t-il rien de nouveau dans ce pais-là ?

M E Z E T I N.

Vous me pardonnerez Monsieur, il est arrivé là une drolle d'affaire d'une nommée Colombine, laquelle s'étoit amourachée d'un nommé Arlequin : Mais Monsieur, ma femme vous diroit mieux cette Histoire là que moi, parce qu'elle a eu conversation avec cette Colombine.

A R L E Q U I N.

Monsieur je vous prie de la faire venir.

COLOMBINE arrive.

Que souhaitez-vous, Monsieur ?

Elle lui fait un recit en Espagnol de l'Histoire qui vient d'être dite cy-devant ; ensuite elle se découvre à ses yeux, en disant.

Perfide traditor, si je ne suis pas dans ton cœur, je serai toujours devant tes yeux pour te faire enrager.

Ils s'en vont tous.

S C E N E
D'ARLEQUIN ET
PIERROT.

ARLEQUIN *en Robe de chambre.*

E H bien Pierrot que dis-tu ? n'ai-je pas bien fait de quitter Colombine ? elle n'avoit rien ni moi non plus , & nous aurions été toujours malheureux ensemble.

PIERROT.

Il est vrai Monsieur , mais pourtant vous lui aviez promis la foi.

ARLEQUIN.

Bon , c'est une belle bagatelle ; si l'on veut être bien aujourd'hui dans l'esprit des filles il leur faut promettre beaucoup , mais l'on n'est pas dans l'obligation de faire tout ce que l'on promet.

PIERROT.

En ferez-vous autant à Mademoiselle Isabelle ?

ARLEQUIN.

Oh ! que nenni.

PIERROT.

Eh , pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'est que celle-ci a de l'argent ma foi , & c'est de son argent dont je suis amoureux ;
c'est

c'est pourquoi je ne lui manquerai pas de parole : je suis assez bien dans son esprit , & par là je me rendrai maître de toute chose.

P I E R R O T.

Adieu Monsieur.

A R L E Q U I N.

Souvien-toi je te prie de faire tout ce que je t'ai marqué , qui est de m'envoyer quelque petite More ou Morelle , que je veux acheter pour Mademoiselle Isabelle : Et si tu trouve mon Tailleur , mon Perruquier & Chapelier , envoie les moi promptement.

P I E R R O T.

Monsieur , je n'y manquerai pas.

LE CHAPELIER, LE PERRUQUIER,
LE TAILLEUR , *entrent.*

L E T A I L L E U R.

Monsieur , voilà l'habit que vous m'avez commandé , il sera sur vous fait comme une peinture,

A R L E Q U I N.

Mais Monsieur , il semble qu'il soit fait avec du cuivre doré.

L E T A I L L E U R.

Oh , c'est la mode aujourd'hui Monsieur.

A R L E Q U I N.

Mais il me semble que les manches sont bien petites.

*Mode des grandes manches
dans ce temps là.*

LE

LE TAILLEUR.

Il y a pourtant une aune trois quarts dans les paremens seulement. Souffrez Monsieur, que je vous habille.

PIERROT *veut prendre l'habit.*

C'est à moi à habiller Monsieur, je suis son Valet de Chambre ordinaire.

LE TAILLEUR.

Ce n'est pas là votre affaire, Monsieur le Pot de Chambre, c'est au Tailleur à mettre la première fois l'habit.

PIERROT.

Tu en auras menti.

*Ils se battent, & rossent le Marquis :
Dans cette intervalle il s'habille
tout d'un coup.*

LE PERRUQUIER *lui met sa Perruque,*
& LE CHAPELIER *son Chapeau*
Ils s'en vont tous.



S C E N E
DU TRAITEUR

Qui est Arlequin, avec un Zany.

Dans la Débauche de Mezetin.

ARLEQUIN, MEZETIN.

A R L E Q U I N.

Monsieur, je vous rencontre fort à propos pour me payer ce que vous me devez.

M E Z E T I N.

Moi, je ne vous dois rien.

A R L E Q U I N.

Comment Monsieur, vous ne me devez rien, est-ce que vous ne vous souvenez pas que le lendemain que vous avez couché chez moi, vous m'avez commandé un grand repas pour huit de vos amis ?

M E Z E T I N.

Il est vrai, mais nous ne l'avons pas mangé.

A R L E Q U I N.

C'est la vérité, & je m'en souviens bien,
mais

mais cela n'empêche pas qu'il ne faille que vous payez la dépense que j'ai faite pour le repas, attendu que je n'avois que faire de travailler & avancer mon argent pour acheter ce qu'il a fallu.

M E Z E T I N.

Mais encore à quoi cela monte-t-il ? si vous êtes raisonnable je vous payerai.

A R L E Q U I N.

Ah ! pour raisonnable, je vous donne à chercher par toute la ville. Tenez voilà le Memoire.

Il le lit.

Pour une grande soupe garnie d'un Chapon, de six Pigeonneaux, Champignons & Morilles. Pour ce quatre sols, cy 4. f.

Pour un gros Chapon gras du pays du Mans. Pour ce douze sols, cy 12. f.

Pour celle qui a tourné la broche, quatre livres, cy 4. l.

Pour le bois, sept livres, cy 7. l.

Pour celui qui a allumé le feu, trois livres, cy 3. l.

Pour six bouteilles de vin que je vends ordinairement trente sols la bouteille, pour les six bouteilles, quatre sols, cy 4. f.

Pour celui qui a versé à boire, trente livres, cy 30. l.

Pour avoir couché une nuit chez moi dans la chambre qu'on avoit parée, un sol, cy 1. f.

Pour avoir ronflé, quarante livres, cy, 40. l.

M E Z

M E Z E T I N.

Comment pour avoir ronflé ?

A R L E Q U I N.

Hé ! oüi : par la raison que vous avez éveillé tout le monde de ma chambre , & ne dormant point ils se sont levez , & cela a usé pour quarante francs de draps.

M E Z E T I N.

Hé , si.

A R L E Q U I N.

Pour treize Lavemens & douze Medecines , soizante & quinze livres , cy. 75.l.

M E Z E T I N.

Comment donc , payer aussi les Lavemens & les Medecines ?

A R L E Q U I N.

Mais c'est que c'est vous qui en êtes la cause , attendu que vous n'êtes pas venu , car j'ai vû que cela seroit perdu , & peur de le perdre je l'ai mangé , ce qui m'a causé une maladie , & par consequent vous devez payer tout.

M E Z E T I N.

Que le diable t'emporte.



S C E N E

DU CAPITAINE DE
DRAGONS.

E N T R E

PASQUARIEL ET AR-
LEQUIN.

Dans le Grand Sophy de Perse.

Obmises dans le premier Tome.

A R L E Q U I N.

Qui a jamais vû une chose pareille ! des
Diabes en l'air , des Diabes en bas ,
enfin des Diabes par tout.

*Il va en criant , & rencontre Pas-
quariel , ils se font une cascade ,
puis ils demeurent en posture tous
deux.*

P A S Q U A R I E L.

Arlequin.

A R L E Q U I N.

Pasquariel.

P A S Q U A R I E L.

Qu'as-tu Arlequin d'être épouventé de
la maniere , & de crier comme tu cries ?

A R L E Q U I N.

Ah ! Pasquariel tu ne sçais pas, cette peste
de

de Colombine m'a fait descendre dans la cave, & à la place des tonneaux de vin je n'ai vû que des diables qui m'ont tout à fait épouventé.

P A S Q U A R I E L.

Quoi ! toi qui dois être Capitaine de Dragons tu as peur des diables : hé si donc, ce sont les Dragons qui doivent faire peur aux diables.

A R L E Q U I N.

Voilà ce que je ne m'étois pas encore imaginé : Mais dis moi un peu que fait un Capitaine de Dragons ?

P A S Q U A R I E L.

Un Capitaine de Dragons ; hé, c'est pour devenir un grand Seigneur.

A R L E Q U I N.

Un grand Seigneur ; hé, comment cela ?

P A S Q U A R I E L.

C'est qu'un Capitaine de Dragons a la plus belle place pour parvenir. Par exemple, un Capitaine de Dragons est il à Paris, & qu'il lui vienne un ordre de partir pour l'armée, aussi-tôt il part, & le long du chemin les perdrix, les becassies, les faisans, voilà le manger ordinaire d'un Capitaine de Dragons : & pour boisson on lui donne du muscat de saint Laurens des Prés, du vin de Champagne, de Bourgogne ; & il avale cela sans sçavoir.....

A R :

A R L E Q U I N.

Bon celà, me voilà Capitaine, mais voilà des vins bien furieux, vous m'en faites trop boire, vous me foulerez, prenez y garde, & après la Compagnie ira de travers.

P A S Q U A R I E L.

Lors que le Capitaine est arrivé à l'armée on lui donne un grand appartement pour le mettre; mais c'est un appartement tout de plein pied.

A R L E Q U I N.

Bon tant mieux, aussi-bien suis-je bien las de monter.

P A S Q U A R I E L.

Et après cela s'il arrive que les ennemis viennent, & qu'il faille se battre, le Capitaine de Dragons est commandé, il marche à la tête de la Compagnie, & s'il vient un autre Capitaine de l'ennemi, & qu'il se batte contre toi le sabre à la main.

Tac, voilà un bras par terre.

A R L E Q U I N,

Un bras par terre, malle peste!

P A S Q U A R I E L.

Bon, cela n'est qu'une bagatelle. Et après s'être battu.... la peste, vôtre Colonel écrit en Cour la belle action que vous avez faite, dont vous avez eu le bras emporté, alors on vous fait Colonel d'un autre Regiment.

A R L E Q U I N.

Colonel d'un Regiment! c'est donc une charge plus grande?

P A S-

P A S Q U A R I E L.

Vrayment ouï : Puis le Regiment étant commandé pour aller en bataille , vous qui en êtes le Colonel vous allez devant & derriere donner vos ordres dans la bataille , vous marquez vôte courage en faisant voir vôte valeur , étant toujours à la tête de tout le Regiment. Dans ce tems-là les ennemis font feu , Lin , ban , lint , ban , tic , toc , zin , zon , tac , voilà la jambe emportée : On écrit encore , & on vous fait Maréchal de Camp de l'Armée.

A R L E Q U I N.

Charge encore plus grande apparemment : Cela ne me plaît pas.

P A S Q U A R I E L.

Peste quel honneur , Maréchal de Camp ! c'est-là où vous faites connoître vôte valeur , & comme vous êtes capable de posseder de belles charges. S'il survient une occasion où il faut se battre , c'est vous enfin qui mettez tous les autres dans les postes les plus considerables. Les ennemis qui tirent d'un côté & d'un autre , & qui font les diables , envoient des boulets de canon , des boulets de façon de balles de mousquet , des bombes , des grenades , tout cela pour tâcher de détruire nôtre armée : Daus ce tems-là un coup de mousquet , tac , tac.

A R L E Q U I N.

Malepeste voilà bien du carnage , deux tac ,
tac ,

tac, tout à la fois : hé, que veut dire cela Pasquariel ?

P A S Q U A R I E L.

Celà veut dire l'autre bras & l'autre jambe emportée.

A R L E Q U I N.

Celà veut dire que ne voilà plus qu'un morceau d'homme, qu'il faut envoyer aux Invalides.

P A S Q U A R I E L.

Nenni, nenni, comme l'on voit que tu es si brave on te fait General.

A R L E Q U I N.

Comment General, encore une Charge plus grande ?

P A S Q U A R I E L.

Vraiment oüi.

A R L E Q U I N.

Mais ce me semble que plus je crois en Charge & plus je décline en membres ; aye cela ne me plaît pas.

P A S Q U A R I E L.

Enfin te voilà donc General, tu commandes toute l'Armée, & tu fais courage à tous les autres.

A R L E Q U I N.

Bon, je ferai courage dans le tems que j'aurai bien peur.

P A S Q U A R I E L.

Et fy, tu te moque ; te voilà à commander & la bataille se donne, le canon qui tire de toutes parts, un boulet de canon vient quit'emporte la tête.

A R.

A R L E Q U I N.

Après qu'elle charge me donnera - t-on
quand j'aurai la tête emportée.

P A S Q U A R I E L.

Et après que tu es guéri de tes blessures,
on t'envoie en Hongrie pour faire la guerre
au Turc.

A R L E Q U I N.

Que le Diable t'emporte, va, peste d'a-
nimal, de m'avoir comme cela mis par
morceaux.

O C T A V E.

Où vas-tu, Arlequin ?

A R L E Q U I N.

Je vai à Octave lui donner plusieurs coups
de pistolet. *Il s'en va.*



S C E N E

ENTRE LES DEUX ZANY,

Dans les Fripiers.

ARLEQUIN, LEZANY.

A R L E Q U I N.

Dites moi de grace, à quelle heure
mangent les étrangers, & si à Con-
stantinople il y a de bon vin ?

L E Z A N Y.

Je foudraiterois de fçavoir de vous Monfieur , fi vous êtes un étranger , & combien il y a que vous êtes en cette Ville. Qu'eft-ce que vous dites?

A R L E Q U I N.

Plety.

L E Z A N Y.

Si nous parlons tous deux enfemble nous ne ponrrons jamais nous entendre : Parlons l'un après l'autre.

A R L E Q U I N.

Vous avez raifon , je vous demande pardon.

*Ils répètent tous enfemble la même
chofe qu'ils viennent de dire par
phrase l'un à l'autre, mais vite.*

L E Z A N Y.

A parler de la forte , cela fait un galimatias que l'on ne comprend pas. Voyons qui parlera le premier de nous deux.

A R L E Q U I N.

Devinez.

L E Z A N Y.

Sera-ce vous?

A R L E Q U I N.

Non.

L E Z A N Y.

Sera-ce moi?

A R L E Q U I N.

Non.

L E Z A N Y.

Et qui donc?

A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N.

Tous les deux.

L E Z A N Y.

Et cela ne se peut pas : c'est ce que je voudrois sçavoir de vous , si vous êtes pur ou entier ?

A R L E Q U I N.

Je suis Hermaphrodite.

L E Z A N Y.

Qu'est-ce que vous dites ?

A R L E Q U I N.

Plety.

L E Z A N Y.

Vous ne me répondez pas à propos , je vous demande de quelle profession vous êtes ?

A R L E Q U I N.

Je suis barbier.

L E Z A N Y.

C'est une bonne Profession ; mais qui rasez-vous ?

A R L E Q U I N.

Je rase les Prés , quand les Foins sont bien hauts.

L E Z A N Y.

Qu'est-ce que vous dites ?

A R L E Q U I N.

Plety.

L E Z A N Y.

Dites-moi , quel âge avez-vous ?

A R L E Q U I N.

Je marque encore : Voyez.

De quel pays êtes-vous ? Que le diable vous emporte.

A R L E Q U I N.

Je suis de Bergame ! Que la peste vous creve.

L E Z A N Y.

Qu'est-ce que vous dites ?

A R L E Q U I N.

Plety.

L E Z A N Y.

Peste de Bergame ! Il me semble que vous êtes Arlequin , Valet du Prince.

A R L E Q U I N.

Il est vrai.

L E Z A N Y.

Quoi tu ne connois pas Mezetin ?

A R L E Q U I N.

Ah ! si fait , c'est toi dont le pere fut pendu , & toi tu eûs le foüet.

L E Z A N Y.

Ne parlons plus de cela , il faut faire une fourberie , & si elle réussit tu auras cinquante pistolles ; mais si tu es pris tu seras empalé.

A R L E Q U I N.

Si elle réussit , cinquante pistolles ; & si non vous serez empallé.

L E Z A N Y.

Qu'est-ce que vous dites ?

A R L E Q U I N.

Plety. Que le diable t'emporte animal.



S C E N E

ENTRE ARLEQUIN ET
ZANY.

Dans les deux Zany.

LEZANY, ARLEQUIN.

L A Z A N Y.

O R ça Arlequin, laisse moi un peu rê-
ver à la fourberie que j'ai en tête.

A R L E Q U I N.

J'y consens, mais auparavant dis-moi un
peu, aurai je Colombine en mariage ?

L E Z A N Y.

Oùï, je te la promets, mais je te prie
laisse moi en repos.

A R L E Q U I N.

Volontiers.

L E Z A N Y *reste, & Arlequin compte
ses boutons en disant : Je l'aurai,
je ne l'autai pas, puis à la fin il se
met à crier & à pleurer, en disant,
je suis perdu, je ne l'aurai pas.*

L E Z A N Y.

A qui diable en a-t-il ?

A R L E Q U I N.

He je ne l'aurois pas ! je suis au desespoir.

L E Z A N Y.

Qu'est-ce que tu n'auras pas ?

A R L E Q U I N.

Hélas ! c'est Colombine.

L E Z A N Y.

Hé, qui t'a dit cela ?

A R L E Q U I N.

C'est la Bouttonomanchie.

L E Z A N Y.

Hé, que le diable t'emporte avec ta Bouttonomanchie, laisse-moi en repos, & je te promets que tu auras Colombine comme je te l'ai dit.

A R L E Q U I N.

Bon, bon, hé dis-moi un peu sera-ce bien-tôt ?

L E Z A N Y.

Au premier jour, te dis-je, mais laisse-moi donc en repos.

A R L E Q U I N.

Regarde deux de ses doigts, & dit :
Voilà Colombine & Arlequin. Ça bonjour Colombine, comment vous portez-vous ? Ha, tu vois Arlequin, toute prête à tourner la broche de tes charmans appas, devant le feu de ma confiance.

L E Z A N Y.

A qui diable en as-tu, avec tes contes ?

A R-

A R L E Q U I N,

C'est que je me prepare pour la noce.

L E Z A N Y.

Quoi, tu ne veux pas demeurer en repos ?
jet'y ferai bien demeurer.

*Il luy met les deux mains
dans sa ceinture.*

A R L E Q U I N.

Mais dis-moi donc, dansera-t-on à la noce ?

L E Z A N Y.

Oüi, on dansera.

A R L E Q U I N.

Ha ! que cela sera beau, on dansera.

L E Z A N Y.

Oüi, te dis-je, on dansera : mais tai-toi
donc.

A R L E Q U I N. *danse.*

L E Z A N Y *lui donne un coup de pied
aux fesses & le fait cesser de dan-
ser ; puis il le met à terre & lui
dit :*

Tien, imagine-toi que tu es dans ta
chambre, & que tu es couché dans ton lit :
Allons donc.

A R L E Q U I N.

Ecoute.

L E Z A N Y.

Que veux tu !

A R L E Q U I N.

Ah, je te prie tire-moi les rideaux.

L E Z A N Y.

Le diable t'emporte, je croi que tu me

veux faire enrager: tien voilà les rideaux tirez, tu me laisseras peut-être en repos.

A R L E Q U I N.

Et donne-moi le pot de chambre.

L E Z A N Y.

Tien, voilà le pot de chambre.

A R L E Q U I N.

Ah, mets-le plus loin, il sent mauvais.

L E Z A N Y.

Tien, le voilà plus loin: voyons à cette heure si nous ferons de repos.

A R L E Q U I N *se roulant de côté & d'autre.*

Ha; ha, ha,

L E Z A N Y.

Hé, que diable as-tu toujours à crier?

A R L E Q U I N.

Ha, tu sçais bien qu'un amant ne sauroit dormir, & il ne peut se tenir de repos quand il n'a pas sa maîtresse auprès de lui.

L E Z A N Y *lui fait lever les genoux, & s'assied dessus, ce qui fait tomber Lezany.*

Ha, je te ferai bien tenir moy, allons mets-toi comme cela; or parle à cette heure je t'accommoderai, je ferai donc de la manière que je me le suis imaginé, & après tu verras Colombine.

A R L E Q U I N *se leve & fait tomber Lezany, en disant.*

Où est-elle Colombine?

Il s'enfuit.

S C E:



S C E N E

*D'Arlequin Ambassadeur dans Per-
sée & Andromede: Par enchan-
tement.*

S I l'amour a des tourmens ,
C'est la faute des Amans ,
Disoit un fameux Philosophe nommé
l'Opera.

Les Interpretes de ce passage , quoi qu'ob-
scur , nous l'ont assez bien éclairci , quand
ils nous ont dit ,

Si l'Arcadie a des Dragons devorans ,
C'est la faute des habitans

Cela est si vrai , Messieurs , que ce Mon-
stre alteré de sang , & faute d'éducation , de-
vore les jeunes filles qu'il trouve à l'écart , &
avale un homme comme des pillules , puis
vient dans nos maisons prendre nos tendres
poules sous le ventre de leur mere , au
préjudice d'œufs fricassez.

Hé quoi , Messieurs ! souffrirez-vous par-
mi vous une bête qui n'a ni feu , ni lieu , ni
foi , ny Loi. Quoi ! vous serez tranquilles
dans une rencontre où la bravoure en per-

sonne pifféra dans ses chausses de peur : Toute la nature constipée rentre dans sa coquille. Et vous seul n'avez aucune compassion cruël barbare , tigre Dragon , & *ipse Dragonis Dragonies*. Ha , Messieurs , si les morts de tant de chevaux & de vaches devorez ne vous touchent point , soyez au moins sensibles aux remontrances que je vous fais de la part du Village mon Maître.

Tel que vous me voyez je suis un Ambassadeur , mais un Ambassadeur extraordinaire. Il est bon de vous dire qu'un Ambassadeur est un homme envoyé de loin , qui parle peu & qui dépense beaucoup , & auquel on fait toujours de grads presens. Ainsi Messieurs , le Village mon Maître étant persuadé du cas que vous faites de moi , par les presens dont vous m'allez honorer , c'est ce qui l'obligera de venir lui même en personne pour vous en remercier. Mais si vous me renvoyez les mains vuides je vous déclare la guerre , & au lieu d'un Dragon je vous en souhaite une centaine , & par dessus tout cela ma maladiction à toute la Bourgeoisie.

Persée met l'épée à la main & decouvre que c'est une fourberie : il frappe l'Ambassadeur & celui de sa suite tout autour du Theatre ; ce qui leur fait faire plusieurs cascades.



SCENES

FRANCOISES

5

DANS LES METAMORPHOSES

D'ARLEQUIN.

SCENE

ARLEQUIN, LE VIEIL-
LARD, MEZETIN.

ARLEQUIN *en Hydropique.*

HA Monsieur, que je suis malade ! je
suis attaqué d'une grande l'poni'ie, &
quand je dors je ne mange point, cela me
fait bien de la peine.

LE VIEILLARD.

Mais Monsieur, dites-moi un peu vôtre
maladie ; lors que l'on vous frappe sur le
ventre sonne-t il comme un tambour.

ARLEQUIN.

Helas ! ouï, quand on me frappe sur le ven-

tre il sonne par devant comme un tambour ,
& par derriere comme une trompette.

LE VIEILLARD.

Mais dites-moi un peu , dormez - vous
comme il faut ?

ARLEQUIN.

Nenni, Monsieur , je dors trop dur , & lors
que je dors on emporteroit la maison que
je ne me réveillerois point : je suis quelque-
fois quinze heures de suite du même côté.

LE VIEILLARD.

Mais ayez-vous bon appetit, mangez vous
un peu ?

ARLEQUIN.

J'ay un appetit enragé , mais je suis perdu
depuis que l'on m'a défendu le vin.

LE VIEILLARD.

On vous a défendu le vin : hé que bûvez-
vous donc a cette heure ?

ARLEQUIN.

Helas ! je ne bois plus que de l'eau-de-vie :
Et comme la penitence m'est necessaire à
cause qu'il faut corriger la crudité des eaux
qui sont dans mon corps , je mange trois
ou quatre saucissons de Boulogne , & au-
tant de Dematelle la semaine. Pour le
soir , je ne mange plus qu'un moyen al-
loyau , avec trois bons poulets gras & un
bon dindon , enfin suivant la saison. Et
comme le fruit m'est deffendu , je me
fais apporter sur une assiette creuse cinq ou
six tranches de jambon , & quatre ou cinq
tasses

dans les Metamorphoses d'Arlequin. 85
tassés de chocolat. Vous sçavez qu'un ma-
lade fait tout ce qu'il peut pour se ragoûter.

LE VIEILLARD.

Il est vrai, mais dites-moi un peu,
avant que de venir ici n'avez-vous point
consulté quelque Medecin?

ARLEQUIN.

Oùi da Monsieur, plusieurs, qui
apés avoir bien ramaqué du Latin me dirent
que comme le Printemps avoit été fort plu-
vieux, il falloit que je me fusse endor-
mi la bouche ouverte sous quelque gou-
tiere, puis ils me conseillèrent d'aller dans
quelque Laboratoire pour me faire pom-
per.

LE VIEILLARD.

Quelle bêtise! Mais n'avez-vous point
parlé à quelqu'un touchant votre maladie?

ARLEQUIN.

J'en ai aussi parlé à des femmes de nôtre
montée, lesquelles m'ont dit qu'il falloit
que ce fussent des médifances retenues, qui
s'étoient tournées en eaux. Monsieur, je
vous prie de me soulager le plus vite que
vous pourrez.

LE VIEILLARD.

Mais dites-moi un peu, avez vous le ven-
tre libre?

ARLEQUIN.

Trop de moitié: je ne suis pas si tôt à un
endroit que l'on ne s'en aperçoive. Ne fê-
tez-vous rien?

LE VIEILLARD.

Je vous quitte pour aller aprêter ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN *apelle Mezetin, & lui dit que cela va bien.*

MEZETIN.

Mais il lui faut dire qu'il te mette dans son jardin, car la chambre de Colombine est tout proche, & par là nous la pourrons avoir.

Il s'en va.

LE VIEILLARD.

Tout à l'heure je suis à vous. Dites moi un peu, voulez-vous rester ici, ou être traité chez vous?

ARLEQUIN.

Je souhaite rester ici, mais on m'a dit que l'air de vôtre jardin m'étoit fort propre.

LE VIEILLARD.

Hé bien, on vous y mettra.

ARLEQUIN *apelle encore Mezetin, & lui dit :*

Mezetin, tu vois bien que cela va le mieux du monde, il faudra enlever Colombine sans qu'elle s'en aperçoive

LE VIEILLARD *les écoute & crie après eux, elle reste en criant, & ils s'en vont tous.*

S C E-

S C E N E

D'ARLEQUIN *en Femme grosse.*
LE VIEILLARD, MEZE-
TIN, COLOMBINE, LA
PRINCESSE.

LE VIEILLARD *sort, &* AR-
LEQUIN *luy dit :*

B On jour, Monsieur. Ha! que je souffre de mal; que l'on a de peine quand on est dans cet état ! Monsieur je vous prie de me donner du soulagement : Voyez je vous prie si vous n'avez point quelque Lavement de rencontre.

LE VIEILLARD.

Allons, vite un Lavement.

ARLEQUIN.

Mais Monsieur, ne croyez pas que je sois de ces Filles capables de donner des croquignolles à la vertu ; car je vous promets que mon enfant est un enfant de droit fil s'il y en a jamais eu. C'est que je suis envoyée devant par mon mari à cause que les douleurs me pressent, & je croi qu'il viendra bien-tôt. Monsieur ; je vous prie de me tirer d'un doute.

LE VIEILLARD.

De quoi s'agit-il ?

AR-

A R L E Q U I N.

Monfieur, c'eft que j'ai toujours enten-
du dire que les jeunes femmes groffes
avoient envie de quelque chofe, & que fi
on ne leur donnoit pas affez à temps
elles en accouchoient, ou que leurs
enfans en étoient marquez. Dites-Moi je
vous prie fi cela eft vrai ?

L E V I E I L L A R D.

Je vous dirai Madame, que nous avons
bien des Auteurs qui le difent de même,
mais cela n'arrive pas toujours.

A R L E Q U I N.

Si cela eft je fuis perduë.

L E V I E I L L A R D.

Hé ! pourquoi cela Madame ?

A R L E Q U I N.

Par la raifon Monfieur, qu'il y a long-
tems que j'ai envie d'un Caroffe & on ne
m'en a point donné, j'accoucherai d'un Ca-
roffe : je fuis perduë, car l'Imperialle me
galvauderoit. Monfieur, faites-moi un plai-
fir, donnez moi vôtre jambe là-deffus ?

L E V I E I L L A R D.

Hé ! pourquoi Madame ?

A R L E Q U I N.

Mais je vous en prie, Monfieur.

L E V I E I L L A R D.

Il faut fatisfaire les femmes groffes :
Tenez.

A R L E Q U I N *le mord par le
pied.*

L E

LE VIEILLARD.

Ah ! pourquoi me mordre ?

ARLEQUIN.

C'est qu'il y a long-tems que j'ai envie de manger un pied de Medecin à la sainte Menchou..... Mais, Monsieur, tournez-vous de l'autre côté, car vous avez un vrai nez à gâter des enfans... Helas ! la méchante qualité que celle d'être grosse : Un de mes étonnemens est de voir tant de Filles qui s'en mêlent. Mais mon mari met bien long-tems il aura peut-être trouvé en son chemin quelque Fille avec laquelle il s'amuse à batifoller, mais si je sçavois cela il n'auroit plus que faire de venir cuire à mon four, ce vilain fripon Je voudrois (si cela est) qu'il fut crevé, que la peste l'étouffe, que le diable le puisse emporter : Si jamais il arrive je lui en donnerai diablement ; par la jernie je suis au desespoir contre ce coquin-là.

MEZETIN *vient, & salue le Vieillard.*

Monsieur, je suis vôtre serviteur.

ARLEQUIN.

Ah ! mon fils, que tu as été long-tems en chemin ; je parlois (quand tu es entré) de trouver quelqu'un pour aller au devant de toi, afin de sçavoir ton retour : mon fils mon fils, mon mignon.

LE VIEILLARD.

La scelerate..... Hé bien, Madame, je vai vous préparer des drogues pour vous
don-

donner du soulagement : & je vai faire venir ici Colombine , ma prétenduë femme , pour vous tenir compagnie.

C O L O M B I N E.

Bon jour Mademoiselle , je croi que vous souffrez bien de la peine dans l'état où vous êtes.

ARLEQUIN & MEZETIN *se découvrent , & amènent Colombine.*

LE VIEILLARD *revient , & ne trouvant plus rien , court dire qu'il se va plaindre à la Princesse.*

LA PRINCESSE , COLOMBINE ,
ARLEQUIN , MEZETIN.

La Princesse vient avec Mezetin , Arlequin & Colombine. Le Viellard se plaint de ce que l'on a enlevé Colombine. La Princesse dit qu'il y avoit ordre du Prince de les faire marier ensemble en cas qu'il la pût enlever : & puisque cela étoit fait qu'ils n'ont qu'à aller conclure le mariage. La Princesse s'en va , & le Vieillard qui tient un Pillon à sa main en donne sur le ventre d'Arlequin , & casse une cruche qui servoit à le rendre gros.

S C E.

S C E N E

POUR L'ASTROLOGUE.

Dans les Trompeurs trompez.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD,

A R L E Q U I N

D *It au Vieillard qu'il est Astrologue, & que s'il veut par le pouvoir de son Art il lui fera trouver les voleurs.*

L E V I E I L L A R D.

Lui demande si cette Science est bien difficile? Arlequin lui dit, que pour être bon Astrologue il faut être bon Cuisinier. Le Vieillard lui demande, pourquoi? Arlequin lui dit, que tout ce qu'il a trouvé dans les Astres se trouve à la cuisine, & que partant pour être bon Astrologue il faut être bon Cuisinier. Par exemple, dans les Astres n'y a t-il pas les douze Signes du Zodiaque, qui sont,

P R E M I E R E M E N T.

Le Mouton, où Aries.

L E V I E I L L A R D.

Hé bien, où trouvez-vous le Mouton à la cuisine?

A R-

A R L E Q U I N.

Le Mouton : on l'apprête à la cuisine pour mettre au pot.

Le Taureau , ou Taurus : le bœuf à la mode.

Les Gemeaux : deux poulets à la broche.

L'Ecrevisse , ou Cancer : la soupe d'écrevisses qui se fait les jours maigres.

Le Lion : les griffes du Cuisinier , quand il déchire des poulets pour en faire une fricassée.

Virgo , ou la Vierge : la servante du Cuisinier quand elle est bien vieille.

Les Ballences : ce sont les ballences avec lesquelles on pèse les épices pour mettre dans les sauces.

Le Scorpion : le sel & les épices qui piquent par leur acridité.

Le Sagittaire : le Cuisinier lors qu'il larde la viande avec sa lardoire.

Le Capricorne : le Cerf avec lequel on fait de bons pâtés , & on laisse les cornes à la cuisine.

Le Verseur d'Eau : le porteur d'eau qui verse l'eau dans la fontaine , pour faire le pot au feu.

Les Poissons : les poissons qui se mangent les jours maigres à la cuisine.

L E V I E I L L A D.

Tout ce que vous dites est vrai , mais vous ne me parlez point des sept Planettes ,
qui

qui sont les principales parties des Astres.

A R L E Q U I N.

Vous avez raison, il y a les sept Planettes, qui sont, le Soleil, ou l'Or, la Lune, ou l'argent, Vénus, ou le Cuivre, Jupiter, ou l'Etain, Saturne, ou le Plomb, Mars, ou le Fer, Mercure, ou le vif Argent.

LE VIEILLARD *dit à Arlequin.*

Arlequin, & où trouver les sept Planettes dans la cuisine?

A R L E Q U I N *lui dit.*

On les trouvera facilement. Par exemple; le Soleil ou l'Or, ne faut-il pas de l'or pour aller à la provision de la cuisine.

La Lune ou l'Argent, c'est les fourchettes & les cuillers d'argent, avec lesquels on mange la soupe.

Vénus, ou le Cuivre, la fontaine où l'on met l'eau, laquelle est de cuivre.

Jupiter, ou l'Etain, la vaisselle d'étain qui sert à la cuisine.

Saturne, ou le Plomb, les contrepoids du Tourne-broche qui sont de plomb.

Mars, ou le Fer, les gros chenets qui portent le bois dans le foyer de la cuisine.

Hé bien, Monsieur, ne voilà-t-il pas les sept Planettes qui se trouvent dans la cuisine.

LE VIEILLARD.

Monsieur, il me semble que vous n'en avez

avez nommé que fix, & vous n'avez pas
nommé le Mercure ou vif argent.

A R L E Q U I N *lui dit.*

Je l'aurai bien-tôt trouvé.

LE VIEILLARD *lui demande ce
que c'est.*

A R L E Q U I N *dit.*

Que c'est le Mercure, ou le vif argent,
& l'argent avec lequel la servante ferre la
mulle en allant au marché.





*LES MARCHANDS DE
la rue Saint Honoré raillez,*

S C E N E

ENTRE ISABELLE , CO-
LOMBINE . & Mr. GAL-
LONNIER Marchand.

Dans Arlequin Chevalier du Soleil.

C O L O M B I N E.

Avez-vous vû les habits que vous apor-
toit la Revendeuse ? Il y en a un que
vous aurez à bon compte.

I S A B E L L E.

Moi , prendre le reste d'un autre !

C O L O M B I N E.

Cela est fâcheux , mais vous dépendez
d'un pere qui aime l'argent plus qu'il ne
vous aime , & qui a la goutte aux mains tou-
tes les fois qu'il en faut donner.

I S A-

I S A B E L L E.

A mon âge n'avoir point d'étoffe à la mode ; j'en suis si honteuse quelquefois que je n'oserois me montrer.

C O L O M B I N E.

Ah ! ce chagrin-là est juste, & si vous en sentiez moins je ne croirois pas que vous fussiez fille.

I S A B E L L E.

Je la suis toute entiere de ce côté-là ; & je crois que l'on ne me regarde pas quand je ne suis pas faite comme une autre.

C O L O M B I N E.

Vous n'êtes pourtant pas trop mal tournée.

I S A B E L L E.

Je me défirois moins de moi, si quand je viens le matin à ma toilette je trouvois un habit neuf.

C O L O M B I N E.

Un habit neuf. attendez je pourrai bien.....

I S A B E L L E.

Hé quoi, Colombine ?

C O L O M B I N E.

J'ai pitié de vous, laissez moi faire, votre pere n'est pas homme à se mettre en peine des habits que vous aurez, pourvû qu'il ne lui en coute rien.

ISA-

I S A B E L L E.

Il est vrai : Mais si pour en avoir il fal-
loit exposer ma gloire.

C O L O M B I N E.

Le pas pourroit être un peu glissant si
l'affaire se conduisoit par un autre : mais
Dieu merci je ne passe pas pour bête , &
je prétens ménager les choses de maniere ,
que la médifance même ne pourra trou-
ver à mordre. A dire le vrai , je ne
comprends pas certains maris qui permet-
tent à leurs femmes des superfluités d'a-
justemens magnifiques qu'ils n'ont point
payé , elles les ont gagnés au jeu , ou bien
le Marchand leur a fait crédit. Bagatel-
le , en argent ou autrement , c'est tou-
jours aux dépens du mari qu'il s'agit.

I S A B E L L E.

Comment pretends tu.....

C O L O M B I N E.

Mon Dieu , vous payerez quand vous
pourrez ; je ne vous demande presen-
tement que trois ou quatre coups d'œil ; là
dessus je vous fais prêter tout ce que vous
voudrez d'étoffe , & par des gens sans
consequence , quoi que ce soit gens à bon-
ne fortune , lesquels se plaisent dans leurs
intrigues galantes , & si on ne les soupçon-
ne pas.

I S A B E L L E.

Hé , qui sont donc ces Messieurs ?

C O L M B I N E.

Ces Messieurs , sont des Marquis de Boutique, des Héros de Magasin & les Favoris de ces fieres coquettes, qui voulant changer tous les jours d'habit, ont à tous momens affaire à eux. Enfin ces Messieurs sont les beaux garçons Marchands de la rue aux Fers, de la rue saint Honoré, & d'autres lieux de Paris, où les boutiques sont remplies de gens de qualité.

I S A B E L L E.

J'aurois eu de la peine à le deviner.

C O L O M B I N E.

Comme ils ont un continuel commerce avec tout ce qu'il y a de plus poli, de plus galant & de plus spirituel à la Cour & à la Ville, ce qu'ils font a le bon goût & on peut les regarder comme les Copies des meilleurs Orignaux. Ils ne respirent que l'air musqué, ils n'entendent que les paroles qui ont le beau tour, & ne voyent que les manieres du plus pur usage du monde choisi. Ce n'est pas que quelquefois il n'entre beaucoup de ridicule dans tout cela, mais ce ridicule plaît pourvû qu'il soit à la mode; & le plus habile, sans cet air-là, passeroit pour un Pédant en galanterie. De plus ces Amans à petit bruit sont les miroirs à la mode : Vous les voyez d'une propreté qui n'a point d'égal, & les injures de l'air ne causent
au-

dans Arlequin Chevalier du Soleil. 99
aucun desordre à leurs perruques. Ils sont
dans leurs Magasins comme dans des
Trônes de brocard d'or. Ils déploient
leurs étoffes avec des mains blanches, en
gracieux, des yeux languissans, & regar-
dent la Dame bien plus que les étoffes.

I S A B E L L E.

J'en'ai vû qui me sembloient fort contents
de leurs personnes.

C O L O M B I N E.

Il y en a dont l'esprit n'est pas moins
agreable que la personne, & qui étans
doux & insinuans viennent à bout de per-
suader tout ce qu'ils veulent : chaque Dame
s'accoutume à quelqu'un d'eux, & le de-
mande toujours en entrant chez le Mar-
chand; s'il n'est pas en Ville elle s'en retour-
ne sans vouloir rien acheter, elle croit qu'il
n'y a que lui qui lui puisse apprendre les mo-
des nouvelles, celles qui doivent durer
ou passer vite, & celles qui n'ont point
encore paru & où l'on travaille.

I S A B E L L E.

Mais pour tirer de lui ce grand secret de
l'Etat Marchand, il faut qu'elle lui fasse
beaucoup de caresses.

C O L O M B I N E.

Bon : hé ! qu'est-ce que cela coûte ? une
femme entêtée des modes nouvelles feroit
encore plus Pour empêcher qu'on n'en par-
le elle est la première à dire qu'elle est des
amies de Monsieur Morinaux, ou tel nom

qu'il vous plaira , & tournant cela d'un air plaifant & fpirituel , elle l'embrafferoit devant tout le monde qu'on n'en diroit rien. Cependant comme quelqu'un de ces Meffieurs font affez bien faits , il eft de certaines femmes d'un grand goût qui s'enflâment tout de bon , & qu'un femblable commerce accommode d'autant plus qu'on eft fort long - tems à découvrir les intrigues qu'on fait rouler fur ces fortes de gens.

I S A B E L L E.

Laiſſons cela , tu en ſçais beaucoup fur cette matiere.

C O L O M B I N E

J'ay demeuré chez des Dames qui ſe trouvoient bien de cette ſorte d'amour : & même chez un gros Marchand , où j'ai vû tout le manège de ces beaux pilliers de Magafin. Si quelque jolie perſonne vient pour acheter , ils trouvent moyen de faire durer la converſation , en évitant de vendre d'abord. Ils diſent que dans peu de jours il leur doit arriver quelque choſe de plus beau , & qu'on lui portera au logis : & allant chez elle pour la voir plus à loisir ils luy font bon marché , ou crédit , & vont même juſqu'à lui offrir gratis ce qu'elle fouhaite , ſelon qu'ils remarquent qu'elle a de penchant à être reconnoiſſante : ils ſçavent enfin tâter le terrain & ſ'y accommoder.

I S A -

S'il étoit tout comme tu dis, Magasin d'étoffe & Magasin donnant, ce seroit-là une bonne chose, & cela feroit grand plaisir aux coquettes mal-aisées.

Il faut bien qu'il y en ait quelqu'un de plus rustique pour donner du relief à la galanterie des autres. Ces beaux mignons de Comptoir ont encore un avantage à quoi l'on ne pense pas, c'est qu'ils ont la clef de la plu-part des intrigues de Paris. L'Amant vient avec la Dame, & ils les voyent acheter des étoffes, & puis quand il faut payer l'Amant n'attend point que la Dame ouvre sa bourse, il a de l'argent tout près qu'elle lui rendra chez elle; & on devine aisément ce que cela signifie. S'il faut porter les étoffes au logis, & que les Gallans aient leurs raisons pour ne s'y pas rencontrer, les industrieuses Amantes n'ont pas les mêmes pour cacher leur passion, & elles deferent inconsidérément à une suivante ou à quelque amie qui se trouvera chez elles: voilà qui plaira à Monsieur un tel, voilà les couleurs qu'il aime, voilà qui est de son goût: ces manieres font deviner le commerce: Et si l'Amant est présent & qu'il rechigne de voir quelquefois la Dame qui veut prendre une étoffe trop chere, le beau Marchand profite de ce chagrin, qui met les Amans en broüillerie, offre tel

credit que l'on veut dans une autre occasion , sur tout quand la Dame est belle , & qu'il connoit que l'Amant a de la peine à fournir. Enfin il découvre jusqu'aux affaires des grisettes mêmes , qui viennent acheter chez eux avec leurs Amans. L'amour ne peut se cacher , il fait que l'on est liberal , il n'y a pas jusques aux Mousquetaires & Gardes du Corps qui ne donnent quand ils aiment

I S A B E L L E.

Il faut que tu aye quelque Amant de Magasin pour sçavoir tout cela , & en avoir tant appris.

C O L O M B I N E.

Vous dites peut être plus vrai que vous ne croyez : Il y a huit ou dix jours qu'ayant besoin d'une bagatelle , j'entrai dans une boutique où un certain Mr. Galonnier m'échût en partage : C'est un grand garçon , assez bien tourné , qui dit de fort-jolis mots ; & que je crois fort-content de sa personne. La maniere dont il commença à me regarder m'ayant fait connoître qu'il me trouvoit à son gré , je pris pour lui de certains airs flâteurs qui l'obligèrent à se radoucir pour moi : Outre le bon marché qu'il me fit , ce fut presque malgré lui que je payai , tout étoit à mon service , je n'avois qu'à prendre. Je prétends vous l'amener ici , & deux ou trois mots gracieux , que vous mêle-

dans Arlequin Chevalier du Soleil. 103
mêlerez à ce que je dirai , feront vôtre
affaire.

I S A B E L L E.

Mais prends bien garde....

C O L O M B I N E.

J'ai dans ma tête le tour qu'il faut donner
à la chose , comptez sur moi , & les étoffes
font à vous.

..5 1 1

ISABELLE , COLOMBINE ,
& M. GALONNIER.

C O L O M B I N E.

Mr. Gallonnier, Madame est une bon-
ne pratique.

Mr. G A L O N N I E R.

Je vous suis fort-obligé Madame.

I S A B E L L E.

Tu te moque Colombine, Monsieur
n'est point fait pour demeurer dans une
Boutique, il a un air de bon goût, & des
qualitez qui sautent aux yeux quand on le
voit.

Mr. G A L O N N I E R.

On ne reçoit des civilités que de gens
comme vous.

C O L O M B I N E.

Mr. Galonnier est fort-honnête.

I S A B E L L E.

Il a un air de naissance qui m'a frappée si.
tôt que j'ai eû les yeux sur lui: cela ne se

faite point en quelque état que l'on se trouve.

Mr. GALONNIER.

Ah ! Madame.

COLOMBINE.

Il a l'air de Cour.

ISABELLE.

Affurément.

Mr. GALONNIER.

Madame !

COLOMBINE.

C'est le plus bel esprit du monde.

ISABELLE.

Il est aisé de connoître que Monsieur a l'esprit fort agreable.

Mr. GALONNIER.

Madame !

ISABELLE.

Qu'il ne dise qu'un seul mot, ce mot est dit avec une grace merveilleuse.

Mr. GALONNIER.

Ah ! point du tout Madame.

ISABELLE.

Le joli homme que Mr. Galonnier, il a des manieres toutes engageantes.

Mr. GALONNIER.

Madame !

ISABELLE.

J'ai remarqué dans la plupart de vos Magasins, qu'il y a parmi vous autres beaucoup de gens fort bien faits.

dans Arlequin Chevalier du Soleil. 105

C O L O M B I N E.

Bien des Dames les vont voir, & elles n'en disent rien.

Mr. G A L O N N I E R.

Nous allons bien aussi chez elles.

C O L O M B I N E.

Et de la belle maniere vous vous faites payer.

I S A B E L L E.

Laiſſons cela Colombine.

C O L O M B I N E.

Eſt-ce qu'il ne faut pas payer ce que l'on doit.

Mr. G A L O N N I E R.

Voulez-vous voir ce que j'ai fait apporter ?

I S A B E L L E.

Voyons. Qu'il eſt bien mis Colombi-
ne ! il a une propreté ragoûtante.

Mr. GALONNIER *montrant dans
ſon-coffre.*

En voilà une belle par aventure.

I S A B E L L E.

Mais c'eſt une étoffe qui n'eſt propre qu'à
une femme, & même je ſuis trompée ſi
Madame de Bellemontre n'en a un habit.

Mr. G A L O N N I E R.

C'eſt le Marquis de Bonne-aventure qui
lui a donné, il eſt de ſes amis.

I S A B E L L E.

Ho ! ho ! Monsieur le Marquis eſt dont
ſon Amant ? je ne ſçavois pas qu'elle eût
une affaire.

Mr. G A L O N N I E R.

Nous savons quelquefois bien des choses.

C O L O M B I N E.

Ho ! c'est dans leurs Magasins que l'on fait de belles découvertes.

Mr. G A L O N N I E R.

Nous sommes là dessus fort discrets & fort réguliers.

C O L O M B I N E.

Qu'est ce que cela sert d'être si modeste ?

I S A B E L L E.

Qu'y trouve tu à redire ? Monsieur Gallonnier fait fort bien d'être modeste.

Mr. G A L O N N I E R.

Ha Madame !

I S A B E L L E.

Voyons, voyons ce brocard.

Mr. G A L O N N I E R.

Celui-là vous plaît-il ?

I S A B E L L E.

Non, je trouve quelque chose dans le dessein qui n'est pas selon mon goût.

Mr. G A L O N N I E R.

En voilà un qui est fort beau, & je l'aimerois assez

I S A B E L L E.

Qu'il est brillant !

Mr. G A L O N N I E R.

Aparemment vous l'aimez Madame ?

I S A B E L L E.

Voilà des nuances qui me charment.

Mr. G A -

dans Arlequin Chevalier du Soleil. 107

Mr. G A L O N N I E R.

Puisque cetre étoffe vous plaît , il faut vous en accommoder.

I S A B E L L E.

Laissez-là moi regarder tout à mon aise , quelle est riche , & que l'ouvrage en est bien conduit ! Pardon , c'est assez , replo-yez-là.

Mr. G A L O N N I E R.

Après cela je ne sçaurois vous montrer plus rien.

I S A B E L L E.

Aussi après l'avoir vûë je n'en veux voir aucune autre.

C O L O M B I N E.

Vous avez de l'amitié pour elle ?

I S A B E L L E.

Tu l'as deviné,

Mr. G A L O N N I E R.

Pour l'amour de cela je vous la donnerai au prix qu'elle coûte.

I S A B E L L E.

C'est quelque chose , mais.....

C O L O M B I N E.

Hé quoi , vous voilà bien embarrassée ! faites marché comme avec votre Maître à Danser ; que vous payerez quand vous serez mariée , Religieuse , ou morte.

I S A B E L L E.

Tu me fais rougir en parlant ainsi , ces étoffes sont plus réelles que des coups d'archet.

Mr. G A L O N N I E R.

Sur ce pied là Madame, elle est à votre service.

I S A B E L L E.

Je vous remercie Mr. Galonnier. Colombine, voilà ce que tu m'as attiré.

C O L O M B I N E.

Ho ! c'est que Monsieur est de mes amis.

I S A B E L L E.

Quoi qu'il ne me vende rien, je prétends aussi qu'il soit des miens, il est si civil & a une si belle physionomie.

Mr. G A L O N N I E R.

Rien n'est plus honnête que vous.

C O L O M B I N E.

Elle voudroit bien votre étoffé, mais franchement....

Mr. G A L O N N I E R.

Madame n'a qu'à la prendre, elle la payera à sa volonté.

I S A B E L L E.

Je voudrois bien pourtant n'avoir de ces sortes d'obligations à personne.

Mr. G A L O N N I E R.

Madame, prenez vous la piece toute entiere ?

C O L O M B I N E.

Oüi : & Madame vous la payera quand elle aura de l'argent.

Mr. G A L O N N I E R.

Madame la payera comme elle lui plaira.

I S A -

dans Arlequin Chevalier du Soleil. 109

I S A B E L L E.

Adieu Mr. Galonnier, j'ai tant de confusion que je ne sçauois plus me laisser voir.

Mr. GALONNIER *s'en va.*

C O L Ô M B I N E.

Ne sçavois-je pas bien que nous aurions les étoffes à bon marché : Allons Madame, les faire accommoder par quelque Tailleur, qui ne prenne pas plus que le Marchand.





S C E N E

LA DECENTE D'ARLE-
QUIN aux Enfers.

PLUTON, ARLEQUIN, ISA-
BELLE, COLOMBINE.

*Pluton & Proserpine avec leur Cour. Or-
phée fait un Compliment à Pluton, puis il chan-
te une Chançon, par où il lui demande sa femme.*

P L U T O N.

E St-ce là votre femme? Elle valoit bien
la peine de faire le voyage.

A R L E Q U I N.

Ah! s'il ne tient qu'à une Chançon pour
avoir sa femme, je vai en dire une nouvelle.

C H A N S O N.

Pluton mon ami j'ai fait ce voyage,
Pour tirer d'ici celle pour qui j'enrage:
Si tu ne veux me la donner,
Il faudra bien m'en consoler.

I S A B E L L E.

Il est étonnant de voir un Mari venir
chercher sa femme jusqu'aux Enfers. Il ne
l'est pas moins de voir une femme souhaiter
avec

de la décente d'Arlequin aux enfers. III
avec empressement de retourner avec son
mari quand une fois elle en a été sépa-
rée.

P L U T O N.

Voilà un début qui n'est pas sot.

A R L E Q U I N.

Ni la débuteuse non plus.

I S A B E L L E.

Pour moi je ne suis point de celles qui
regardent la séparation d'un mari com-
me la porte de leur félicité, & j'avouë
franchement que je suis d'assez mauvais
goût pour trouver qu'il n'y a point de
bonheur égal à celui de vivre avec un
époux qui vous aime, & dont on est ten-
drement aimée.

A R L E Q U I N.

Hé ! fy donc, faites la taire : Elle prê-
che là une nouvelle Doctrine ?

I S A B E L L E.

Je sçai bien que je ne suis pas du goût des
femmes d'aujourd'hui, mais j'aime mieux
n'être pas tout à fait à la mode & être un
peu plus dans la route de mon devoir : c'est
ce qui fait que je viens me jeter à vos
pieds pour implorer vôtre clemence, &
vous prier de me rendre un mari que je
cheris plus que toutes choses au monde,
& je ferai toute ma vie obligée à vôtre gran-
deur diabolique.

A R L E Q U I N.

Malepeste, voilà du plus beau recitatif.

C O.

C O L O M B I N E.

Les femmes d'aujourd'hui sont si malheureuses , & l'empire que les maris ont pris sur elles est si absolu , que je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de Filles à marier , qui regardent le mariage comme l'écueil de leur plaisir & le tombeau de leur liberté.

A R L E Q U I N.

Bon , bon , toute la journée les Filles ont le gosier ouvert pour chanter ,

*Ma mere mariez moi ,
Vous sçavez la raison pourquoi.*

C O L O M B I N E.

En effet ; n'est ce pas une chose qui crie vengeance de voir l'inhumanité avec laquelle les pauvres femmes , ces moutons d'amour sont traitez par ces loups devorans. Ne diroit-on pas....

A R L E Q U I N.

Oh ! oh ! je voi bien que nous sommes ici sur le patrimoine des Avocats : Comme elle a appris à crier !

C O L O M B I N E.

Ne diroit-on pas , dis-je , que le Mariage qui devoit être l'union , le nœud & la soudure des volontez , soit presentement un champ de bataille , où la femme est exposée aux insultes , & bien souvent aux coups de celui qui devoit être le rampart de sa faiblesse.

P L U-

de la décente d'Arlequin aux enfers. II 3

P L U T O N.

Hé ! laissez faire : je sçai de bonne part qu'on travaille là-haut à vous venger ; l'on va enrôler tous les mauvais maris.

A R L E Q U I N.

On feroit bien mieux d'enrôler les méchantes femmes , elles feroient un beau Regiment de Dragons.

C O L O M B I N E.

Pour moi je vous déclare que si heureusement mon mari étoit mort le premier , j'aurois fait comme les femmes d'aujourd'hui , j'aurois pleuré , crié , je me ferois couverte jusqu'au bout des ongles d'un deuil , où le cœur n'auroit pas eu grand part : mais loin de le venir trouver aux enfers , je me ferois bien donné de garde de le chercher.

A R L E Q U I N.

Oh ma petite femme ! je n'ai jamais douté de vôtre affection.

C O L O M B I N E.

Ainsi , puisqu'il me vient querir de si loin c'est une marque qu'il ne sçauroit se passer de moi , mais il ne m'aura que par le bon bout. Je prétends avoir des conditions si avantageuses qu'on ne me puisse reprocher d'avoir gâté le métier & m'accuser d'avoir été assez sotte pour reprendre le même mari , après avoir été assez heureuse pour en être délivrée.

A R-

A R L E Q U I N.

Je fais une action bien plus heroïque en vous reprenant, & si l'on permettoit aux maris veufs de venir se remarier en enfer, je suis seur qu'ils ne reprendroient pas la défunte.

P L U T O N.

Elle est pourtant jolie.

A R L E Q U I N.

Monsieur le Diable, puisqu'elle est si jolie prenez-la pour vous, je vous la donne de bon cœur.

C O L O M B I N E.

Auparavant, comme c'est une chose qui crie vengeance de voir le peu de dépense que les femmes font aujourd'hui, je veux avoir plus d'argent que par le passé, & que chacun ait sa semaine la clef du coffre fort.

A R L E Q U I N.

Si vous l'aviez une semaine, je courrois grand risque la suivante de ne pas entrer en exercice.

P L U T O N.

Cet Oiseau ci sçait bien sa leçon: Voilà une Pelerine qui a diablement de l'esprit.

A R L E Q U I N.

Elle a encore sept fois plus de tête, ça, ça, voyons. Comme ainsi soit que le naturel des Corneilles est d'abattre des noix, des Perroquets d'être habillez de verd: De même le naturel de certaines femmes est de faire enrager leurs maris.

C O.

C O L O M B I N E.

Et les maris de faire enrager leurs femmes.

A R L E Q U I N.

Quoi que j'aye enragé tout mon saoul pendant que nous avons été ensemble, je veux bien la reprendre encore à mes risques, perils & fortunes; c'est le plus grand service que je vous puisse rendre, car je vous promets que si elle est encore deux jours en enfer, elle vous fera tous deserter les uns après les autres.

P L U T O N.

La Cour vous est obligée.

A R L E Q U I N.

C'est ce qui fait, Messieurs les Diables, Diablesses & menus Diablotins, en faveur de l'amitié que j'ai toujours portée à votre Corps, & pour entretenir la Paix & l'union dans l'Enfer, que je veux bien vous en délivrer, mais à certaine condition & article que nous ferons signer par les Notaires de ce païs cy, car je croi qu'il n'y en manque pas?

P L U T O N.

Ils y ont tous de belles places, ce sont les plus beaux meubles de nos palais.

C O L O M B I N E.

Où! tu le prends comme cela, & moi je ne veux pas sortir d'ici. Une jolie femme comme moi, en tout païs ne manque pas de mari.

A R.

A R L E Q U I N.

Je veux que vous me promettiez de n'aimer désormais que moi.

C O L O M B I N E.

Ho ! pour cet article, neant : Je ne veux point engager ma conscience dans le tems ou nous sommes. Il n'y a point de femme qui puisse promettre cela.

A R L E Q U I N.

Item : Je prétends que vous baissiez votre rayon d'un demi pied pour le moins.

C O L O M B I N E.

Un demi pied ! je me ferois plutôt couper la tête. Non, non, je demeurerai ici.

P L U T O N.

On les porte donc bien haut ?

A R L E Q U I N.

Si on les porte haut ! Vous ne sçavez donc pas que les femmes ont présenté une Requête pour faire hausser les Enseignes, parce qu'en passant dans les rues leurs Fontanges s'y accrochent, & qu'elles y demeurent pendues. Vous n'avez qu'à prononcer là-dessus.

P L U T O N.

Après avoir entendu les raisons des uns & des autres : Pour vous défrayer de votre voyage, moi Pluton Prince des Tenebres, Souverain du Stix & de Plegeton, Gouverneur des Pais-Bas, Président du Sabat, & Correcteur né des Arts, Métiers & Professions, je vous permets non seulement
d'em-

de la décente d'Arlequin aux enfers. 117
d'em mener vôtre femme, mais toutes celles
qui sont en Enfer , sans même en excepter
Proserpine

A R L E Q U I N.

Pour moi j'en ai trop de celle-cy , mais
il y a bien des gens ici qui ne demanderoient
pas mieux que de troquer avec vous.

P L U T O N.

Avant que de partir je prétends que vous
me donniez un plat de vôtre Métier , & que
vous donniez aujourd'hui le Bal aux enfers.

A R L E Q U I N.

Trés-volontiers , Proserpine fera la Reine
du Bal , nous la ferons bien danser. Et vous
ma femme allez-vous en toujours à la Mai-
son , & pour vous faire danser je me servi-
rai d'un bâton de côteret pour vous donner
le Bal au logis..... Nouvelle maniere de fai-
re-danser.

*On fait une espece de Bal , les
Danseurs dansent , & les
Sauteurs sautent.*

S C E.



S C E N E S

F R A N C O I S E S

3

D'ARLEQUIN

ROY DE TRIPOLI.

Dans la Propreté Ridicule.

S C E N E

D'ARLEQUIN & AULARIA.

ARLEQUIN *en Roi de Tripoli,*
dit à la Signore Aularia.

N Ettoyez vos oreilles, afin que mes paroles ne se salissent pas en passant au travers. Madame, ayant entendu parler de vôtre propriété, je suis devenu amoureux de vous, par la raison que je suis le Roi des propres.

A U-

A U L A R I A.

Vous êtes le Roi des propres?

A R L E Q U I N.

Oüi, Madame, car tous conviennent que le Tripoli sert à rendre toute chose propre; & comme je suis le Roi de Tripoli, ergo je suis le Roi des propres.

A U L A R I A.

Allons un fauteüil & des chaises.

On apporte un fauteüil.

A R L E Q U I N.

Qu'est-ce que cela Madame?

A U L A R I A.

C'est un fauteüil de Tapissierie.

A R L E Q U I N.

Un fauteüil de Tapissierie où s'amasse la pnuissiere, qui est la chose la plus mal propre du monde. Et vous dites Madame, que vous êtes propre? vous vous mocquez. Caribara, charari.

A U L A R I A.

Que dites vous Seigneur?

A R L E Q U I N.

Je dis que l'on m'apporte un fauteüil de fayence, où la poussiere ne s'engendre jamais, & par cette raison il est toujours propre. Allons Madame, seyez-vous.

A U L A R I A.

Sire, puisque vous avez tant de bonté pour moi que de venir de vôtre Royaume pour m'épouser, je voudrois sçavoir quelque chose touchant la propreté de vôtre país.

A R-

A R L E Q U I N.

Je vous dirai, Madame que tout y'est fort-propre, puisque j'en ai banni jusques aux faiseurs de chandelle, qui sont des gens mal propres.

A U L A R I A.

Dequoi vous servez vous donc pour vous faire éclairer la nuit?

A R L E Q U I N.

Madame, j'ai fait faire des chandelles de Cristal de Venise, & dessus en forme de lumignons, j'ai fait mettre une quantité de petit verre luisant, & cela fait une clarté sans pareille. De plus, nos Palais & nos Maisons ne sont point bâties comme sont toutes les vôtres, de pierre, de bois & de plâtre, car tout cela engendre des rats, des souris, des araignées, & mille autres vilainies.

A U L A R I A.

Mais Seigneur, dequoi sont donc les vôtres?

A R L E Q U I N.

Mes Palais sont faits avec de la toille de Hollande, les portes & les fenêtres sont faites de point de France, & lorsque mes Palais sont sales je les donne à la Blanchisseuse, qui me les rend fort-propres.

A U L A R I A.

Voilà une grande propreté!

A R L E Q U I N.

Permettez donc aussi, Madame, que je
vous

vous demande de la maniere que l'on vit dans vôtre païs ?

A U L A R I A.

Ha ! volontiers, Seigneur.

A R L E Q U I N.

Que mangez-vous de bon Madame, dans ce païs ici ?

A U L A R I A.

Sire, nous mangeons des Poulets, des Chapons, des Pigeons, des Perdrix, des Becassès, & autres sortes de viandes; le tout accommodé fort-proprement.

A R L E Q U I N.

Vous mocquez vous Madame, de manger Perdrix, Poulets, Chapons, fy, cela ne se peut pas souffrir, des viandes qui engendrent une corruption dans l'estomach, dont il se forme une matiere puante; & vous dites que vous êtes propre: Ah ! Madame, vous me scandalisez.

A U L A R I A.

Hé ! que mangez-vous donc Seigneur ?

A R L E Q U I N.

Je mange du Musc, de l'Ambre, de la Civette; & de tout cela il s'en forme une odeur de franchipanne qui est fort agréable.

Il lui regarde les bras.

Attendez Madame, qu'est ce que c'est que cela ? Quoi ! vôtre peau n'est pas corroyée ? Une peau sans corroyer où s'engendre la sueur qui fait une crasse épouvantable ! Pour

moi Madame, j'ai mon Corroyeur ordinaire qui me corroye la peau tous les quinze jours ; mais à vous il la faudroit corroyer tous les jours.

*Il lui regarde dans la bouche ,
& dit*

Qu'est ce que c'est que cela ?

A U L A R I A.

Ce sont des dents.

A R L E Q U I N.

Vous avez des dents Madame, entre lesquelles il se met de ce que l'on mange, & cela rend l'haleine puante. Allons que l'on vienne arracher les dents à Madame.

A U L A R I A.

Ne bougez pas, s'il vous plaît.

A R L E Q U I N.

Attendez Madame, quoi vous avez les trous du nez débouchez, par où sort l'hivermille roupies, & vous dites que vous êtes propre ? Pour moi j'ai le nez bouché ermetiquement, & il n'en peut rien sortir. Les trous du nez débouchez, hé ! fy Madame, fy, la, fy, fy, fy. Pour moi Madame, je vous croyois fort-propre, mais je vous trouve extrêmement salope. En vérité, Madame, encore un coup je suis scandalisé de votre saloperie. Fy, ly, fy, fy, fy, allons à Tripoli. Ah ! la salope, ah ! la salope, ah ! la salope.

S C E.

S C E N E

D'ARLEQUIN *à la toilette.*

ARLEQUIN *seul.*

J'A envie de rire quand je songe à ces Amans qui viennent faire l'amour à leurs Maîtresses : Voyons si je ferai bien l'un & l'autre. Allons des sieges : Madame je vous souhaite le bon soir.

Je vous saluë Monsieur, de tout mon cœur.

Allons Madame , asseyez-vous.

Je n'en ferai rien.

C'est donc pour vous obeir.

Couvrez-vous Monsieur , je vous prie.

Après vous Madame.....

Ha ! Madame , je vous aime de tout mon cœur , parce qu'il y a en vous un débordement , un dévoyement & un écoulement de charmes & de graces.

Ha ! Monsieur vous vous mocquez, car là-dessus je vous promets que je suis fort contipée.

Le joli esprit que vous avez Madame !

C'est une refraction du vôtre.

Les beaux yeux ! la belle gorge !

Elle est bien vôtre servante.

Souffrez donc Madame, que je vous embrasse.

Ha ! Monsieur, vous mocquez-vous ?

Non la peste m'étouffe ; je creve, je me meurs, je suis endiablé de vos charmans appas.

Eh donc, vous salissez mes oreilles par vos ordures.

Hé ! bien Monsieur.

Je me donne au diable si je peux vous quitter comme cela.

Retirez-vous donc Monsieur.

Je n'en ferai rien.

Que veut dire cela ?

Cela veut dire qu'il faut....

Il fait la Cascade sur la Chaise, & cependant vient Scaramouche qui le voit tomber : il croit que c'est sa fille Aularia ; & après qu'il l'a découvert il lui donne de sa fangle tout autour du Théâtre : & par là finit le premier Acte.

A R-

ARLEQUIN

S O L D A T

E T

B A G A G E

O U

HÔTE ET HÔTELERIE,

COMEDIE ITALIENNE

Traduite en Vers François.



P E R S O N N A G E S.

BALOUARDE Pere.

ISABELLE sa Fille.

ARLEQUIN valet du Docteur.

OCTAVE Amant d'Isabelle.

COLOMBINE servante d'Isabelle.

MEZETIN valet d'Octave.

Traduction des Personnages.

GORGIBUS pour Balouarde.

ISABELLE sa Fille.

BAGOLIN pour Arlequin, valet de Gorgibus.

LEANDRE pour Octave.

PAQUETE pour Colombine.

ERGASTE pour Mezetin.



ARLEQUIN S O L D A T

E T

B A G A G E :

O U

HÔTE ET HÔTELERIE.
COMEDIE ITALIENNE.

Traduite en Vers François.

S C E N E I.

GORGIBUS, BAGOLIN, ISA-
BELLE, PAQUETE.

G O R G I B U S.

S Ans remettre un jour davantage,
De ce pas pour ton mariage,
Je vai prier tous mes amis.

F 4

Moi

128 *Arlequin Soldat & Ragage*,
Moi dehors , prends soin du logis :
C'est par ta fidelle conduite ,
Depuis huit ou dix ans de suite ,
Que je tiens Cabaret ici ,
Que mon bien a crû Dieu merci :
Et pour t'en rendre le salaire ,
Si ma fille à l'heur de te plaire ,
Je veux , avant qu'il soit demain ,
T'en faire un don avec sa main ,
Comme à celui qui plus me touche.

B A G O L I N.

Après cela soyez farouche ,
Quand je vous conte mes douceurs.

G O R G I B U S.

Lors que l'Himen joindra nos cœurs ,
Ces froideurs deviendront caresses.

B A G O L I N.

Deffendez lui d'être rigresse ,
Car l'amour chez moi dominant ,
Ne s'y fait point en rechignant.

I S A B E L L E.

Moi rechigner , moi qui vous aime ,
Bien plus que je ne fais moi même.

G O R G I B U S.

De cet aveu soyez joyeux ,
Elle ne demande pas mieux
Que vous épouser , & je jure ,
Qu'elle fera bonne figure ,
Dont sa parole & ce lien
Suivra votre conjonction.

B A-

B A G O L I N.

Quel plaisir de pouvcr prétendre ,
A l'honneur d'être vôt're gendre ,
Et de me voir le digne Epoux ,
De cet objet beaucoup plus doux ,
Que raifin , sucre & confitures!

G O R G I B U S.

Je vai donc prendre mes mefures ,
Pour te rendre tantôt content :
Mais écoute mon cher enfant :
Je te veux dire une parole.

Il parle en fecret.

P A Q U E T E.

Hé quoi Madame êtes-vous folle ?
Eft-il vrai que vous consentez
Bonnement à fes volontez ?

I A B E L L E.

Tu n'es qu'une folle toi-même ,
C'est pour joüer mon stratagème ,
Avec plus de facilité ,
Que je feins la docilité ,
De me rendre à ce qu'il fouhaite ,
Mon pere ne tient rien , Paquete ,
Et fon favori Bagolin ,
Pour fon compte aura moins que rien.

P A Q U E T E.

Vous êtes donc toute à Leandre ?

I S A B E L L E.

Oüi , mais mon pere nous peut enten-
dre ,
Et je n'ai pas ici le tems ,
De t'expliquer mes fentimens ,

130 *Arlequin Soldat & Bagage*,
Et det'instruire ; il pourroit nous surprendre.

P A Q U E T E.

J'entens le reste à demi mot Madame ,
Et mon secours dans vôt're flâme ,
Vous est hoc : Mais ils ont tout dit.

G O R G I B U S.

Mets bien tout à profit ,
Pour accomplir ton hymenée ,
Je reviendrai dans la journée ,
Aimez vous donc mes chers enfans ,
Dés ce soir vous serez contents.

B A G O L I N.

Nous ferons ce qu'il faudra faire ,
Que puisse vôt're luminaire ,
Vous ramener frais & gaillard :
Ah ! morbleu l'honnête Vieillard ,
Qu'en Beau pere je vai bien être !
Mais que diable vois je paroître ?

S C E

S C E N E II.

ERGASTE, BAGOLIN,
PAQUETE.ERGASTE *déguisé en Paisan.*

S' Erviteur Monsieur Bagolin ,
Je voudrois avoir du bon vin ,
Mais du plus bon de vôt're cave.

B A G O L I N.

Souhaitez-vous du vin de Grave ,
De l'Hermitage , ou saint Laurens ,
Du Jennetin , de Picardant ,
Du vin de Bourgogne & Champagne ,
Ou bien d'excellent d'Allemagne ,
Qu'on nomme autrement vin du Rhin ,
Ou du claret de saint Laurin.
Du vin blanc d'Anjou qu'on renomme ,
Pour récréer l'esprit de l'homme.
Vin de Chanuit en Maconnois ,
Ou de Dié proche de Blois :
De très-bon vin d'Andalousie ,
Du vin Grec , de la Malvoisie.

E R G A S T E.

J'en voudrois qui fut bien friand.

B A G O L I N.

J'en ai d'un rouge pétillant ,
Qui fera parbleu vôt're affaire.

F 6

E L.

132 *Arlequin Soldat & Bagage.*

E R G A S T E.

J'en veux tâter , car d'ordinaire ,
J'en goûte pour voir s'il est bon.

B A G O L I N.

C'est un vin qui vient du Japon.
J'en vai tirer.

S C E N E III.

PAQUETE, ERGASTE,
ISABELLE.

P A Q U E T E.

Quelle figure !

Qui t'a donné cette parure ?

Que tu sens bien ton franc Pallot !

E R G A S T E.

Pour m'informer à ce fallot ,
Des sentimens de cette Beille ,
Mon Patron , son amant fidelle ,
Tout rempli d'amoureux souci ,
M'oblige d'être fait ainsi
Un poulet , ou quelque poulette ,
Rendront son ame satisfaite
Madame, si du bon du cœur ,
Vous en réglez son ardeur.

I S A B E L L.

Dis lui qu'il aime & qu'il espere ,

Que

Que la presence de mon pere ,
S'il en croit ce mot important ,
Doit le rendre aujourd'hui content.

P A Q U E T E.

Bagolin vient & fait silence.

S C E N E IV.

BAGOLIN, ERGASTE,

BAGOLIN *montrant du vin
dans un verre.*

V Oici du vin de consequence ,
Qu'on peut nommer du vin sans prix ,
Etant très-rare & très-exquis ,
D'en tâter prenez donc la peine :

Ergaste boit.

Peste ! il mettroit dans sa bedaine
Un carosse & quatre chevaux :
Quelle éponge pour mes tonneaux !
Ce nez par son apprentissage....

E R G A S T E.

Morgué , ce vin de marmitage ,
Est de stila que je voulons.

B A G O L I N.

En voici des échantillons.

E R G A S T E

Je suis pis qu'uu Satan pour boire.

Il boit.

134 *Arlequin Soldat & Bagage,*

B A G O L I N.

Je le vois bien , quelle avaloire !
Un muid ne lui suffiroit pas.

E R G A S T E.

Morgoi , connoissez-vous Lucas ?
Cegros crevé , fils du grand Blaise ,
Il boit si bien , ne vous déplaîse ,
Qu'il fezit nôtre Procureux ,
Cocu pargué devant ses yeux.
Tandis qu'il lisoit sa chicane.

B A G O L I N

Tant pis pour lui.

E R G A S T E.

Jannin Varane ,

Qui de Gauchet par son cousin ,
Et de Guillot gendre & voisin ,
Et le fils s'il faut vous le dire ,
A raison qu'il sçait par tout lire ,
De la bru d'Olive le Rond ,
Se boutit au cœur cet affront :
Car morguienne il a du courage ,
C'est le Margoulié du Village ,
Ardé ce gros fils de putain ,
Se plaquit par un biau matin ,
Apprenti foudar dans la guerre ,
C'est le plus michant de Nanterre.
Au , morgué , c'est un bon grivois !
Il herita du grand François :
Se disant bâtard de son pere ,
Mais pour vous éclaircir l'affaire ,
Bien plus que liau de nôtre puits ,

On

On fera dans nôtre logis
Le festin pour les Accordailles ,
Du lendemain des Fiançailles ,
De Maffet & du gros Collin :
Et comme il nous faudra du vin ,
Faites nous donc l'Aristmeticle ,
Du meilleur de vôtre bouticle.
La , combien vendez vous le pot ?

B A G O L I N.

Le Maconnois vaut en un mot
Quarorze sols , & l'Herbois seize ,
Le Muscat , vingt.

E R G A S T E.

Ne vous déplaife ,
Voulant bien vous payer comptant ,
J'en'y voulon pas boutre tant.
Pour six sols.

B A G O L I N.

J'ai du vin d'Auxerre.

E R G A S T E.

Pour cinq sols.

B A G O L I N.

Du vin de Nanterre ,

Et d'autre crû de Paris.

E R G A S T E.

Je n'en voulons que de ce prix :
Tirez moi donc dans ma bouteille ,
Demi setier.

B A G O L I N

Je te conseille
De ne te pas mocquer de moi.

136 *Ariequin Soldat & Bagage,*

ERGASTE

Tout au contraire sur ma foi ,
Je vous estime & vous révère ,
Pourquoi donc vous bouter en colére.

BAGOLIN.

Je ne suis pas, vois-tu, d'humeur....

ERGASTE.

Tout biau Robart point de fureur.
Vous vous boutez trop en outrance ,
Voilà pour faire connoissance :

Il lui donne un soufflet.

Car vois-tu je suis diligent ,
A tout payer de cet argent.

BAGOLIN.

Coquin, filou, tireur de laine.

SCE-

S C E N E V.

PAQUETE, ISABELLE,
BAGOLIN.PAQUETE *en retenant Bagolin.*

H E Monsieur !

B A G O L I N.

Ta fièvre quartaine ,

Tu fais suiver cet affronteur ;

Mais morbleu ma jalouse humeur

Croit ce Pallot toute autre chose ,

Et ce Magot sera la cause ,

Que tout sera fermé chez nous.

Pour empêcher qu'auprès de vous ,

Deformais nul Galant n'aproche ,

J'aurai dequoi donner taloche ,

A qui viendra d'un air muguet

Pour vous joindre , ferai le guet.

Oùi , pour qu'on n'entre ni ne sorte ,

Je me mettrai devant la porte ,

Sous la figure d'un Soldat ,

Dont l'accoutrement n'est pas fat.

Et si je vois quelque bon frere ,

Qui souhaite faire grand-chere ,

Sans quitter mon poste d'un pas ,

Je lui veux faire un bon repas ,

Fournir un couvert agreable ,

Et

138 *Arlequin Soldat & Bagage*,
Et du vin le plus delectable,
Vous n'en croyez rien entre vous :
Mais faites-nous les yeux plus doux :
Et pour flâter nôtre martyr,
Dit....

I S A B E L L E.

Moi, je n'ai rien à dire,
Sinon qu'a faire ainsi sa Cour,
On n'inspire guere d'amour.

B A G O L I N.

Ce discours me met dans la rage,
Rentrez sans tarder davantage,
Malgré vos dents & malgré vous.
Je ferai sous le nom d'époux,
Vôtre Seigneur & vôtre maître,
Et lors je vous ferai connoître...
Mais Paquete va l'enfermer,
Car puisqu'elle ne peut m'aimer,
Je veux faire qu'avec justice,
L'impertinente me haïsse :
Observe bien également.....

P A Q U E T E.

Laissez-moi faire seulement,
Si vous n'avez l'ame contente,
Je ne suis pas vôtre servante.

B A G O L I N.

Va donc, & comme je te dis....

P A Q U E T E.

Il suffit.

S C É.

S C E N E VI.

BAGOLIN *seul.*

F Aute d'observer ma methode,
Force Maris ont pris la mode,
De porter cornes sur le front ;
Donc pour prévenir cet affront,
Allons prendre nôtre équipage,
Anssi-bien vois-je un Personnage,
Qui sans vendre du vin , je croi,
En a plus de charge que moi.



S C E.

S C E N E VII.

ERGASTE *seul, ivre,*

C'Est une chose incontestable ,
Que j'ai toujours ouï dire à table ,
Qui souhaite avoir du repos ,
Vale chercher au fond des pots.
Voyez-vous la mélancolie ,
Dont l'embaras toujours nous lie :
Robert Vinot le grand Docteur ,
Roi des ragouts , fort bon-bûveur ,
Moralisant sur la bouteille ,
D'un discours qui charme l'oreille ,
Disoit donc sans trop discourir ,
Que... Mais bon soir je vas dormir :
J'ai tant bû parlant de Paquete ,
Que j'en ai l'ame contrefaite.
De dormir prenons le régal ,
Qui boit beaucoup ne fait pas mal ;
Car le vin , comme on dit , inspire ,
Oüi da : Qu'est-ce que je veux dire ?
Je l'oublois , c'est de dormir.

S C E.

S C E N E V I I I.

LEANDRE, ERGASTE *dormant sur le Théâtre.*

L E A N D R E.

Que diable a-t-il pû devenir ?
Au lieu de faire son message ,
Ce maraut s'est foulé , je gage :
Hé bien ! devine-je à demi ,
Le voilà mort , ivre , endormi ,
Quelle raison en tirerai je ?
Et pour l'éveiller que ferai je ?
Ha ! que si j'avois un bâton ,
lui donnant des coups de pied.
Et consulter ma passion.

E R G A S T E.

Qui va là ? qui va là ,

L E A N D R E.

Ton maître ,

E R G A S T E.

Il est sorti ,

LEANDRE *continuant de le battre.*

Le double traître ,

Qu'a-t-il fait de son jugement ?

E R G A S T E.

Si tu ne heurte doucement ,
D'un pot à pisser je te jure ,

Tu

142 *Arlequin Soldat & Bagage,*

Tu verras coëffer ta figure.

LEANDRE *le battant de la main,*

Je ne puis retenir ma main ;

E R G A S T E.

Qui va là ? Revenez demain ,

J'ai perdu la clef de la porte.

LEANDRE *le frapant toujours.*

Quoi ! n'entends-tu pas qui je suis ?

E R G A S T E.

D'ouvrir maintenant je ne puis.

Qui va là ?

LEANDRE *le relevant &
tourmentant*

Je pers patience

E R G A S T E.

Ha ! c'est vous ! Monsieur , que je pense ,
Qui vous croyoit si tard dehors ?

L E A N D R E

As-tu coquin , le diable au corps ?
Dans une affaire qui m'importe ,
D'aller t'enyvrer de la forte ,
Et dans l'état où je te vois....

E R G A S T E.

Mais Monsieur , parlez-vous à moi ?

L E A N D R E.

A qui donc ?

E R G A S T E.

Mettez vos lunettes .

Pour regarder ce que vous faites ,
Vous perdez , je croi , le respect ,
Il faut fléchir à mon aspect.

Et

Et de plus m'embrasser la cuisse ,
D'être soul pour vôtre service :
Voyez-vous bien l'effet present ,
Du vin couleur d'œil de Faïsan ,
Que j'ai bû chez vôtre Maîtresse ,
Me vient broüiller à la traversé :
Mais c'est par ce broüillamini ,
Que nous avons été muni ,
D'un Poullot , que vôtre Isabelle
M'a donné.... . Morbleu qu'elle est belle !

LEANDRE *en le poussant.*

Veux-tu le donner ? animal.

E R G A S T E.

Vous ruez plus fort qu'un cheval.

L E A N D R E.

Dépêche-toi , la peine extrême....

E R G A S T E.

Voyez vous ! Monsieur , je vous aime ,
Rengainez donc vôtre couroux ,
Si vous voulez ce Billet doux ,
Que j'ai de vôtre destinée ,

L E A N D R E.

Seras-tu toute la journée
A le chercher ?

E R G A S T E.

Ah , doncement !

Patience pour un moment :
Vous êtes prompt comme tempête ,
Voilà des chevenx de la tête

Tirant un papier.

De feu mon pauvre pere grand.

L E A N-

144 *Arlequin Soldat & Bagage,*

L E A N D R E

Sçais-tu si le courroux me prend,
Que.....

E R G A S T E.

Point d'impaience.

Le voici Monsieur, que je pense.

L E A N D R E.

C'est un billet d'Operateur.

E R G A S T E.

Cet autre ?

L E A N D R E.

Un compte de Tailleur.

E R G A S T E.

Le voici donc ?

L E A N D R E

Chançon à boire.

E R G A S T E.

Et celui ci ?

L E A N D R E.

C'est un Memoire,

Quet'a donné le Maréchal.

E R G A S T E.

Bon le voilà !

L E A N D R E.

Chien de brutal,

Sçais tu que je suis las d'attendre ?

E R G A S T E.

Ah ! je le tiens.

L E A N D R E *lit.*

Mon cher Leandre,

Mon Pere prétend dès ce soir,

Me

Me mettre au dernier defespoir ,
Puisqu'il veut trahissant ma fiâme
Que j'épouse ce sot infame ,
Qui vend son vin : Cherchez moyen ,
D'empêcher ce cruël lien ;
Ou foyez seur que vôtre Amante ,
Ne fera pas demain vivante.

Après avoir lû.

Juste Ciel !

E R G A S T E.

C'est là le premier ,

Mais Monsieur , lisez le dernier ,
Que Paquete par la fenêtre ,
M'a jetté , me voyant paroître :
Je l'avois mis je ne sçai où.

L E A N D R E *lit.*

Une fenêtre obscure & basse ,
Qui donne en cette rue où personne ne pas-
se ,
Et ne ferme qu'à deux verroux :
M'est un moyen aisé de me tirer d'affaire ,
Pendant l'absence de mon pere :
Oùi , je suis résoluë à sortir de chez nous ,
Puisque pour peu que je difere ,
Mon Mariage se doit faire :
Mais pour donner occasion ,
A nôtre juste évafion.
Amusez devant nôtre porte ,
Ce sot qui me force à sortir :
Il veut , dit il ; n'en point partir ,
Et se propose de la forte ,
De détourner mes foupirans ,

146 *Arlequin Soldat & Bagage,*
De venir pour me voir , étant.....
Mais par un revers équitable ,
Ce qu'il veut me donner d'ennui ,
S'en va retomber dessus lui.
Tandis que vous serez à table ,
Qu'Ergaste vienne nous aider ,
A tous deux pour nous évader.
Pour ôter tout sujet de plainte ;
J'irai chez mon Oncle Philinte ,
Qui devant mon Pere a cent fois
Condamné son indigne choix.

Après que Leandre eût lu , il dit ,

Ah ! ce Billet me rend la vie.
Allons contenter son envie ,
Ou plutôt attendre ici près ,
Nôtre brutal & ses apprêts ,
Le voici qui vient en figure ,
De particuliere structure.
Ergaste , fui moi.

E R G A S T E ;
Je le veux.

S C E.

S C E N E IX.

BAGOLIN, ISABELLE,
PAQUETE.

B A G O L I N.

P Our vous cacher des amoureux ,
Je suis Logis , Soldat , Bagage ,
Déguisé sous cet équipage ,
J'attraperai tous les Gallans ,
Qui nuit & jour viennent errans :
Et si quelqu'un deux fait la bête ,
Je lui mets du plomb dans la tête.
Mais tous ceux qui paroîtront doux ,
Et qui viendront manger chez nous ,
Trouveront ici toutes choses ,
Les chambres par là feront closes ,
Et vous dedans , m'entendez vous ?
Je suis choisi pour vôtre Epoux ,
Rien ne vous en peut plus deffendre.

I S A B E L L E.

Mon pere me l'a fait entendre ,
Ses volonteiz me font des Loix.

B A G O L I N.

Je vous ai dit plus de cent fois ,
Que les Cocusfont dans la France ,
Plus qu'autre part en abondance :
C'est un mal qu'on n'y peut guerir.

148 *Arlequin Soldat & Bagage,*

P A Q U E T E.

On n'en voit personne mourir.

B A G O L I N.

Je n'en veux point être malade,
Et pour en éviter l'aubade,

Il parle à Paquete.

Nuit & jour je suivrai vos pas.

Va l'enfermer ne tarde pas,

Quelqu'un vient.

P A Q U E T E.

Quelle brusquerie !

S C E N E X.

BAGOLIN, LEANDRE,
ERGASTE.

L E A N D R E.

Montrez-nous quelque Hôtellerie.

B A G O L I N.

Monfieur ne prenez pas le foin
D'en aller demander plus loin ;
Vous en avez fait la rencontre.

L E A N-

L E A N D R E.

Où donc est-ce mon ami, montre ?

B A G O L I N.

C'est moi, je suis Hôte & Logis,
Et pour prouver ce que je dis,
Et qu'en rien je ne vous impose,
Un très-bon vin couleur de rose,
Fera le début d'un repas,
Dont les mets seront délicats :
Car enfin chez moi tout se trouve,
Et sans que d'ici là je mouve,
Vous aurez Saucisses & Boudins,
Pour vous bourrer les intestins;
Patés, Ragoûts, Bisque, Potage,
Des Entremêts, selon l'usage,
Où la Truffe & le Champignon,
La Morille & le Morleron,
Par un mariage agreable,
Font naître un goût si delectable,
Que quand on en tâte une fois,
On se mange le bout des doigts.
De plus vous aurez des Poulardes,
Chapons, Faisans, Pigeons, Outardes,
Cercelles, Lapins des plus blans,
Bécasses, Perdrix, Albrans,
Lévraux, quelque tendre Poulette,
Ou la douzaine d'Aloüette,
Ramier, Canard & Chevalier,
Des Grives & quelque Pluvier.
Après tant de viandes exquisés,
Si vous aimez les friandises,
Je vous changerai de couvert,

150 *Arlequin Soldat & Bagage*,
Et vous donnerai pour dessert ,
Piece de Four & Confitures :
Mais pour montrer ces choses seures ,
Parlez , voulez-vous un repas ?
Vous verrez si je ne suis pas ,
Hôte , Cuisinier & Taverne.

E R G A S T E.

Qui , toi ?

B A G O L I N.

Oùi , moi.

Je veux que l'on me berne ,
Si je ne suis pas la maison ,
Expliquez-vous donc sans façon :
Qu'est-ce ? avez vous la geule morte ?

L E A N D R E.

Pourquoi être mis de la forte ?

B A G O L I N.

Pourquoi ! C'est que je suis Soldat ,
Et je porte un Certificat
Pour le prouver : car devant Dole ,
Ayant le mousquet sur l'épaule ,
J'eûs quatre balles dans le corps ,
Aussi fis-je de grands efforts :
Comme nous marchions balle en bou-
che ,
Un Sergent brutal & farouche ,
M'accusant d'aller doucement ,
M'apliqua sans nul compliment
Un soufflet , qui sans intervalle
Me fit avaler quatre balles.
La Gazette parla de moi.

L E A N-

L E A N D R E .

Mais en l'état où je te voi ,
Que peux tu faire ?

B A G O L I N .

Etre je pense
Hôtelier ou Maître de danse.

L E A N D R E

Tu travailles , je le voi bien ?

B A G O L I N .

Point du tout. Je n'ignore rien ,
En vertu je vaux cent Alcides ,

L E A N D R E .

A qui , mon cher ?

B A G O L I N .

Aux Invalides.

L E A N D R E .

Il est ma foi divertissant.

C,à traite-nous.

B A G O L I N .

Un vin puissant ,

Feroit je croi , bien vôtre affaire :

Mais avant il est nécessaire ,

De commencer par le couvert ,

On ne me prend jamais sans verd :

J'ai de tout , le diable m'emporte ,

A me voir dispos de la forte ,

En quittant la jambe de bois ,

L'équipage & tout le harnois ,

Dont souvent nous charge Bellone.

Je vois bien que je vous étonne ,

Mais apprenez que la fureur ,

Qui suit mon excès de valeur ,

152 *Arlequin Soldat & Bagage*,
M'a fait prendre cet équipage,
Pour empêcher mon grand courage,
D'exposer mes jours aux assauts,
Et je ne fis tous ces défauts,
Que pour être exempt de me battre,
Mais je suis dispos comme quatre,
Quand il faut employer les mains,
A faire d'excellens festins,
Dont je me bourre d'ordinaire,
A l'exemple de mon Grand pere,
Qu'on nommoit Forget le Goulu,
Homme à boire plein de vertu.
Imitant ce grand Personnage,
Je porte toujours mon bagage,
Et me délasse des combats,
En prenant mes plus doux ébats,
Dans la cuisine que je porte.

L E A N D R E.

C'a voyons donc de quelle sorte,
Tu prétens nous donner de quoi ?

B A G O L I N *qui sert avec sa jambe
de bois.*

Il n'est point de nenni chez moi,
Voilà chacun vôtre escabelle,
Si c'est mon vin qui vous appelle,
Il vous en faut qui soit de prix.

E R G A S T E.

Goutons en donc ?

B A G O L I N.

J'en ai d'exquis:
Voici ma cave là derriere,
Tirez-en, donnez vous carriere,

Pour

Pour en choisir de vôtre goût.

E R G A S T E.

Il est bon.

B A G O L I N.

Voici du ragoût

Pour l'entremêts de vôtre table,

Et d'un potage délectable.

E R G A S T E.

Plaçons-nous, & bûvons souvent.

B A G O L I N.

Alte-là, vous devez avant

Laver l'un & l'autre la patte,

Suivant la règle d'Hipocrate,

Qui fut jadis grand Medecin.

L E A N D R E.

Dépêche toi.

B A G O L I N.

C'est mon dessein,

Approchez, voici la fontaine.

L E A N D R E.

C'est assez, tu prens trop de peine.

B A G O L I N.

Tenez, essuyez-vous les doigts,

Voici d'un saucisson François,

Qui vaut mieux que ceux de Boulogne,

C'est le délice d'un ivrogne,

Mangez, il est de ma façon.

E R G A S T E

Bûvons avant.

B A G O L I N.

Oùï, liboïson,

G s

Sui-

154 *Arlequin Soldat & Bagage*,
Suivant l'Ecole de Salerne ,
A qui sagement se gouverne ,
Dans le régime des repas ,
Doit toujours précéder les plats.

E R G A S T E.

Je ne fais rien qui ne se doive ,
Mais tournez-vous que Monsieur boive.

B A G O L I N

Voici d'un Chapon merveilleux.
Qui jadis nous fit bien des œufs ,
Il est tout chaud je vous assure :
Il vous faut un peu de verdure ,
C'est l'ornement des bons ragoûts.

L E A N D R E.

Mais à propos , entre-nous tous ,
Si tu le peux , une salade.

E R G A S T E.

C'est fort bien dit : Fait camarade ,
Cela provoque l'appetit.

B A G O L I N.

Nôtre jardin , quoique petit ,
Nous en fournit en abondance ,

*Il a des laitues , qui lui ser-
vent de jarretieres.*

Bûvez , pour prendre patience ,
Tandis je vais l'affaisonner :
Je ne veux pas pour lefiner ,
Epargner l'huile & le vinaigre ,
On hait trop la salade maigre :
Vous voyez qu'il n'y manque rien.

E R-

E R G A S T E.

Donne, l'ami, cela va bien.

B A G O L I N.

Jugez par là de mon adresse ;
Il vous faut un peu d'allegresse.

L E A N D R E.

Tu gâte tout ?

B A G O L I N.

Non pas, non pas,

C'est l'agrément des bons repas :

Aprêter, je suis peu novice.

Voilà du sel & de l'épice,

Une Orange pour le Chipon.

Vous n'en dites rien : Est il bon ?

E R G A S T E.

Un peu dur, mais j'ai la dent forte,

B A G O L I N.

La pauvre bête est pourtant morte,

De quatorze jours avant-hier,

C'est du tems pour mortifier :

Mais bûvez donc, mort de ma vie,

Vous allez gagner la pepie.

Je vai donc pour vous provoquer,

A vous faire rire & trinquer,

Vous apporter un bon service,

D'un mets assaisonné d'épice :

Voyez ce pâté de Lapin,

Je le garantis de ma main :

Sentez l'odeur de cette piece :

Tenez voilà de l'allagresse.

156 *Arlequin Soldat & Bagage,*

L E A N D R E.

Cet ornement ne me plaît pas.

B A G O L I N.

Arrosez donc vôtre repas,

En vin vous faites peu d'emplette.

L E A N D R E

Peut-on nous faire une omelette ?

B A G O L I N.

Oùi, volontiers.

E R G A S T E.

Fais promptement.

B A G O L I N.

Vous l'allez avoir sûrement,

Ne bougez vos yeux de la tête,

En ragoût je ne suis pas bête,

Et les Fricasseurs, sur ma foi

Ne sont que des fots près de moi,

Je suis Docteur dans la cuisine,

Trouvez-vous qu'elle ait bonne mine ?

L E A N D R E.

Affurément, on ne peut mieux.

B A G O L I N.

Une omelette faite aux œufs !

Voyez-vous, j'entens la friture.

Mais j'oubliois de la verdure.

L E A N D R E.

Hé ! dispense-nous de ton verd.

B A G O L I N.

Que voulez vous pour le dessert,

De tout bois je-sçai faire flèche,

Voici des Confitures seches,

Des Tartelettes, des Marons,

Des

Des Biscuits & des Macarons ,
 Et sur tout beaucoup d'allegresse.
 N'admirez-vous pas mon adresse :
 Voilà du Fromage nouveau ,
 Et du sucre sur le Gâteau.
 Mais vous ne bûvez point , j'enrage ,
 Allons Messieurs , prenez courage ,
 Humectés un peu l'intestin ,
 Sans mettre de glace en mon vin ,
 Il se tient frais à mon derriere.
 Que cherchez-vous ?

*Il parle à Leandre , qui
 s'écarte du côté de la
 maison.*

E R G A S T E.

L'Apoticaire ,

Monfieur voudroit un Lavement.

B A G O L I N.

Celui-ci va dans un moment ,
 Dégager tout ce qui l'oppreffe :
 Il vous faut un peu d'allegresse.

E R G A S T E.

Ecartons nous sans dire mot.

B A G O L I N.

Dites moi , vous cherchez le pot
 Aparemment , ou bien la chaise.
 Tenez , mettez vous à vôtre aise.

L E A N D R E *bas.*

Ergaste , tâche à t'esquiver ,
 Mon ami , pourras-tu trouver ,
 Un petit doigt de Limonade ?

158 *Arlequin Soldat & Bagage,*

B A G O L I N.

Celle-cy n'est je croi, pas fade.
Je fers les gens sans embarras.

L E A N D R E *à part.*

On ne peut s'écarter d'un pas,
Il trouve tout ce qu'on demande.

B A G O L I N.

Si vous avez l'ame friande,
J'ai d'un hipocras merveilleux,
Qui passe le Nectar des Dieux.
Voulez-vous que je vous en tire?

L E A N D R E *à part.*

D'accord... Amusons ce Satire,
De peur qu'il ne rentre au logis,
Avant que nos gens soient sortis.
Voyons s'il gèbera le leurre.
Mon ami pour passer une heure,
N'as-tu rien dans ton havresac?

B A G O L I N.

Voici des pipes & du Tabac,
Voici des cartes, des palettes,
Un villetton & des boulettes.
Vous êtes seul : d'où vient cela ?
De ce Monsieur qui mangeoit-là,
Le départ un peu m'inquiète,
Est-il point avec Paquete ?
Isabelle.... Elles n'y sont plus,
Ah ! tous mes cris sont superflus ;
J'ai pourtant bien fermé la porte,
Criions encore à voix plus forte,
Paquete.....

C'est

C'est perdre le tems ,
Sortons dehors , voyons dedans ,
Pour ſçavoir d'où vient ce ſilence ?

S C E N E XI.

ERGASTE, BAGOLIN *rentrant*
après ces deux Vers.

E R G A S T E.

Vous tenez ſous vôtrec puissance ,
Le digne objet de vôtrec amour.

B A G O L I N.

Morbleu l'abominable tour !
C'en eſt fait , je pers ma Maîtreſſe.

E R G A S T E.

Il vous faut un peu d'allegreſſe.

B A G O L I N.

Quoi donc ! ne reverrai-je plus... ?
Mais voici Monsieur Gorgibus.

S C E-

S C E N E XII.

GORGIBUS, LEANDRE,
BAGOLIN.

B A G O L I N.

J E n'ai rien fait que d'inutile ,
Pour vouloir garder vôtre Fille ,
On me l'a prise en tapinois.

L E A N D R E.
Oüi Monsieur , je suis son choix.

G O R G I B U S.
S'enfuir de chez moi ; la pendarde !

L E A N D R E.
Elle est sous une honnête garde ,
Mais vous n'en ferez averti ,
Qu'en m'acceptant pour son parti.

G O R G I B U S.
Je vois par là qu'il faut me rendre ,
Oüi Monsieur , je vous prens pour gen-
dre ?
Mais que deviendra Bagolin ?

L E A N D R E.
Si pour dissiper son chagrin ,
Cent louis neufs dans une bourse.

B A-

J'y trouverois plus de ressource,
Qu'à tout le sexe féminin :
Et le tour de Maître Gonin ,
Me va tellement rendre sage ,
Sur le sujet du Mariage ,
Que si jamais je fuis coucou ,
Je veux qu'on me rompe le cou.





S C E N E S

F R A N C O I S E S

D'ARLEQUIN

E N D U E I L ,

Dans le Peintre par amour.

S C E N E

ARLEQUIN *en deuil, parlant au
Vieillard, & se lamentant.*LE VIEILLARD *lui demande ce
qu'il a a pleurer, & qui
est-ce qui est mort?*

A R L E Q U I N .

C'Est mon Pere qui est mort, & il m'a
laissé pour deux cens mille écus de
bien.

L E V I E I L L A R D .

Hé pourquoi pleurer ? il y a sujet de
rire,

rire, puisqu'il t'a laissé tant de bien.

A R L E Q U I N.

Je suis inconsolable.

Il pleure.

Mais je serai fort à mon aise.

Il rit.

L E V I E I L L A R D.

Comment est-ce que vôtre Pere avoit amassé tant d'argent ?

A R L E Q U I N.

C'est qu'il apprenoit à jouer des Instrumens : Il avoit joué devant le Roi Henri IV. à Paris.

L E V I E I L L A R D.

Mais avant que de jouer des Instrumens, que faisoit il ?

A R L E Q U I N.

C'étoit un homme d'une condition fort élevée ; un homme au dessus des autres.

L E V I E I L L A R D.

Hé comment au dessus des autres ?

A R L E Q U I N.

C'étoit lui qui plantoit le coq au dessus des clochers les plus élevés : c'est ce qui le faisoit distinguer & paroître au dessus des autres.

L E V I E I L L A R D.

Mais de quel instrument jouoit-il ?

A R L E Q U I N.

Il jouoit de la Harpe. Hélas ! le pauvre homme est mort par la persécution des ennemis
vieux

vieux , à cause qu'il jouïoit mieux que tous les autres joüeurs de Harpe , & pour cela ils le mirent dans un lieu fort-obscur , pour l'empêcher de joüer davantage.

L E V I E I L L A R D.

Est-il mort là-dedans ?

A R L E Q U I N.

Au contraire , étant enfermé on vouloit sçavoir de lui s'il étoit vrai qu'il s'étoit comme cela enrichi à joüer de ses Instrumens : Mais comme il connoissoit que l'on vouloit sçavoir son secret , il tint bon & dit que non. Et comme mon Pere s'étoit échauffé à son dernier voyage de Paris , ils firent venir un Medecin qui avoit un bonnet quarré qui lui ordonna les Eaux pour lui rafraîchir les entrailles. Mon Pere qui avoit une aversion pour les Ordonnances , & sur tout pour les Eaux , n'en voulut point boire : mais quelques personnes ayant pitié de lui le lierent avec des cordes & lui firent boire de force deux seau d'eau. Cette boisson affoiblit fort mon Pere , & croyant mourir il ne voulut pas en homme d'honneur emporter son secret. Il dit toutes les manieres agreables & nouvelles dont il jouïoit de la Harpe : & le pauvre défunt parla si élégamment ce jour là , que l'on écrivit tout ce qu'il dit sur cette illustre Profession. Après cela on assembla plusieurs Medecins qui firent une Consulte , & lui ordonnerent une promenade pour prendre

l'air.

l'air. L'aprèsdîné, sur les trois heures, il devoit venir un carrosse pour le prendre ; mais comme il faisoit grand chaud , & que les Medecins lui avoient ordonné de prendre l'air , on trouva à propos de le mettre dans une charette, avec un bonnête homme qui avoit uue si grande amitié pour mon Pere qu'il ne l'abandonna jamais. Cette charette , étoit gardée de Gardes à cheval & de Gardes à pied. Son Medecin étoit à cheval derriere la charette , & après lui il y avoit mille ames qui suivoient. Toutes les fenêtres étoient remplies de monde , & jamais Cesar n'est entré à Rome en si grand triomphe que mon Pere est entré dans une grande Place : Or on l'attendoit avec grande impatience ; on avoit bâti pour lui un nouveau édifice , & lors qu'il fut arrivé les montées n'étoient pas encore faites: il fallut monter par une échelle; mais comme il étoit foible son ami monta le premier pour lui aider. Quand il fut monté & qu'il étoit dans la force de l'air il lui prît une convulsion : Son ami , de peur qu'il ne tombât, lui mît adroitement une corde au col , la convulsion le reprît & il tomba : Son ami le retint avec la corde , & comme il avoit peur que son ame ne sortit par la bouche il la repouffoit toujours : elle fut contrainte de sortir par le bas par un gros pet ; & voilà comme mon Pere est mort.

LE VIEILLARD.

Que le diable te puisse emporter, va il falloit bien me faire perdre du tems pour me dire que ton Pere étoit un voleur, & qu'il avoit été pendu : Puisse tu l'être un jour pour m'avoir ainsi amusé.

S C E N E

LE VIEILLARD, AR-
LEQUIN *vendeur d'Al-*
manachs.

LE VIEILLARD.

M On ami que vens-tu là ?
ARLEQUIN.

Toute sorte de bons livres : Pierre de Provence, la Belle Maguelone, Robert le Diable, Richard sans Peur, Roland le Furieux, Tiel l'Espiegle, les quatre fils Aimon, les Ruës de Paris en Vers Burlesques & leur étimologie.

LE VIEILLARD.

Voyons, je te prie, ce livre des ruës de Paris.

ARLEQUIN.

Tenez Monsieur, le voilà. Ecoutez.
Ruë d'Hablon.

Ruë

Ruë des Coquilles.

Ruë des deux portes.

Ruë des Poupées.....

LE VIEILLARD.

Dis-moi un peu, d'où vient que ces rues-là se nomment comme cela ? me le diras-tu bien ?

ARLEQUIN.

Oùïda Monsieur, je vous le dirai, avec plaisir.

LE VIEILLARD.

Pourquoi la ruë d'Hablon ?

ARLEQUIN.

C'est la ruë de Paris la plus passante, & comme il y passe beaucoup de Hableurs, on l'a nommée ruë d'Hablon.

LE VIEILLARD.

Pourquoi ruë des Coquilles ?

ARLEQUIN.

C'est une Ruë où logeoient beaucoup de menteurs, & lors qu'ils faisoient leurs men-songes on leur disoit ; à qui vendez vous vos coquilles ? C'est de-là qu'est venu ce nom.

LE VIEILLARD.

Ruë des deux Portes ?

ARLEQUIN

Cette Ruë est où demeurent tous les mé-chans Payeurs, lesquels ont chacun deux Portes à leurs maisons, & quand on leur vient demander de l'argent par une porte, ils

ils sortent par l'autre, pour éviter leurs créanciers.

LE VIEILLARD.

Et que veut dire celle-cy, Ruë Poupée?

A R L E Q U I N.

C'est où demeure une partie des Précieuses de Paris.

LE VIEILLARD.

Ruë Jean Pain-mollet: Celle ci est drôle, vraiment.

A R L E Q U I N.

C'est où demouroit un Garçon Boulenger qui s'apelloit Jean, & ne faisoit que du pain molet; c'est pourquoi cette ruë porte son nom.

LE VIEILLARD.

Ruë Princesse, que veut dire celle ci?

A R L E Q U I N.

C'est une Ruë où demouroit la Maîtresse de Jean Pain mollet, & Jean Pain-mollet l'apelloit toujours, en lui faisant l'amour, ma Princesse; & ce nom est demeuré à la ruë.

LE VIEILLARD.

Oh! par ma foi en voici une drôle, je ne sçai ce que tu pourras dire pour son étymologie: Ruë Jean Tison.

A R L E Q U I N.

Dans cette Ruë il y demouroit un garçon qui s'apelloit Jean, & portoit tous les matins à la Princesse un tison pour allumer son feu, & cette ruë fut nommée la Ruë Jean Tison.

LE

dans le Peintre par amour. 169

LE VIEILLARD.

Ruë des Andouilles : Oh ! oh ! voilà une drôle de Ruë.

ARLEQUIN.

C'est où furent achetées les Andouilles pour donner à la Princesse le jour de sa Fête, par Jean pain-mollet.

LE VIEILLARD.

Ruë du Pied de Bœuf.

ARLEQUIN.

C'est où fut acheté le Pied de Bœuf, que Jean Tison donna à la Princesse pour sa Fête.

LE VIEILLARD.

Ruë Tire-boudin : Oh ! voilà une plaisante ruë.

ARLEQUIN.

C'est où la Princesse leur donna un bon morceau de bon Boudin pour payer sa Fête, l'un le tira par un bout, l'autre par l'autre : c'est pourquoi cette ruë porte le nom de Tire-boudin.

LE VIEILLARD.

Ruë du Sabot, que veut dire celle-ci ?

ARLEQUIN.

C'est où Jean Pain mollet jetta son Sabot à la tête de Jean Tison.

LE VIEILLARD.

Ruë des Orties : & celle-là que veut-elle dire ?

ARLEQUIN.

C'est que la Princesse passant dans un jar-

din elle tomba sur des Orties , qui lui piquèrent les fesses.

LE VIEILLARD.

La Ruë de la Moignon : oh ! en voilà une drolle.

ARLEQUIN.

C'est où Jean Pain mollet prit le couperet d'un Boucher dont il coupa le doigt à Jean Tison , & ne lui resta que le moignon : c'est pourquoi on la nomme la Ruë de la Moignon.

LE VIEILLARD.

Ruë du Pet au Diable : oh ! foi d'homme d'honneur en voilà une qui est drôle.

ARLEQUIN.

C'est que la Princesse en courant , cria arrête de par tous les Diables ; en criant elle s'éforça & fit un pet : c'est pourquoi on la nomme Ruë du Pet au Diable.

LE VIEILLARD.

La Ruë de la Femme sans Tête : oh ! oh ! voilà une drôle de ruë.

ARLEQUIN.

C'est que Jean Pain-mollet étant aveuglé de colere ne prit pas garde où il faisoit , & coupa la tête à la Princesse.



SCENES

FRANCOISES

DES INTRIGUES

DES HÔTELIERS.

SCENE

ARLEQUIN, PIERROT,
CLAUDINE.

ARLEQUIN.

E Coute Pierrot, je m'en vai pour quel-
que tems hors de la maison, c'est
pourquoi je te prie de prendre garde à tout,
et principalement à ma Fille.

PIERROT.

Oh ! mordi laissez-moi faire, si elle me
rompe elle sera bien fine.

Arlequin s'en va.

C'est pourtant un maudit bétail à gou-
verner ; elle sont du naturel des Anguilles,

ils fretillent toujours , vous croyez les tenir
& vous ne tenez plus rien, ils vous échapent.
Je vai appeller Claudine , & lui faire une
petite exaltation , Claudine, Claudine, Clau-
dine.

C L A U D I N E.

Hé-bien , que voulez-vous ?

P I E R R O T.

Regardez - moi Claudine : Que l'on
m'apporte mon fauteuil.

*Ils s'asseyent tous les deux ,
& Pierrot parle.*

L'honneur est un joyau , mais un joyau
qui se gâte quand on le met à l'abandon , &
qu'il est trop exposé à l'air. Une Fille est
comme une bouteille d'eau de la Reine de
Hongrie , elle perd sa vertu si elle n'est bien
bouchée : c'est ce qui fait qu'un grand Phi-
losophe dit qu'une femme raisonnable de-
meure enfermée dans son logis. Il n'a pas
parlé des Filles , car elles étoient fort claires
semées en son tems, aussi bien qu'en ce-
lui-ci.

C L A U D I N E.

Que veux-tu dire , Pierrot , avec ta Mo-
rale ? je croi que tu es venu fou.

P I E R R O T.

Comment devenu fou ? vous ne sçavez
donc pas que je suis presentement votre Pe-
dagogue , & qu'Arlequin m'a laissé pour
prendre garde à vous.

C L A U -

CLAUDE

Vraiment il m'a laissé-là en bonnes mains !

PIERROT.

Je suis à votre égard ce que la bride est à un cheval, un bâton à un Aveugle, & un gouvernail à un Vaisseau : Pour moi je suis le gouvernail, mais un gouvernail avec lequel j'empêcherai que vous n'alliez donner contre les Rochers des Garçons. Car le monde est une Mer, & les vents soufflent dans cette Mer qui bouillonne, & qui fait que la raison dans cette Mer..... Parce que la Mer est que..... la..... la raison ; mais moi je croi l'avoir perduë.

CLAUDE.

Au secours, vite voilà Pierrot qui se noie.

PIERROT.

Que la raison dis je, la..... enfin c'est qu'Arlequin m'a laissé pour vous garder.

CLAUDE.

Hé ! va, va, je me garderai bien toute seule, encore un coup.

PIERROT.

Nenni pas s'il vous plaît, je ne me fie pas aux filles, j'y ai été atrapé, atrapé vous dis-je.

CLAUDE.

Comment donc ? est-ce que tu as quelque commerce avec les Filles ?

Bon, quand on est fait d'une certaine manière on a à revendre de cette marchandise-là..... Une petite carogne me pria de la baiser : Dame il ne me le fallut pas dire deux fois ; je ne fus ni fou ni étourdi, je m'approchai d'elle, & elle me donna un soufflet. Depuis ce tems-là j'ai bien juré que je n'en baiserois plus.

C L A U D I N E.

Tu as raison Pierrot, car il n'y a rien à gagner auprès des Filles.

P I E R R O T.

Si ce n'est quelque bon soufflet à la rencontre. Allons point de raisonnement, rentrez & marchez devant moi..... Perdre cela d'un jet, autant de gobé.

S C E N E

D'ISABELLE ET COLOMBINE.

C O L O M B I N E.

Tout ce que je vous ai dit est véritable, & si vous ne m'aviez fait connoître la perfidie de Cintio, je croi qu'il auroit fait brèche à mon cœur.

I S A B E L L E.

Il est vrai qu'il m'a aimé fort-tendrement,
& je

& je ne peux m'imaginer la raison par laquelle il montre tant de refroidissement en mon endroit.

C O L O M B B I N E.

Bon, bon, c'est la maniere aujourd'hui la plus à la mode: j'ai quitté, comme Rome pour un nommé Octave, un perfide qui m'a abandonnée, & l'on m'a dit qu'il étoit venu dans ce Pais-ci, où en arrivant j'ai trouvé Cintio, qui m'a fait mille protestations d'amour, & je vous promets que vous avez bien fait de me le faire connoître pour un deserteur de Profession, car sans cela ma foi j'aurois passé pour dupe. Voyez-vous, dans un tems de guerre on prend ce que l'on trouve.

I S A B E L L E.

Il faut se venger d'une telle perfidie.

C O L O M B I N E.

Pour se venger, vous n'avez qu'à le mettre entre les mains de quelque Coquette de ce pais-ci, elle vous vengera de tout ce qu'il vous aura fait.

I S A B E L L E.

Elle pourroit aussi peut-être en faire son propre, & prendre plutôt ses intérêts, que de songer à me venger; c'est ce qui me tromperoit davantage.

C O L O M B I N E.

Pour moi j'ai un moyen infallible pour m'empêcher d'être trompée des hommes.

I S A B E L L E.

Hé ! comment cela ?

C O L O M B I N E.

C'est de les tromper eux mêmes.

I S A B E L L E.

Mais comment feriez vous pour tromper un homme qui vous fait mille promesses de vous épouser ?

C O L O M B I N E.

Trébuchet à dupes, trébuchet à dupes.

I S A B E L L E.

Cela étant, vous me donneriez envie de m'engager avec quelque François.

C O L O M B I N E.

Encore pis, vous ne sçavez donc pas que Paris est le Magasin de la legereté & de l'inconstance, & il n'y vient point d'étranger qui n'en remporte sa provision : C'est Paris qui fournit d'inconstance à toute l'Europe.

I S A B E L L E.

Bon, vous vous mocquez, il n'y a rien de plus aimable que le François.

C O L O M B I N E.

Et moi je vous dis qu'il n'y a rien de plus inconstant ; la variété de leur mode le fait assez connoître. Tantôt ils ont une perruque qui leur va jusqu'aux genoux, & ensuite ils en ont une qui ne leur va pas jusqu'aux oreilles. Quelquefois vous les voyez ferrez dans leurs juste-au-corps comme des Moines, & quelquefois ils ont des vêtements dont
une

une piece de drap ne suffit pas pour faire une manche. Ils vont quelquefois avec des habits tout unis & fort-modestes, & après il les faut chercher parmi les dentelles & les rubans: Enfin les François sont giroüettes depuis les pieds jusqu'à la tête. Voulez-vous que je vous fasse conoître la maniere que le François fait pour déclarer son amour: je vous avertis qu'il est tout de feu au moins.

I S A B E L L E.

Hé bien, comment fait-il?

C O L O M B I N E.

Tenez, voilà un François qui fait une déclaration d'amour. Ha Madame! que vous avez d'apas! quel plaisir de soupirer pour une beauté aussi parfaite que la vôtre! tout régné en vous, & si vous ne répondez par vos bontez à l'amour que j'ai pour vous, vous m'engagerez à faire ce que vous aurez sujet de regretter ensuite... Quoi! vous ne répondez-rien, ma Princesse; Voulez-vous que je sacrifie ma vie à vos genoux? Ah! il faut que je vous satisfasse en mourant à vos pieds. Il crie, il se tire les cheveux & se donne quelques coups de la tête contre la quarre de la cheminée, se jette par terre, il fait le desesperé, zeste, en voilà assez, voilà une fille dans la nasse.

I S A B E L L E.

Pour moi, je vous l'avouë, je ne pourrois tenir contre de si gros sermens & soupirs,

ni à de si fortes déclarations que cela.

C O L O M B I N E.

Mais voulez-vous voir le revers de la médaille ; voici un François sur son retour , c'est à dire huit jours après sa déclaration. Parbleu Madame , on ne vient point chez vous que l'on n'ait quelque sujet de chagrin.

*La Dame contrefaite par
la même Colombine*

Vous ne devez pas beaucoup en avoir , car vous n'y venez pas souvent.

Colombine contrefaisant l'homme.

Ha ! parbleu Madame , on a ses affaires.

L A D A M E.

Quand vous avez commencé à m'aimer vous n'aviez autre soin que de votre amour , & vous m'aviez juré une tendresse éternelle.

L' A M A N T.

Je le croyois Madame , hé bien on se trompe ; je ne suis pas le premier.

L A D A M E.

Perfide ! est-ce là l'amitié que tu m'avois jurée ?

L' A M A N T.

Ha ! Madame point d'injures, vous pouvez mettre un écriteau à votre porte, prenez le Bail de votre cœur qui voudra , pour moi je n'y mettrai point empêchement. Adieu , voilà mon François parti.

I S A B E L L E.

Pour moi j'aurois crû que le François
auroit

auroit aimé vingt-ans après la mort.

C O L O M B I N E.

Les femmes seroient trop heureuses si les hommes aimoient seulement vingt jours. Tenons-nous à ce que nous avons, inconstant pour inconstant j'aime autant un Italien qu'un François : Allons , retirons-nous, car je croi que vous devez être contente sur cette matiere.

S C E N E

MEZETIN & ARLEQUIN.

M E Z E T I N.

E Eoute Arlequin , je te prie fais moi un plaisir , il faut que tu fasse le brave Soldat.

A R L E Q U I N.

Moi Soldat , dis-moi donc pourquoi faire ?

M E Z E T I N.

C'est pour faire peur à Cintio , afin qu'il épouse ma sœur ; je te donnerai trois ou quatre bons vivans pour te soutenir.

A R L E Q U I N.

Mais explique moi donc auparavant ce que c'est qu'un Soldat ?

M E Z E T I N.

Est-ce que tu ne sçais pas ce que c'est ? je m'en vais te l'apprendre ; tu vas être tout à l'heure un des meilleurs Soldats du monde.

A R L E Q U I N.

Je n'en crois rien.

M E Z E T I N.

Un Soldat , c'est un bon garçon qui prend parti avec un Capitaine pour être dans sa Compagnie.

A R L E Q U I N.

Qu'est-ce que c'est que cette Compagnie ?

M E Z E T I N.

C'est quelquefois un nombre de cent ou de cent cinquante personnes ; dont il se lie une amitié ordinairement entre trois ou quatre , & quand il en tombe quelqu'un de malade il faut que les autres portent les armes de leur camarade.

A R L E Q U I N.

Ah ! Qu'est ce que ces armes ?

M E Z E T I N.

Mais c'est un Mousquet , une Epée , & quelqu'autre petite bagatelle.

A R L E Q U I N.

Pourquoi faire tout cela ?

M E Z E T I N.

C'est pour aller à l'Armée pour se battre.

A R L E Q U I N.

Mais à l'Armée n'y a-t-il point d'autres armes que cela ?

A R.

A R L E Q U I N.

Vraiment ouï, il y a des Canons, des Bombes, des Poulevrines.

A R L E Q U I N.

Qui est-ce qui porte tout cela ?

M E Z E T I N.

Bon, il y a quelquefois plus de quarante chevaux à les traîner.

A R L E Q U I N.

Mais quand les chevaux sont malades c'est apparemment comme dans la Compagnie, ce sont les hommes qui les portent.

M E Z E T I N.

Nenni, nenni : Mais quelquefois ils les traînent pour se divertir.

A R L E Q U I N.

Beau divertissement de traîner du canon ! Mais à quoi sert tout cela ?

M E Z E T I N.

A battre les Ennemis & à remporter la Victoire.

A R L E Q U I N.

Qui est ce qui remporte la Victoire ?

M E Z E T I N.

Ce sont ceux qui donnent les coups.

A R L E Q U I N.

Je veux dont être le Victorieux.

*Il donne des coups de bâton à
Mezetin, tout autour
du Théâtre.*

S C E N E

MONSIEUR CROQUIGNOLET,
SON VALET, CINTIO,
CLAUDINE.

L E V A L E T.

MA foi Monsieur, je ne sçaurois plus marcher, j'ai les fesses toutes écorchées d'être venu à cheval. Quelle fantaisie! au lieu d'aller solliciter le Procez où l'on vous envoyoit, vous allez à l'Armée voir ce qui s'y passe : mais grace au Ciel nous voilà arrivez à Paris; il y a long tems que j'aspire à arriver à la maison de Mr. Croquignolet vôtre pere, pour y boire de bon vin de Bourgogne. Combien vous allez avoir de visites de Courtaux de Boutique, qui vont venir vous demander des nouvelles de la Guerre.

Mr. CROQUIGNOLET.

Oh! oh! je n'irai pas descendre chez nous, parce que j'ai reçu une lettre où l'on me mande que ma sœur Toinon a la petite verole, & je serois fâché d'en être marqué.

L E V A L E T.

Ah! vous avez raison, ce seroit dommage qu'une

qu'une maladie aussi impertinente que celle-là , gâtât un jeune homme que le canon a respecté.

Mr. CROQUIGNOLET.

C'est assez joli à mon âge , avoir déjà vu une Bataille contradictoire.

LE VALET.

Vous en pourriez voir bien d'autres sans risque , car vous vous étiez retiré sur le Mont Pagnotte , hors de la portée du canon.

Mr. CROQUIGNOLET.

Je n'allois pas là pour me faire tuer , & j'enragerois si j'avois été tué comme un poltron.

LE VALET.

Vous avez raison , mais puisque vous ne voulez pas venir chez votre pere , entrons donc dans la premiere Ecurie , l'Hôtellerie dis-je ; je croyois être encore avec un cheval. En voilà une , je m'en vai y fraper.

CLAUDINE *servante de Cabaret.*

Qui est-là , que demandez-vous Messieurs : voulez-vous loger chez nous , nous avons de bon vin ?

LE VALET.

Ecoute , nous cherchons à faire bonne chere & grand feu , & nous sommes bien-aîsés d'avoir trouvé une jolie servante comme toi. Que dites-vous Monsieur , elle est assez drôle , oui ?

Mr. CRO-

Mr. CROQUIGNOLET.

Allons ma fille, débote-moi.

CLAU D I N E.

Le plaissant Coquefredouille : Moi vous déboter ; cherchez vos déboteuses ailleurs , je ne me mêle pas de cela.

Mr. CROQUIGNOLET.

Est-ce que tu n'es pas aussi le Valet d'écurie ?

L E V A L E T.

Dites donc Monsieur , que vous semble de cette dondon ? il me semble qu'elle ne vous tarabusque pas mal.

Mr. CROQUIGNOLET.

C'est que la friponne n'est pas encore prévenuë en faveur de mon mérite. Ecoute ma Fille est-tu mariée ?

CLAU D I N E.

Non Monsieur , à moi n'appartient pas tant d'honneur.

Mr. CROQUIGNOLET.

Pourquoi celà dis , Coquine ?

CLAU D I N E.

Ah ! ce n'est pas la bonne saison , tous les Garçons sont à l'Armée.

L E V A L E T,

Ils n'y sont pas tous encore , car en voici deux qui reviennent.

CLAU D I N E.

Vous de l'Armée ?

Mr. CRO-

Mr. CROQUIGNOLET.

Où vraiment de l'Armée, & du Camp de Fleurus en Flandre.

C L A U D I N E

Du Camp de Fleurus ! C'étoit donc vous qui portiez les Billets d'enterremens des Hollandois qui y ont été tuez.

Mr. CROQUIGNOLET.

La petite scelerate ! Ecoute ma fille il fait bon avec moi, & si tu veux.... Je me sens tortiller quelque chose. J'ai de l'argent au moins.

C L A U D I N E.

Je me mocque de votre argent, cela ne m'a jamais tentée : Mais vous, à l'Armée ; voulez-vous que je vous parle franchement ? J'aimerois mieux une personne qui n'auroit pas un sou & qui fut à ma fantaisie. Tenez j'aimerois mieux votre Valet que vous.

Mr. CROQUIGNOLET.

Tu ne connois pas encore Mr. Croqui-
gnolet Volontaire à pied, suivant l'Armée.
Par la jernie, si quelqu'un groüilloit il ver-
roit beau jeu.

LE VALET *dans le tems qu'il dit
suivant l'Armée.*

Et Avocat en Parlement. Vien-ça, laisse
là. Allons Monsieur, ce n'est pas pour
vous, puisqu'elle.....

C L A U D I N E.

Or ça, point tant de façons : si vous vou-
lez

lez quelque chose voilà la porte, vous n'avez qu'à entrer.

CINTIO *entrant repousse Mr. Croquignolet.*

Tout beau, hé! où vas-tu? que veux-tu faire à cette Fille?

Mr. CROQUIGNOLET.

Ce qui me plaît: Ce n'est pas là vos affaires.

CINTIO.

Comment maraut ce ne sont pas mes affaires? Si je t'entens dire la moindre parole je te donnerai les étrivieres.

LE VALET.

Nous serons frottez, Monsieur Croquignolet.

Mr. CROQUIGNOLET.

Monsieur, on ne traite pas comme cela un jeune Gentilhomme Parisien, qui revient de Flandre.

CINTIO.

Vous de Flandre?

LE VALET.

Où ma foi de Flandre, & du Camp de Fleurus.

CINTIO.

Quoi! vous à l'Armée?

Mr. CROQUINGOLET.

Hé! non non, nous n'y étions pas quand nôtre General leur fit signifier un Avenir, & il ne parut pas en personne. Le premier Juillet la Cause dura plus de huit heures: mais en
vertu

vertu de bonnes pieces de canon dont nous étions porteurs ils furent bien tôt repouffez, & ils voulurent revenir deux ou trois fois par Appel, mais ils furent deboutez de toutes leurs Demandes & Expositions. Hé! non, non, nous n'y étions pas, nous n'y étions pas.

C I N T I O.

Voilà un état de guerre tout nouveau.

L E V A L E T.

Tenez Monsieur, écoutez-moi. Je vous dirai donc que la Bataille étant rangée, on fit d'abord une Alte en marchant, & le Combat commença par les Tambours, & ensuite nos Vivandiers donnerent sur nos ennemis: ensuite nôtre canon qui étoit toujours à l'air faisoit toujours son devoir, & puis ensuite nôtre Aîle gauche donna sur l'Aîle gauche des Ennemis, ce qui les mit tous en pieces, & après cela.... la fumée.

C I N T I O.

Hé bien, après?

L E V A L E T.

La fumée.... Dame, la fumée du canon m'empêcha de voir le reste.

C I N T I O.

Monsieur le Vivandier, vous meriteriez que je vous donnasse sur les oreilles, & vous mon petit ami on voit bien que vous n'avez vû l'Armée que dans l'Etude d'un Procureur.

Mr. CRO-

Mr. CROQUIGNOLET.

Qui moi ! par.....

C I N T I O.

Tout beau , car je vous donnerai sur les oreilles encore un coup ; & je vous défens de venir autour de cette Fille.

Cintio s'en va.

L E V A L E T.

Nous ferons ma foi frotez.

Mr. CROQUIGNOLET.

Il s'en va pourtant : Hé bien je ne lui ai pas mal rivé son clou : ha ! ha ! ha ! ha !

Monsieur allons nous en aussi , de crainte d'être frotez , s'il revient il ne fait pas bon pour nous.

S C E N E

CINTIO, COLOMBINE,
ARLEQUIN, CLAU-
DINE.

C I N T I O.

P Uisque nous avons tous deux le même sort d'avoir perdu nos amitez, vous vôtre Amant & moi ma Maîtresse , il faut lier ensemble une amitié : Voilà justement une Hôtellerie , je m'en vai demander s'il y a place

place pour y loger , & je vous ferai passer pour ma sœur.

C O L O M B I N E.

J'y consens de tout mon cœur , au moins nous aurons-là dedans le tems de parler & de nous connoître.

C I N T I O.

Je vai fraper à la porte.

Il frappe.

A R L E Q U I N *Maître de l'Hôtellerie.*

Qui est là ? Comptez avec ce Suisse ; ratissez ce chaudron. Qui est-là ?

C I N T I O.

Ami

A R L E Q U I N.

Montez à la cave, & apportez du meilleur. Qui est là ?

C I N T I O.

Ami.

A R L E Q U I N.

Mettez le bouillon sur le gril , & la sallade à la broche. Qui est-là ?

C I N T I O.

Ami , vous dis-je.

A R L E Q U I N.

Est-ce vous qui avez frapé à la porte ?

C I N T I O.

Oüi : je voudrois bien loger chez vous , avez vous du bon vin , du rouge & du blanc.

A R.

A R L E Q U I N.

Pour le rouge il m'a manqué la semaine passée, & justement le blanc la semaine qui vient

C I N T I O.

Hé ! que diable voulez vous donc que je boive ?

A R L E Q U I N.

Ah ! ne vous mettez pas en peine, nous avons à la maison un puis qui est admirable.

C I N T I O.

Hé bien nous enverrons querir du vin ailleurs. Mais pour coucher nous aurons de bons lits & des draps blancs de lessive : Est-il pas vrai ?

A R L E Q U I N.

J'attens la blanchisseuse, qui me les doit rapporter cette semaine, où la semaine qui vient.

C I N T I O.

Et en attendant où coucherons-nous ?

A R L E Q U I N.

Mais vous coucherez entre le matelas & la couverture.

C I N T I O.

Dites-moi ; Pour le manger. Je mangerois bien une bonne Poularde.

A R L E Q U I N.

Quoi ! vous mangeriez bien une bonne Poularde ?

C I N -

C I N T I O.

Oùï vraiment je mangerois bien une bonne Poularde, & une bonne Tourte de Pigeonneaux.

A R L E Q U I N.

Et une bonne Tourte de Pigeonneaux.

C I N T I O.

Oùï une bonne Tourte de Pigeonneaux.

A R L E Q U I N.

Et moi aussi. Mais dites moi un peu, êtes vous venu à pied, à cheval, ou en carosse?

C I N T I O.

Moi & ma sœur nous sommes venus en bateau.

A R L E Q U I N.

Ah Monsieur, je vous demande pardon, je ne pourrai pas vous loger.

C I N T I O.

Hé pourquoi?

A R L E Q U I N.

C'est que j'en'ai point de chambre pour les bateaux.

C I N T I O.

Il est de bonne humeur, & je croi que nous aurons du plaisir d'être logez chez lui, ma sœur.

C O L O M B I N E *arrive.*

Que souhaitez-vous, mon frere?

A R L E Q U I N.

Monsieur dites-moi un peu, est-ce là vôtre sœur?

C I N-

C I N T I O.

Oüi, c'est ma sœur.

A R L E Q U I N.

Faites-moi une grace, dites-moi je vous prie est-elle de vos parentes?

C I N T I O.

Puisqu'elle est ma sœur il faut bien qu'elle soit de mes parentes.

A R L E Q U I N.

Mais Monsieur, c'est que j'ai vû mille fois des cousins & des sœurs comme celà qui ne sont point parens. Allons je vous croi, je vai apeller ma servante. Claudine, Claudine, Claudine.

CLAUDINE sort de la maison.

Plaît-il, Monsieur.

A R L E Q U I N.

Tiens Claudine, voilà un Gentilhomme & sa sœur qui veulent loger chez nous, il faut que tu leur donne deux chambres l'une contre l'autre.

C L A U D I N E

Que vois-je ! Cintio avec une autre que moi, & il la fait passer pour sa sœur : Ah ! traître perfide, tu ne fais pas semblant de me connoître.

A R L E Q U I N.

Mais Claudine, tu ne répons point.

C L A U D I N E.

Je suis partie exprés de chez moi, & je me suis mise en servitude pour tâcher de trouver

ver le perfide , & lors qu'il me voit il ne me regarde pas.

A R L E Q U I N.

Claudine , je te dis que voilà un Gentilhomme qui veut loger chez moi , il lui faut deux chambres l'une contre l'autre : m'entends-tu ?

C L A U D I N E.

Quoi , après t'avoir tant aimé , est il possible que tu me traite de la maniere.

A R L E Q U I N.

Mais Claudine , que la peste te creve si tu ne veux pas me répondre.

C L A U D I N E.

Pardonnez Monsieur , ce sont des vapeurs dont je suis attaquée , & quand cela metient je ne sçai ce que je dis. Traître , tu m'abandonne pour une autre , & tu ne me regarde pas , scelerat.

A R L E Q U I N.

Claudine , je te casserai ma foi la gueule , & je te ferai bien passer tes peütes de vapeurs. Je te dis qu'il faut deux chambres proche l'une de l'autre : M'entends-tu bien à cette heure , dit donc , parle ?

C L A U D I N E

Oüi Monsieur , je vous entends , vous n'avez qu'à vous en aller , je les vai accommoder.

C I N T I O.

Allons , ma sœur entrés.

C O L O M B I N E.

Voilà une fille qui me semble fort-surprise.

Elle entre.

C L A U D I N E.

Cintio.

C I N T I O.

Que voulez-vous?

C L A U D I N E.

Vous entrez & ne me dites rien.

C I N T I O.

Je n'ai rien à vous dire.

C L A U D I N E.

Quoi! vous ne connoissez plus Isabelle?

C I N T I O.

Vous Isabelle, je ne vous connois point.

C L A U D I N E.

Situ sçais me mépriser, je sçaurai me venger.

Ils entrent tous dans la maison.

S C E.

S C E N E

PIERROT, MEZETIN,
COLOMBINE.

P I E R R O T.

Monsieur, il me semble que je viens de voir passer une personne qui ressemble à votre sœur comme deux gouttes d'eau.

M E Z E T I N.

Bon ! te moque tu ? ma sœur, je l'ai laissée en Italie qui garde la maison, & c'est elle qui mene l'Hôtellerie : c'est pourquoi cela ne se peut pas ; tu te moque..... Mais que vois-je ? c'est ma sœur.

P I E R R O T.

Je n'en crois rien Monsieur, si je ne la touche.

M E Z E T I N.

Que venez-vous faire ici Madame la coquine ? Il me prend envie de faire une fricassée de ton foye, de ta rate, de ton cœur, de tes entrailles & de toute ta fressure. Carogne, carogne, carognissima.

C O L O M B I N E.

Mon pauvre Pierrot.

P I E R R O T.

Il n'y a point de mon pauvre Pierrot : vô-

tre frere a raison , vôtre frere a raison , & j'aime l'honneur moi ; je ne veux pas qu'une Fille coure le guildoux.

M E Z E T I N.

Pour quelle raison en cette Ville , parle donc , dis qui t'a fait quitter la maison ?

P I E R R O T.

Voulez-vous parier Monsieur , que c'est l'amour qui l'a mise en campagne , les Filles sont des Vaisseau qui ne vont d'ordinaire que de ce vent-là.

C O L O M B I N E.

Je vous dirai , mon frere , que depuis que vous êtes parti il est venu un jeune homme bien fait pour loger chez nous : & c'est lui qui est la cause que je suis venue ici.

M E Z E T I N.

Comment maraude !

C O L O M B I N E.

Pourquoi aussi me laissez-vous toute seule ?

P I E R R O T.

Je vous l'ai toujours dit Monsieur , il faut de la compagnie aux Filles , quand ce ne seroit qu'un manche à ballai.

C O L O M B I N E.

Je vous dirai donc que par civilité je l'ai pris , & l'ai mené dans la salle qui est de plein pied à la Cour.

P I E R R O T.

Par civilité.

COLOMBINE.

Oùï par civilité. Et quand il vit que cette fille donnoit sur la ruë il n'en voulut point ; à cause, dit-il , que le bruit le pourroit interrompre. Je le menai ensuite dans la grande chambre , qui est au dessus de l'écurie.

PIERROT.

Par civilité.

COLOMBINE.

Il n'y voulut point coucher , en disant que la nuit le bruit des chevaux pourroit fort l'incommoder.

MEZETIN.

Oùais, voilà un drôle bien difficile à coucher.

PIERROT.

Peut-être pas tant que vous pensez.

COLOMBINE.

Mais voyez un peu , est-ce que lors que l'on dort on est bien-aise d'être interrompu?

PIERROT.

Oh vous avez raison ! pour moi quand je dors je ne veux point être tarabusté si ce n'est des Filles.

COLOMBINE.

Je lui dis que j'avois ma chambre tout au bout du jardin , & je l'y menai.

PIERROT.

Par civilité.

COLOMBINE.

Ah ! si tu avois été à ma place est-ce que

tu n'en aurois pas fait autant , dis Pierrot ?

P I E R R O T.

Sans doute : Ah ! j'enragerois qu'un autre fut plus civil que moi.

C O L O M B I N E.

Je lui dis que pour l'obliger je lui ferois un lit à côté du mien.

P I E R R O T.

Dans votre chambre ?

C O L O M B I N E.

Ah vraiment oui ! Et il me dit qu'il ne vouloit point : mais cela fut dit le plus obligeamment du monde. Il me dit aussi qu'il coucheroit plutôt dans une écurie que de me laisser souffrir la moindre incommodité.

P I E R R O T.

Oh dans une écurie ! le pauvre garçon ! cela me fait pitié.

M E Z E T I N.

Mais cela finira-t il bien-tôt , & la fin de cette ceremonie viendra-t elle jusqu'à moi ?

C O L O M B I N E.

Oh ! si je vous le dis vous vous mettrez peut-être Mais aussi pourquoi me promet-il de m'épouser. Vous allez vous mettre en colere.

P I E R R O T.

Ouf ! garre la civilité.

M E Z E T I N.

Ho non ! non acheve te dis-je , je te promets que je ne me mettrai point en colere. Parle.

CO-

COLOMBINE.

Après tout cela, comme je vis qu'il étoit si honnête je le mis dans mon lit.

PIERROT.

Le tout par civilité. Ma foi vous avez là une sœur bien civile.

MEZETIN.

Comment dans ton lit! Que veut dire cela?

PIERROT.

Monfieur ne lui en demandez pas davantage, je vai vous dire comme tout s'est passé. Cela s'est fait... Une fille, un garçon: oh! je voi cela du bord de mon nez.

MEZETIN.

Comment coquine, tu as donc par ta méchante conduite deshonoré un pauvre garçon qui vouloit être en bonne odeur jusqu'à la fin de sa vie.

PIERROT.

Allez, allez Monfieur, consolez-vous, un bon mariage racommodera tout.

COLOMBINE.

Oh! cela n'est pas comme vous le pensez j'ôtai la garniture & fus me placer ailleurs.

PIERROT.

Ah! c'étoit pourtant là le meilleur.

MEZETIN.

Consolons nous puisque cela est ainsi. Allons-nous en vite pour songer à toutes nos affaires.

Ils s'en vont tous.



SCENES

FRANCOISES

⁵
D'ARLEQUIN

SEINEUR DE SBROFADEL.

Dans la Noce d'Arlequin.

SCENE

ARLEQUIN, LE VIEIL-
LARD.

Article de mariage du Sieur Arlequin.

LE VIEILLARD.

C Ommment , Seigneur de Sbrofadel !
ARLEQUIN.

Hé ! ouï vraiment Seigneur de Sbrofadel,
Sbrofadel c'est mon nom : Est ce que je ne
suis pas Seigneur de mon nom ?

LE VIEILLARD.

Vous avez raison , voyons vos articles ?

A R-

A R L E Q U I N.

Primo.

Qu'elle sera obligée de laisser manger à son mari quatre cuëillerées de soupe avant elle , pour faire voir la préférence que doit avoir l'homme sur sa femme, & en considération des quatre parties du monde ; l'Asie, l'Afrique , l'Amerique & l'Europe.

Secundo.

Qu'elle ne mangera point de chataignes le soir , de peur de scandaliser pendant la nuit le nez de son mari.

Tertio.

Qu'elle sera obligée de grater son mari quand il aura la galle , & de lui chatoüiller la plante des pieds , jusqu'à tant qu'il soit endormi.

Quarto.

Qu'elle sera obligée de me faire sept enfans mâles tout d'une ventrée , pour en faire present à mes amis.

Quinto.

Qu'elle me coupera les ongles tous les mois pour épargner l'argent que l'on donneroit au Maréchal.

Sexto , & dernier.

Qu'elle me laissera fouler une fois par jour & qu'elle se laissera repasser une fois la semaine avec un bâton, pour évacuër ma bile qui pourroit m'étouffer , & aussi pour me divertir.

Hé bien ! que dites-vous de cela ? vous voyez que je suis fort honnête , & qu'il n'y a rien de superflu. Allons , qui m'aime me suive , je vai me mettre à table.

S C E N E

ARLEQUIN & MEZETIN,
Maitre à danser.

M E Z E T I N.

Bonjour Monsieur. On m'a dit que vous souhaiteriez d'apprendre à danser , par la raison que vous allez vous marier.

A R L E Q U I N.

Il est vrai Monsieur mon Maître : Est ce que vous êtes Maître à Danser ?

M E Z E T I N.

Oùi Monsieur , & de plus je suis aussi Maître à Chanter , & un des plus habiles du pais.

A R L E Q U I N.

Ma foi j'en suis bien aise , mais pour voir si j'apprendrai quelque chose , chantez-nous quelque petite Chanson de votre façon.

M E Z E T I N.

Oùi volontiers , j'y consens , & je vai prendre mon Téorbe Allons ; accordons

le plan, pli, plant, plan, plin, & le reste à la la fantaisie du personnage.

A R L E Q U I N.

Pardî voilà un fort joli instrument, mais il y manque une corde.

M E Z E T I N *jouë de son Téorbe, & demande à Arlequin ce qu'il dit de cela.*

A R L E Q U I N.

C'est la plus belle chose du monde, mais je ne m'y connois pas, j'aimerois mieux une petite Chançon.

M E Z E T I N.

Hé bien il en faut chanter une. La voulez-vous Françoisé, ou Italienne, ou Espagnolle, ou Allemande. Mais non d'un drôle de langage: Il faut que je vous la chante.

Il chante la fille d'un pauvre homme.

A R L E Q U I N *fait plusieurs hai, & après il dit, Qu'il ne pourroit jamais apprendre ce Chant, & que le Téorbe est trop difficile, qu'il n'en viendra jamais à bout, qu'il aime mieux apprendre à danser.*

M E Z E T I N *lui montre, & ils font plusieurs hai, & après il dit à Arlequin, Qu'il n'apprendra jamais par ses méthodes,*
1 6 *qu'il*

qu'il faut qu'il en prenne un autre: Il lui met de grands rubans aux pieds & le fait danser, en disant. Tou, ty, tous, denço: ty, tous, ty, tous, ty, tous, denço: tous, ty, tous, denço. Il continue la même chose tout autour du Théâtre, & le fait tomber, puis il s'en va.

ARLEQUIN se relevant, dit.

Tou, tu, tou, denço. Que le diable t'emporte.





SCENES

FRANCOISES

3

D'ARLEQUIN

PHAETON,

Obmises dans le premier Tome.

SCENE

ARLEQUIN *seul.*

Quel bonheur j'ai rencontré ! J'étois
Lacquais, j'ai volé mon Maître : Je
me suis enrôlé, & puis j'ai deserté. Après
j'ai enlevé la fille de mon Hôte : je fus pris, je
fus condamné aux Galeres, je me suis sauvé
avec quatre ou cinq pendants comme moi :
Et à peine suis-je arrivé dans ce pais que l'on
me prend pour le Fils d'un Dieu, & encore
on me veut donner en mariage la Fille d'un
Roi, parce que mon Pere l'a dit. Comment
diable ! Est-ce que l'on veut obeir aux ordres

de mon Pere qui n'est qu'un simple Païfan ? Je ne sçai ce que tout cela veut dire , mais il faut aller jusqu'à la fin. Et s'il est vrai ce que l'on dit , qu'il faut avoir été Laquais pour devenir grand Seigneur ; le Proverbe fera vrai si tout ceci arrive : J'en prends un assez bon chemin , il faut voir le reste. Je m'en vai voir la Princesse.

Il s'en va.

S C E N E

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

A R L E Q U I N.

HE bien Mademoiselle , que dites-vous de cette Metamorphose , si vous vouliez pour vous donner du plaisir je vous Metamorphoserois en Princesse.

L A P R I N C E S S E.

Je vous remercie.

A R L E Q U I N.

Hé bien Mademoiselle , ne souhaitez-vous pas m'épouser ?

L A P R I N C E S S E.

Qui moi ? non je n'en ai nulle envie.

A R L E Q U I N.

Ha vous pourriez faire une plus grande sottise ! j'aurai un jour du bien ; le Soleil est
mon

mon Pere , & chacun ſçait qu'il' eſt nn des meilleurs bourgeois du Ciel , il poſſede douze maiſons. C'eſt un homme qui fait une aſſez belle figure dans le monde , & vous pouvez vous imaginer que l'on ne ſe promene pas tous les jours à quatre chevaux ſans qu'il en coûte.

L A P R I N C E S S E .

Je ſçai cela : mais dites-moi , d'où vient que vous avez le viſage ſi noir ?

A R L E Q U I N .

C'eſt que lors que je vins au monde le Soleil mon Pere voulut m'embraffer , & il approcha ſi près de moi , que les rayons qui ſont autour de ſa tête me ravirent tout le viſage.

L A P R I N C E S S E .

Eſt-ce la même raiſon qui fait que vous êtes ainſi de toutes couleurs ?

A R L E Q U I N .

Cela vient d'une envie de femme groſſe : Car ma mere ayant ouï dire qu'il y avoit des Poifſons dans les Cieux , & voyant l'Arc-en-Ciel elle ſ'imagina que c'étoit un Poifſon , de forte qu'étant groſſe de moi elle eût envie de manger un Arc-en Ciel au court-bouillon , & ne pouvans effectuer ſon envie elle ſe graiſſa par tout le corps : c'eſt ce qui fait que je ſuis ainſi de toutes couleurs.

L A P R I N C E S S E .

Mais ne recevez vous point de nouvelles de votre Pere.

A R .

A R L E Q U I N.

Fort souvent : j'ai encore reçu une lettre ce matin de lui, par laquelle il me prie de lui acheter un cheval à la première Foire de ce païs ; parce qu'il y en a un de son Char qui a gagné le farcin.

L A P R I N C E S S E.

Ne vous mande-t-il rien de nouveau ?

A R L E Q U I N.

Non, sinon que le bruit court dans le Zodiaque que la Pucelle d'Orleans est retenue pour nourrir le premier enfant que Jupiter aura.

L A P R I N C E S S E.

Qu'il est ridicule ! j'aimerois mieux plutôt mourir que de l'épouser.

A R L E Q U I N.

Mademoiselle, songez aux avantages que vous aurez lors que vous serez ma femme.

Il s'en va.

S C E-

S C E N E

COLOMBINE *en Docteur* AR-
LEQUIN.

A R L E Q U I N.

Dites moi un peu je vous prie, êtes-
vous Docteur?

COLOMBINE.

Sasson Docteur.

Oüi, je suis Docteur.

Mais un Docteur, *utriusque juris*.

Sasson Docteur, sasson Docteur.

Je suis la base de la Philosophie.

Le soutien de la Loi.

L'honneur de la Rethorique.

Le principe de la Raïson.

La Fille de la vertu.

Le Bouclier de l'Eloquence.

Le Tresor de la Speculation.

Sasson Docteur.

A R L E Q U I N.

Puisque vous êtes Docteur.

COLOMBINE.

Oüi, oüi, je suis Docteue.

Les autres m'appellent Forteresse de l'Ar-
gument.

Bastion de l'Invention.

Chemin

Chemin couvert de la Définition.

Contrescarpe de la Politique.

Une Lune de la Morale.

Fontaine de la Poësie.

Lune de Conseil.

Mere d'Aphorisme.

Et abime des fausses Siences.

Saffon Docteur.

A R L E Q U I N.

Je crois tout cela , & j'en suis persuadé.

C O L O M B I N E.

Oüi , oüi , je suis un Docteur ; mais un Docteur distingué parmi les autres.

Comme le Diamant , parmi les Pierres précieuses.

Comme l'Or , parmi les métaux.

Comme la Lune , parmi les influences.

Le Nectar , parmi les douceurs.

Parmi les Serpens , l'Hidre.

Parmi les Bêtes à quatre pieds , le Lion.

Parmi les Volatiles , l'Aigle.

Parmi les Poissons , la Baleine.

Et parmi les Medecins , Esculape.

Saffon Docteur.

A R L E Q U I N.

Quoi ! je ne peux pas dire une parole.

C O L O M B I N E.

Oüi , oüi , je suis Docteur.

Dans l'Histoire , je suis Tite-Live.

Sur la Satire , Juvenal & B. . .

Sur les Elegies , Ovide.

Sur

Sur la Comedie, Terence.

Et dans la Doctrine, B.....

Raison Docteur.

A R L E Q U I N.

Comme vous êtes habile homme, je n'ai qu'un mot à vous dire.

C O L O M B I N E.

Vous avez raison, je suis Docteur,

Intelligent.

Speculatif.

Et abjet d'un sens commun.

A R L E Q U I N.

Je ne veux dire que six ou sept paroles.

C O L O M B I N E.

Vous avez raison, je vous écouterai, parce que le nombre de sept est celui qui compose le corps humain, dit Microscope.

Sept, sont les parties exterieures du corps humain, comme Tête, Estomach, Ventre, deux Bras & deux Jambes.

Sept, sont les parties interieures, comme Boyaux, Cœur, Foye, Poulmon, Rate & les deux Reins.

Sept, ce sont les mouvemens, dessus, dessous, devant, derriere, à droit, à gauche & en rond.

Sept, sont, les Sages de la Grece, Tâles, Solon, Periandre, Demostene, Chiron, Bias & Pithagore.

Sept, sont les Merveilles du monde. Les Murs de Babilone, le Temple de Diane, le
Co-

Colosse de Rhodes , la Statuë de Jupiter, le Mausolée d'Arthemise , les Pyramides d'Egypte , & la Tour de Nemroc.

Saffon Docteur.

A R L E Q U I N.

Tout cela ne me sert de rien , & je voudrois sçavoir.....

C O L O M B I N E.

Que voulez vous sçavoir ?

Qui a trouvé la Rhetorique , ce fut Merini.

Qui fut l'inventeur de la Poësie , ce fut Apollon.

Qui inventa la Musique , ce fut le même.

Qui a inventé l'Arithmetique , ce fut Liardi.

Qui commença la Guerre , ce fut Mars.

Qui enseigna l'Agriculture , ce fut Cerés.

Qui a trouvé la Medecine , ce fut Chiron.

Qui a trouvé l'Astrologie , ce fut Arolante.

La Magie , ce fut Croister.

La Philosophie : ce fut Emmion.

La Navigation , ce fut Dedalle.

La Loi , ce fut Minos.

La Pâture , ce fut le Dieu Pan.

L'Art de forger , Vulcain.

Que voulez-vous donc sçavoir ?

Le Jugement de Paris.

La Disgrace de Pirame.

L'Incendie de Troye.

La Destruction de Babilone.

Le Triomphe de Scipion.

La mort de Lucrece Romaine.

Le Stratagème de Semiramis.

Le Char d'Atalante.

La Folie de Bradamante.

La Médecine de Chiron , ou d'Esculape

son Disciple.

La Philosophie d'Aristote.

La Poësie d'Homere.

La Cause de Cicéron.

Les trois pouvoirs de l'Ame , Memoire

Intellekt & Volonté.

Les huit parties de la Raison : dites , par-

lez donc , que voulez-vous ?

A R L E Q U I N.

Je ne veux plus rien.

C O L O M B I N E.

Comment, vous ne voulez plus rien ! vous

êtes un impertinent : & je prétens moi....

A R L E Q U I N.

Et moi je ne prétens rien de vous , je veux

n'en aller tout-à-l'heure : peste soit du Do-

cteur , & de sa Doctrine.

Il s'enfuit , & le Docteur

court après.

SCE-



S C E N E

D U D I V O R C E ,

Obmises dans le premier Tome.

ARLEQUIN, MEZETIN,

A R L E Q U I N.

HE bien oüi je suis étranger, oüi étranger. Qui a jamais vû des gens comme cela ? hé oüi, encore un coup , je suis étranger , & je viens d'arriver tout à l'heure. A qui diable en ont-ils ? Mais voyez , à cause que je suis étranger & que j'arrive à present dans cette Ville , tenez , tenez , il n'y en a pas un qui me perde de vûë : Hé bien oüi je suis étranger , oüi étranger. Il me semble que je reconnois cette frelimouse , ou je me trompe.

M E Z E T I N.

Cet homme - là n'a pas la phisionomie d'un galant homme , & il me semble que je le connois.

A R L E Q U I N.

Mezetin.

M E Z E T I N.

Arlequin.

A R -

A R L E Q U I N.

Ha ! parent , comment te portes-tu ?

*Il luy dit d'emporter le
manteau de Mezetin.*

Mais parent , ce manteau-là m'appartient.

A R L E Q U I N.

Mais il pourroit bien m'appartenir aussi.

M E Z E T I N.

Mais dis-moi un peu , du temps que j'étois à Roüen , on m'avoit écrit de Paris que l'on t'avoit mis une cravate un peu trop serrée , c'est à dire que tu avois été pendu.

A R L E Q U I N.

Tu vas entendre l'Histoire qui m'est arrivée. Tu sçais moi ami que j'ai toujours aimé les grandes choses , & que j'ai passé pour un homme d'esprit du tems que nous servions le Roi ensemble.

M E Z E T I N.

Il est vrai.

A R L E Q U I N.

Aussi tôt sorti delà & après l'avoir quitté , je me jettai dans le parti des Medailles.

M E Z E T I N.

Lesquelles , les Anciennes ou les Modernes.

A R L E Q U I N.

Hé non , je te dirai ce que c'est. Je prends des morceaux de cuivre , & je mets dessus une feuille d'argent , puis après cela j'y imprime le Portrait du Roi : Ensuite je don-

donne ces Medailles à de mes amis , pour du pain , du vin , de la viande , & autres petites bagatelles necessaires..... Voi je te prie jusqu'où va la malice du monde, & comme on empoisonne les plus belles actions de la vie : on fut dire à la Justice que je me mêlois de faire de la fausse Monnoye. Voi je te prie s'il y a de l'apparence à cela ?

M E Z E T I N

Hé..... non.

A R L E Q U I N.

La Justice envoie chez moi dire que je l'allasse trouver : Je n'y fus point , parce que j'avois affaire. Elle envoya encore de ses gens pour me chercher.

M E Z E T I N.

Quoi ; des Lacquais.

A R L E Q U I N.

Mallepeste nenni , c'étoit des geus bien-faits , avec des plumes , des épées ; des pistolets , des mousquetons : mais outre cela les gens les plus simples que j'ai jamais vû. L'un me prit par le bras , aussi fit l'autre , & me disoient ; allons Monsieur , venez donc s'il vous plaît : Il y a long temps que la Justice vous attend. Allons vite Monsieur , il y a là bas un Carosse pour vous porter. Enfin ils firent tant avec leurs civilités qu'ils m'amenerent jusqu'au petit Château , où étant arrivé on me fit d'abord asséoir.

M E.

M E Z E T I N.

Sur un beau Fauteuil, apparemment.

A R L E Q U I N.

Non, sur une petite Sellette de bois. Aussi-tôt que j'y fus en voilà un qui se leve, & me dit d'un ton fort-serieux : C'est donc vous Monsieur, qui vous mêlez des Medailles ? Oüi Monsieur, lui dis-je, c'est moi qui ai ce petit talent. Vous êtes un fort-honnête-homme, me dit-il, & nous allons parler de vous tout à l'heure : Aussi-tôt ils me condamnerent à être pendu l'après midi. Alors je me mis à pleurer, & à leur dire ; hé ! Messieurs qu'allez-vous faire, je suis un jeune homme qui ne fait que d'entrer dans le monde, & qui n'a pas encore l'âge competent pour être pendu. Ils écoutèrent mes raisons & d'abord me donnerent une dispense d'âge. Grande grace de la Justice. Ensuite ils me mirent entre les mains d'un galant homme, qui me fit monter dans une charette. Etant dans cette charette je ne disois mot, mais j'enrageois diablement d'être pendu. Jeune. Nous arrivâmes enfin à la Voix du Droit, au pied de cette fatale Colonne qui devoit être le *non plus ultra* de ma vie : ce que le vulgaire ignorant apelle Potence. Comme j'étois fatigué du voyage je demandai à boire. On me demanda si je voulois de la biere ? Je répondis que non, disant que par la suite du tems elle pourroit me causer la gravelle. Je

priai seulement les Archers de me laisser boire à la fontaine : & quand je fus proche je prens mon tems : je regarde autour de moi , & si-tôt que je vis ma belle je prens mon écouffe & me lance dans le Robinet de la fontaine. Les Archers me tirent en arriere moi je tire en avant , & enfin il ne resta aux Archers que mes souliés pour les prendre. Moi , du réservoir de la fontaine je descendis dans la Seine , & je m'en fus à la nage jusqu'au Havre de Grace , où je trouvai un Vaisseau qui partoît pour les Indes , je m'embarquai dedans , dont me voilà de retour.

M E Z E T I N.

Ton Histoire est bien périlleuse , mais gros comme tu es comment diable as tu fait pour entrer par le trou du Robinet de la fontaine ?

A R L E Q U I N.

Ah mon ami ! quand on est à la veille d'être pendu on est diablement mince.

M E Z E T I N.

Tu as raison , mais que fais-tu dans cet équipage , pourquoi portes-tu comme cela tes bottes ?

A R L E Q U I N.

Comme je suis pauvre , c'est pour épargner les semelles.

M E Z E T I N.

Vien-ça que je te débotte.

S C E-



SCENES

FRANCOISES

3

D'ARLEQUIN

EMPEREUR DANS LA LUNE,

Obmises dans le premier Tome.

SCENE

LE DOCTEUR, ARLEQUIN

Recit que fait Arlequin au Docteur, du Voyage qu'il a fait dans le Monde de la Lune.

HE ! pourquoi cherchez-vous le Docteur ?

ARLEQUIN.

C'est que je suis envoyé ici du monde de la Lune pour vous servir d'Ambassadeur, & vous demander vôtre Fille en mariage.

K 2

LE

LE DOCTEUR.

Ambassadeur du Monde de la Lune ! Etes vous de ce païs-là ?

ARLEQUIN.

Non Monsieur, je suis de cette Ville.

LE DOCTEUR.

Comment avez vous donc fait pour vous en aller si loin ?

ARLEQUIN.

Ah ! je m'en vai vous le dire Monsieur : Il ya environ un mois que j'avois fait partie avec un de mes amis de m'en aller promener, & je m'en fus à la rotisserie acheter une grosse Oye grasse, puis je vai pour retrouver mon ami. Quand je fus en chemin voilà le gros Vendeur qui s'en vient se jeter sur mon Oye, & m'enleve si haut moi & elle que je pers connoissance. Etant si haut élevé, il revient encore une douzaine de gros Vendeurs qui se jettent d'abondant sur mon Oye. Moi je la tenois toujours par le col. car si je l'eusse lâchée je serois peut-être tombé sur la pointe d'un clocher, & y aurois été empalé pour le reste de mes jours. Enfin après m'avoir enlevé extrêmement haut le col de mon Oye vient à manquer ; je tombe dans un flacquet, où par bonheur des Pêcheurs avoient tendu un filet & je tombe dedans. Les Pêcheurs me tirent à bord, & il y en eût un qui me prit sur ses épaules, & me porte droit à l'appartement de l'Empereur de

de la Lune. Quand je fus-là, Monsieur l'Empereur dit, quel Poisson est-ce là? Est-ce une Carpe ou un Brochet? Que l'on mette frire cela..... Ha! Monseigneur, lui dis je.... Et il répondit: qu'est-ce que c'est donc que cela? C'est que les Poissons parlent Monseigneur: toutes les fois que l'on nous veut frire, nous avons le privilege de nous plaindre. Il me demanda qui j'étois, & comment j'étois venu en son pais. Je lui dis que j'étois de cette Ville, & lui fis le recit que je viens de vous faire. Il me demanda si je connoissois le Docteur? Je lui dis que oui. Et sa Fille, me dit il? & sa Fille aussi; je les connois tous deux, lui dis-je. Hé bien, je veux que tu me serves d'Ambassadeur. Mais Seigneur je ne sçai pas le chemin. Ne te mets pas en peine, je te mettrai dans une influence chargée de Rhumatismes, de Rhumes, de Fluxions sur la poitrine, de Goutes, & autres maux semblables. Mais Seigneur, quelle place donnerez-vous au Docteur? Il me dit que depuis quelques jours il étoit mort, dans les douze signes du Zodiaque, le Scorpion, & qu'il vous mettoit à sa place. Il dînoit dans ce tems-là, & il mangeoit assez plaisamment.

L E D O C T E U R.

Ne mange-t-il pas comme nous?

A R L E Q U I N.

Oh! vraiment nenni: Il y a une somme

de ses gens à sa droite , qui tiennent chacun une grosse Arbalêtre d'or massif, bien bardée : A l'une il y a une andoüillette, à l'autre un petit pâté , à l'autre une perdrix , becassé & ainsi des autres. Du côté gauche il y a encore vingt autres de ces gens , qui tiennent chacun une grande Seringue d'argent , toutes remplies , l'une de vin François , l'autre de vin d'Espagne , l'autre de vin d'Alcant , & ainsi des autres à proportion d'autres Liqueurs : si bien que lors qu'il veut manger il n'a qu'à se tourner du côté droit on le couche en joue , tac , & on lui lâche dans la bouche qu'il tient ouverte un petit pâté, un alloyau, une andoüillette, un bœuf & ensuite il n'a plus qu'à mâcher. Et lors qu'il veut boire il se tourne du côté gauche il ouvre la bouche , puis on lui seringue boire.

LE DOCTEUR.

Voilà une plaisante maniere.

A R L E Q U I N.

Mais Monsieur, ils ont dans ce pais-là une plaisante Simphonie.

LE DOCTEUR.

Comme l'on dit, Luht & Téorbe, Claveffin & Violons.

A R L E Q U I N.

Ah ! que nenni. Je vous dirai que dans ce pays-là il y a des gens qui ont le nez d'une grandeur extraordinaire: ils y mettent dessus

dessus des cordes à boyaux, & ils en jouient après comme d'un violon.

LE DOCTEUR.

Par ma foi voilà qui est plaisant : mais dites-moi un peu, les Villes-sont-elles belles en ce pais-là ?

ARLEQUIN.

Fort-belles, d'une belle toile, d'un beau satin : les maisons sont fort-droites, elles sont meublées par dehors, & par dedans il n'y a rien : elles sont couvertes de bois de reglisse, & quand il pleut il tombe de la Pti-fane par toute la Ville. Les murs du Palais sont de cristal mineral, soutenus par de grosses colonnes toutes de tabac en corde, & les salles sont de bouraquan de Flandre, brodez or & argent, qu'il n'y a rien de plus propre.

LE DOCTEUR.

Mais ils parlent donc bon François ?

ARLEQUIN.

Comme vous & comme moi ?

LE DOCTEUR.

Hé ! comment ont ils appris ?

ARLEQUIN.

Ah ! je m'en va vous le dire Monsieur : Il y a un Maître de Langue en cette Ville qui vient tous les jours sur le Pont-neuf, avec une Trompette parlante, & parle comme cela à Monsieur l'Empereur, & lui donne sa leçon : puis Monsieur l'Empereur

en a un autre qui lui répond, & voilà comme il a appris à parler François. Il m'a donné une de ces Trompettes pour lui parler dans le besoin.

LE DOCTEUR.

Vous pourriez donc lui parler si vous vouliez.

ARLEQUIN.

Où Monsieur.

LE DOCTEUR.

Hé ! de grace , que je vous entende lui parler.

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure Monsieur, tout-à-l'heure.

S C E N E

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *sortant de dessous la table en ombre , c'est à dire un drap sur son corps , chante ces paroles de l'Opera.*

A H ! tu me trahis malheureuse , ah !
tu vas trahir tes sermens :
Pour te reprocher ta foiblesse , c'est aux Enfers que je t'attends.

CO-

C O L O M B I N E.

Hé : qu'est-ce que je voi ! sont ce les ma-
laises plaintives d'Arlequin ?

A R L E Q U I N.

Je ne suis ni manne ni panier , je suis un
pauvre Colimaçon qui est dans la coquille
des perfidies de ma Maîtresse , puisqu'elle
ne me donne pas un soupir.

C O L O M B I N E.

S'il ne tient qu'à un soupir pour réveiller
un Amant , mon cœur en fera volontiers la
réponse. Ha !

A R L E Q U I N.

Si le soupir est pour moi , me voilà ; mais
si c'est pour le Fermier je rentre dans ma
coquille.

C O L O M B I N E.

Hé ! ne vois-tu pas mon cher que c'est
un vrai soupir d'amour & de mariage. Sors,
sors, Arlequin.

A R L E Q U I N *Chante une autre
parole de l'Opera.*

Le jour me blesse.

C O L O M B I N E.

Viens , j'ai songé à une fourberie bien ri-
dible ; commençons toujours par rire.

A R L E Q U I N.

Allons rions , ha , ha , ha , ha ,

C O L O M B I N E.

Non pas , non pas , ne rions pas tant , la
chose ne peut réussir.

ARLEQUIN.

Hé! pourquoi?

COLOMBINE.

C'est que mon Maître m'ayant promis un Fermier, il ne voudroit pas me donner à un autre.

ARLEQUIN.

Pleurons donc.

COLOMBINE.

Non, non; pour mieux vaincre le causer, il faut que tu pleure pendant que je rirai, ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé, hé, tu es bien éffrontée de rire pendant que je pleure, je te donnerai un soufflet.

COLOMBINE.

Vien-ça Arlequin, j'ai revé une fourberie, vôtre Maîtresse est une vieille Médaille antique, qui prétend que ses rides donnent encore de l'amour. Je voudrois avoir trouvé une Fille de Chambre qui lui fit de la Pommade & des drogues pour son visage. Je te veux habiller en Fille.

ARLEQUIN.

Moi en Fille, hé! fy donc, tu te moques. Ai je la physionomie d'une Fille.

COLOMBINE.

Va, va, laisse-moi faire, je veux que tu sois le premier trompé.

AR

de l'Empereur dans la Lune. 227

A R L E Q U I N.

Hé ! cela ne se peut pas , je n'ai pas assez de pudeur pour cela.

C O L O M B I N E.

Que tu es bon ! V a v a , ce n'est pas là le plus nécessaire au déguisement , allons il n'y a point de tems à perdre à nos affaires.

*Ils s'en vont
tous deux.*



K 6

S C E



S C E N E S

F R A N C O I S E S

3

D'ARLEQUIN

HOMME A BONNE FORTUNE,

Obmisés dans le premier Tome.

S C E N E

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

P A S Q U A R I E L.

B On jour Arlequin, l'on m'a dit que tu avois là Fièvre?

A R L E Q U I N.

Oh ! non, je suis guéri par un remède souverain, que je veux vous apprendre si vous voulez.

P A S Q U A R I E L.

Oüi-da, volontiers.

A R-

A R L E Q U I N.

Vous sçavez donc que cette diable de Fièvre me vient trouver tous les jours sans manquer à trois heures ; puis elle me prend par une porte & tantôt par l'autre : Quand je vis cela je délogai de la maison Bon ! elle me vint trouver le lendemain juste à trois heures. Moi je m'imaginai que quelqu'un lui avoit dit que j'étois délogé , & lui avoit enseigné où je demeu-
rois ; je m'avisai d'aller à Vaugirard , sans en rien dire à personne : où quand je fus-
là à deux heures & demie , je me cachai dans une cave. A trois heures voilà cette diable de Fièvre qui me vint trouver ; & moi j'enrageois ne sçachant que faire : Pour-
tant le lendemain sur les deux heures il me prit fantaisie de passer l'eau & d'aller à Chaillot : Je dis , la Fièvre n'aura point d'argent , il faudra qu'elle fasse le grand tour par dessus le Pont ; elle ne pourra jamais y être à tems. A trois heures sonnantes voilà cette peste de Fièvre qui me prend : Moi ne sçachant plus que faire , je dis , il faut que je me fasse mettre en prison , la Fièvre aura peur & elle ne voudra pas y venir. Je m'en
allai à Paris dans le Marché , je fouille dans la poche d'un homme bien fait , je lui pris sa bourse. Aussi-tôt il crie au voleur : Il vient cinq ou six Archers qui me prirent & me demanderent, où avez-vous pris cette bourse ? Moi je leur dis , je l'ai trouvée dans la po-
che

che d'un homme : Eux aussi - tôt me menèrent en prison : Moi bien aise d'être prisonnier, (il n'étoit que midi) je dis bon la Fièvre ne viendra pas ici : mais à trois heures cette enragée me vint visiter & sauta sur mon corps sans craindre la prison. Alors il vint un drille qui me dit, allons bon vivant suivez moi. Il avoit un gros paquet de clefs; moi je croyois que c'est qu'il vouloit enfermer les Fièvres dans quelque'un de ses apartemens, & moi dans un autre : mais il me mena dans une chambre où il y avoit des gens vêtus de noir, avec des bonnets quarrez, qui me firent mettre sur une petite sellette de bois pour bien examiner ma maladie. Après qu'ils eurent bien consulté il y en eût un qui se leva & me dit, qu'avez-vous, mon ami à trembler? Je lui dis Monsieur, c'est que j'ai la Fièvre. C'à, çà, me répond-il, je vai vous la faire guerir. Il donna un morceau de papier où étoit écrite l'Ordonnance du Remède : puis il me met entre les mains de celui qui fait prendre tous les Remedes qu'il ordonne. C'est un homme bien fait, qui est gros & gras, qui a une grosse moustache, le visage un peu gravé, & il y a bien des gens dans Paris que le connoissent & qui ne s'en vantent pas. Il me dit, hé bien, mon ami, où la Fièvre te prend elle? Moi je lui dis, partout dans le dos. Il me mena avec lui & m'attacha sur le derriere d'une charette, & depuis deux heures jnsqu'à trois heures & demie

mie nous fûmes toûjours à nous promener ,
en me foûttant le dos d'une bonne maniere ,
puis quand Madame la Fièvre se sentit foïet-
ter elle s'en alla , & voilà comme j'ai été
guéri. Quand vous l'aurez vous pouvez
vous servir de ce remede , il est fort-bon.

P A S Q U A R I E L.

Va t en au diable toi & ton remede , que
la peste te creve , le remede est pire que le
mal.

S C E N E

DU SCORPION.

MEZETIN, LE VIEIL-
LARD, ARLEQUIN,
LEZANY,

M E Z E T I N.

HA mon pauvre Frere ! un Mede-
decin , un Chirurgien , un Maréchal ,
du secours pour mon pauvre Frere.

L E V I E I L L A R D.

Qui a-t-il mon ami ? qu'avez-vous à
crier ?

M E Z E T I N.

Ha ! Monsieur , c'est qu'il est arrivé une
in-

influence de Scorpion, & mon pauvre Frere en est mordu. Je vous dirai aussi que tous les Hôpitaux sont pleins de gens qui sont mordus de ces fortes d'animaux-là.

LE VIEILLARD.

Hé ! que m'importe à moi.

*Mezetin voyant Lezani, lui dit
attendez, patience.*

ME Z E T I N.

Monfieur, attendez. Que vois-je ! c'est un Scorpion

LE VIEILLARD.

Et où ?

ME Z E T I N.

Le voilà sur votre chapeau.

LE VIEILLARD.

Ote-le, je te prie, & prends garde à moi.

ME Z E T I N.

Non, il n'est plus là : le voilà qui entre dans le collet de votre pourpoint.

LE VIEILLARD.

Dépêche-toi vite.

ME Z E T I N.

Démenagez toujours.

Arlequin emporte les hardes.

LE VIEILLARD.

Hé bien ?

ME Z E T I N.

Tenez le voilà qui entre dans la ceinture de votre culotte.

LE VIEILLARD.

Défais-là donc vite.

MEZETIN.

Y a-t-il de l'argent ?

LE VIEILLARD.

Il y a cinquante Louïs d'or.

MEZETIN.

Malepeste, voyez un peu les Scorpions
qui aiment l'argent.

Arlequin prend toujours les hardes.

MEZETIN lui dit, emporte toujours
cela, c'est bien tôt fait.

Prenez garde Monsieur, le voilà sur vô-
re dos, ne groüillez pas, par la raison que
e le vai prendre: Tenez vous bien.

Dans ce tems-là Mezetin s'en va.

LE VIEILLARD.

Hé bien mon ami, l'as-tu ? hélas ! par-
le donc, est il atrapé ?

*Il se tourne & ne voit point son
homme, il crie au voleur, &
s'en va.*



S C E N E S

F R A N C O I S E S

D' A R L E Q U I N

D O G U E D' A N G L E T E R R E.

*LISTE DES MARCHANDISES
qui sont dans le Vaisseau de M. Pierrot.*

L Es Escarpins d'Herodias , pour apprendre à danser à ceux qui manquent de disposition.

Les Besicles de Scipion Nasique , dont l'usage allonge le nez à ceux qui l'ont trop court.

Le Busc de Sophonisbe , pour cacher la grosseffe des Filles.

De l'herbe nommée Uncula Cabalina , qui tuë les vers des mauvais Payeurs de ce tems.

Un livre qui enseigne les droits d'Ignorant-roman-

omancie, Fourbonomancie & Gloutonomancie, lesquelles sont fort usitées en ce
ems.

Trois mille Ballots de Crème fouëtée,
a plus blanche qui ait jamais paru.

Les Pantoufles de Pline, qui guerissent la
curiosité.

Un nombre infini de ballots de Diamants,
de toutes couleurs.

La Guitare de Neron, pour endormir les
Mullots.

Trois mille cinq cens livres d'eau de la
Riviere de Seine, calcinées & mises en pou-
dre, & passées par le tamis fin.

La Quenoüille d'Helicubule, pour ser-
vir d'entretien aux servantes des calleux.

Deux cens cinquante toises de Chaînes à
Puits, faites par le bon ouvrier.

Un gros Limaçon venu de Goa, qui pro-
duit des Fontaines à la mode.

Une côte du Cheval de Troye, laquelle
appliquée sur les reins guerit l'inflammation
des Langues médisantes.

Quatre mille pintes d'essence de Lune,
pour blanchir les affligez.

Un Baril de la Roüille de l'épée de Rol-
ant le Furieux, dont un seul grain fait fuir
un Escadron d'Infanterie & un Bataillon de
Cavalerie: Le tout éprouvé sur mer au plus
grand jour d'Esté, pendant l'Hiver.

S C E N E

COLOMBINE, ARLEQUIN.

C O L O M B I N E.

Bien venu la Romaine de mon cœur,
aimable portefaix de mes bonnes grâces.

A R L E Q U I N.

Bon jour beau fruit du jardin de mes amours, charmante citrouille.

C O L O M B I N E.

Quoi ! tu as été si long tems à me voir, moi qui voudrais tous les jours rester auprès de toi, & qui pour cet effet ai souhaité plusieurs fois être une truie & que tu fusse un cochon, pour te donner occasion de me chercher.

A R L E Q U I N.

Je le souhaiterois de tout mon cœur, car cherchant avec mon groin, gran, gron, je te dirois en effet : Mon aimable Colombine, j'ai souhaité aussi plusieurs fois être Pluton, & que tu fusse Proserpine, afin que lors que tu me chercherois en disant où es-tu Pluton mon ami ? Je te ferois repousser ma voix, ma charmante diablesse.

C O L O M B I N E.

Quoi ! tu souhaite d'être Pluton, toi qui
es

d'Arlequin Dogue d'Angleterre. 237
es si drôle , si beau & si bien fait , que tu
ressemble à un baril de moutarde de Dijon.

A R L E Q U I N.

Et toi tu souhaite être une Trufe , qui est
un fruit noir , malle , fort-vilain & rabo-
teux , toi qui as la taille delicate comme le
corbillon d'un Oublieux.

C O L O M B I N E.

A propos d'Oublieux , je voudrois que
tu en fusse un , & que je fusse une Lanter-
ne , afin d'être toujours auprès de toi.

A R L E Q U I N.

C'est ce que je souhaite charmant étui de
chagrin , bel Astre de Charbonnier , aimable
ancre reluisante. Adieu toute aimable.



S C E.



S C E N E S

F R A N C O I S E S

3

D' A R L E Q U I N

LINGERE DU PALAIS.

S C E N E

*De Rodrigue & de Chimene, tour-
nez en ridicule: Au sujet de ce que
Spestafer a percé de son épée une bou-
teille de vin à Arlequin.*

SPESTAFER, ARLEQUIN.

S P E S T A F E R.

HE bien, sans vous donner la peine de
poursuivre,
Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de
vivre.

A R-

A R L E Q U I N.

Ah ! Ciel où sommes-nous , & qu'est-ce que je voi ?

Rodrigue en ma maison , Rodrigue devant moi.

S P E S T A F E R.

N'épargnez pas mon sang , goûtez sans résistance ,

La douceur de ma perte & de vôtre vengeance.

A R L E Q U I N.

Helas !

S P E S T A F E R.

Ecoutez moi.

A R L E Q U I N.

Je me meurs.

S P E S T A F E R.

Un moment.

A R L E Q U I N.

Va laisse-moi mourir.

S P E S T A F E R.

Quatre mots seulement ,

Après ne me repons qu'avec cette épée.

A R L E Q U I N.

Du jus de ma bouteille encor toute trempée.

S P E S T A F E R.

Ma chimene !

A R L E Q U I N.

Ote moi cet objet odieux ,

Que reproche ton crime , & ta vie à mes yeux :

Ah !

Ah ! quelle cruauté qui tout en un jour tuë ,
La pinte par le fer , le bûveur par la vûë :
Ote-moi cet objet , je ne le peux souffrir ,
Toute ma soif redouble & tu me fais mourir.

Va-t en , ne montre plus à ma douleur ex-
trême ,

Le cruel assassin d'une liqueur que j'aime.

Dieux ! je n'entendrai plus ce langage si
doux ,

Qui s'exprimoit à moi par d'aimables glou-
gloux.

Malgré tes sentimens qui flâtent mon oreil-
le ,

Je ferai mon possible à venger ma bouteille :

Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir ,

Si tu me rens mon vin je n'ai plus de pou-
voir.

S P E S T A F E R.

O miracle d'amour !

A R L E Q U I N.

Que j'eusse bû de verres !

S P E S T A F E R.

Que de maux & de pleurs nous coûte-
ront nos pertes !

A R L E Q U I N.

Rodrigue qui l'eût crû !

S P E S T A F E R.

Chimene , qui l'eût dit.

A R L E Q U I N.

Que ce vin prêt à boire aussi-tôt se perdit.

S P E S-

Adieu je vai traîner une mourante vie.

Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

A R L E Q U I N.

Si j'en obtiens l'efet je te donne ma foi,
De m'enivrer aussi pour courir après toi.

S C E N E

LE DOCTEUR, SPESTA-
FER, ARLEQUIN *déguisé*
en Nourrice.

LE DOCTEUR.

VRaiment Monsieur, vous n'aviez que
faire de vous aller embrouïller l'esprit,
en vous fourant dans la dispute de la Lingere
& du Limonadier, vous avez eu vôtre re-
compense, car vous avez été froté de la beï-
le maniere comme moi, je sens encore tous
mes bras & mes jambes rompus des coups
qu'ils m'ont donné.

*Un Païsan, qui est Mezetim dé-
guisé, demande au Docteur.*

Monsieur, faites moi la grace de m'en-
seigner où demeure Mr. Spestafer, par la
raison que je suis le Pere nourricier d'un de
ses enfans, & depuis que nous l'avons en
nourrice il ne nous a donné ni denier ni
maille: Voilà ici proche la femme & l'en-
fant sur un âne Monsieur, parce que nous

sommes venus pour lui rendre son enfant ; nous n'en voulons plus.

LE DOCTEUR.

Faites venir l'enfant & la nourrice , car voilà Monsieur Spestafer.

ARLEQUIN *en nourrice , monté sur un âne, tenant un enfant en ses bras, & parlant au Docteur.*

. Est-ce vous Monsieur, qui êtes Monsieur Spestafer ?

LE DOCTEUR *en montrant Spestafer.*

Non Madame, le voilà.

LA NOURRICE.

Bonjour Monsieur, hé ! pourquoi n'êtes-vous pas venu voir votre enfant ?

SPESTAFER.

Moi, un enfant ! tute mocque. Je n'ai point d'enfant. Va t-en au diable, quelle coquine est-ce là, qui me prend pour un autre ?

LA NOURRICE.

Dénier son enfant ! n'est-ce pas donner un camouflet à la nature ? Je sens mon lait qui se trouble, mon bavolet en pâlit & les oreilles de mon ame qui se dressent de frayeur. Ce petit Spestafer est si joli ! Il n'est jamais si joyeux que quand il a ses petites mains remplies de dez & de cartes, & un pipe pour lui servir de hauchet. Il n'aurait jamais tété que je n'eusse froté ma mamelle

de vin. Le pauvre enfant, du plus loin qu'il voyoit un bœuf, un cochon, ou un âne couroit l'embrasser comme son papa. Nos Collecteurs qui sont des gens sçavans, disent qu'à la naissance des Grands il y a toujours quelque chose qui arrive. Quand le petit Spestafer vint au monde la chandelle pâlit trois fois, le vin fut répandu dans la cave, & par un prodige la marmite fut renversée: Marque Messieurs, que le petit Spestafer sera un jour le flambeau du Tabac, le soutien des Cabarets, & enfin la terreur des Marmites.

S P E S T A F E R.

Retire-toi, que mille diables te puissent emporter.

L A N O U R R I C E.

Coquin! tu me chasses après le tort que tu m'as fait; j'étois retenuë pour être la nourrice de la Republique de Genes, & tu me maltraite encore coquin! un Commissaire, un Commissaire, je suis grosse, il aura blessé mon enfant.

Arlequin s'en va.

S C E N E

*Articles du Contrat de Mariage de la
Fille du Docteur Balloüarde & de
Cintio.*

A R L E Q U I N.

P Ar devant Messieurs les Notaires infernaux de la Cour Souveraine de Pluton , a comparu d'une part , malgré lui , le Docteur Balloüarde pere , & aussi Maître de sa Fille Aularia d'autre part ; laquelle n'a voulu démordre des prétentions par elle avancées à son pere , qui étoit de pousser l'original du Portrait en question , & par conséquent maîtresse de ses droits , & par cette raison qu'elle aura le Sieur Cintio en mariage , & non le prétendu Spestafer fou des Petites Maisons , par aventure Crotesque , qui a été concertée par le Sieur Cintio son prétendu Epoux , & si ledit Docteur n'y avoit consenti il auroit été presentement au Bureau des Saïfies Mobilaires de l'Enfer pour ensuite y être fait droit sur les belles & bonnes raisons des Filles qui prétendent être mariées à leur fantaisie : Et en cas de contestation le Docteur &
tout

tout son équipage sera porté dudit Bureau à tous les diables. Fait sous la cheminée du consentement des Cabaleurs pour mariage, le jour & an qu'ils aviseront, car ainsi est leur volonté; & ce en la presence des Notaires susdits souffignez Aularia & Cintio, puis le reste : Fourbe, parent. Ainsi fait à la hâte.





S C E N E S

F R A N C O I S E S

3

D'ARLEQUIN

FOURBE FOURBE ET DEMI.

S C E N E

*La Gazette que lit Arlequin , pour donner une
lettre aux Filles du Docteur.*

ARLEQUIN, LE DOCTEUR

A R L E Q U I N.

De Perse.

M E S D A M E S ,

J'ai une lettre à vous donner de la part
de vos Amans , mais à moins que le diable
n'emporte vôtres grès animal de Papa mi-
gnon , je ne trouve nul moyen.

De

d'Arlequin fourbe fourbe & demi. 247

De Perse, le 43. jour d'Aoust.

LE DOCTEUR.

Comment donc, le quarante-troisième jour d'Aoust ?

ARLEQUIN.

Ha ! Monsieur, c'est que comme la chaleur est grande dans ce pais-là, cette grande chaleur dilate les mois : Voilà ce qui fait qu'ils sont plus longs qu'ici.

Dudit Perse.

Le Grand Sophi est accouché d'un beau Garçon, dont il se porte fort-bien.

LE DOCTEUR.

Comment le Grand Sophi accouché d'un beau Garçon ? Est-ce que les hommes accouchent en ce pais-là ?

ARLEQUIN.

Oùi, tous les Sophis ont ce Privilege.

De Milan, ou de l'Archipel.

Les six Vaisseaux d'Alger, & douze Galeres de Huis, ont pris trois Escadrons de Cavalerie qui se promenoient sur Mer.

LE DOCTEUR.

De Paris.

Un certain Fourbe voulant donner une lettre au Filles du Docteur, a fait semblant d'être Gazetier ; c'est pourquoy il lui faut donner des coups de bâton pour recompense.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas se fier aux Gazettes, elles ne disent jamais la verité.

L 4

SCE.

S C E N E

PASQUARIEL, COLOMBINE.

PASQUARIEL *frappe à la porte.*

ARLEQUIN *répond.*

Qui frappe à la Pore ?
PASQUARIEL.

C'est moi ma charmante Colombine.

COLOMBINE.

Si le chat de mes amours pouvoit attraper la souris de ta foi , je ferois une chatte bien fortunée.

PASQUARIEL.

Oh , la belle Bouche ! elle me paroît justement la porte cochere du Palais de Venus. Le beau Nez ! il ressemble à une des Pyramides d'Egypte. Les beaux Yeux ! ils me semblent être les fenêtres de l'écurie ou doit loger la bourrique de mes inclinations.

COLOMBINE.

Oh , la belle corporence d'homme ! la belle Tête , les beaux Bras , les belles jambes , les jolies grimaces ! sa Bouche me semble justement un mortier dont les Boucs sont chargez de tendresse.

PAS-

d'Arlequin fourbe fourbe & demi. 249

P A S Q U A R I E L.

Ces paroles sont des dards qui m'ont percé le cœur. Haye : mais....

C O L O M B I N E.

Est-ce que vous vous trouvez mal Monsieur de la Contorsion, Monsieur de la Grimace, du secours, du secours : A moi, de l'eau de la Reine d'Hongrie. A propos j'en ai dans ma poche.

Elle lui fait flâner.

P A S Q U A R I E L.

Qui est-ce que je sens qui me fait du bien ? Quelle charmante voix qui m'entre dans les oreilles ?

C O L O M B I N E.

Courage, courage, c'est un remède rafraichissant.

P A S Q U A R I E L.

Cher Medecin, qui m'a donné un remède pour rafraichir mon cœur ; que je vous ai d'obligation !

C O L O M B I N E.

Tu fuïs, cruel !

P A S Q U A R I E L.

Se retirer, n'est pas fuir.

C O L O M B I N E.

Cruel ! tu n'as pas pitié de celle qui t'aime.

Elle fait semblant de s'évanouir.

P A S Q U A R I E L.

Quoi ! pour moi une Fille va perdre la vie : Ah que je suis malheureux ! Au secours,

un Chirurgien , un Apotiquaire un Medecin , un Maréchal, du vinaigre , du poivre , du sel : hé , vite au secours. A propos , j'ai du Baume qui est composé & fabriqué avec des soupirs amoureux , peut être cela la fera revenir.

*Il lui montre une bourse
dans une phole.*

COLOMBINE *en prenant la
bourse , dit*

Voilà un Baume qui va tout droit au cœur.

PASQUARIEL.

Hé , comment va votre mal ?

COLOMBINE.

Votre Baume m'a donné bien de la joye.

PASQUARIEL.

Votre santé est tout mon plaisir & toute ma satisfaction.

COLOMBINE.

Mais Monsieur , comment me marier avec vous sans argent , car je n'ai pas un fol , je suis une Fille que l'on peut appeller pauvre.

PASQUARIEL.

Hé bien , quand nous aurons beaucoup d'enfans , nous ferons un fameux Hôpital.

COLOMBINE.

C'est à dire , Dieu aidant , que nôtre maison deviendra une pepiniere de gueux.

PAS-

d'Arlequin fourbe fourbe & demi. 251

P A S Q U A R I E L.

Dis-moi un peu Colombine, es-tu un peu adroite en fourberie?

C O L O M B I N E.

Hé, là, là..... Et de plus, comme je dois être ta femme je m'exercerai toujours, pour te plaire, dans cet aimable exercice de ferrer la mule. Ecoute, je croi que la nature nous a fait l'un pour l'autre.

P A S Q U A R I E L.

Dis-moi un peu, pourrois-tu me faire un plaisir; J'aurois besoin que tu contrefisse un Docteur.

C O L O M B I N E.

Je ferai tout ce que je pourrai pour te satisfaire: mais que faut-il faire pour être un bon Docteur.

P A S Q U A R I E L.

Ecoute, tu sçais qu'une servante sçait bien voler, & un Docteur beaucoup parler.

C O L O M B I N E.

Oh! s'il n'y a que cela je suis une Servante Doctoresse, & une des plus illustres du monde: pour beaucoup parler c'est assez de dire que je suis du sexe féminin: pour bien dérober c'est assez dire que je suis servante: puis mon pere étoit voleur, ma mere laronnesse, & comme tu peux croire un bon chien chasse de race, Oh! si j'étois un homme je serois le plus riche voleur de nôtre siècle, & pour cet effet je me serois mis Fermier.

Tu deviendras la Doyenne dans cette Profession: Allons, je te vai préparer, tu n'as qu'à me suivre.

S C E N E

D'ARLEQUIN VOYAGEUR.

Avec son Chapeau envelopé de plusieurs feüilles de papier, & de deux serviettes.

A R L E Q U I N.

C O m m e après la pluye vient le beau tems, de même affecté de Sayete me voilà arrivé dans cette fameuse Ville où l'esprit fait vivre les trois quarts des Habitans, & que si j'y avois songé du tems où rien n'échape à la souplesse de mes mains! mais malheureusement pour moi j'ai été enterrer mes talens à la méchante Ville, où à peine en un an trouve t-on seulement un mouchoir à dentelle, où les Juges sont si prés regardans qu'il faut leur donner presque tout le butin que l'on a pris. Puis-
que

d'Arlequin fourbe fourbe & demi. 253
que me voilà arrivé il faut chercher à faire quelque chose. La propreté & le manège qu'il y a à faire est d'apprendre de quelle manière je dois me mettre pour faire ma fortune. De me mettre dans quelque bonne maison cela ne se peut pas, par la raison qu'il faudroit y être Laquais, eschelon de la fortune: Ou bien, je prendrai quelque reste de plumet, je me ferai Brêteur, je tuërai deux ou trois personnes pour me mettre en réputation, & après cela j'aurai du pain assuré.





SCENES

FRANCOISES

DE LA BELLE

SOLICITEUSE.

SCENE

ROQUILE ET COMODE.

ROQUILE.

HE bon jour ma pauvre Comode, hé bonjour : Que je suis charmé de te voir en si bon point : Apparemment que la marée donne chez vous.

COMODE.

Pas mal.

ROQUILE.

J'ai vû aussi ta Maîtresse magnifique : Comme faites-vous donc vous autres pour avoir de l'argent, à présent qu'il est si rare ?

CO.

C O M O D E.

Nous vivons sur les fots comme ton Maître & toi.

R O Q U I L E.

Ma foi cela va mal, & de la Province d'où nous venons il n'y a pas un fol, & l'on dit que c'est encore pis à Paris, & que l'on n'y trouve plus de dupes.

C O M O D E.

Autant que j'amaï, Paris est l'abîme des riches & l'azile des gueux. Vois-tu, la misere donne de l'intelligence, & ma Maîtresse n'a jamais été plus opulente que depuis qu'elle ne reçoit rien de ses parens.

R O Q U I L E.

Hé bien, mon Maître avoit tous ces talens & abords, & de l'heure que je te parle, tel que tu me vois, je n'ai pas un fol de reste depuis le premier de Janvier jusqu'au lendemain de Decembre.

C O M O D E.

Paris le remplumera : Peut-on manquer de vivre avec de l'effronterie si on donner à joïer ? car outre le profit des cartes ils ont des Joïeurs attitrez qui leur rendent la moitié de ce qu'ils gagnent aux pauvres dupes. Les autres pour obliger les gens pressiez prêtent au denier un pour un.

R O Q U I L E.

Au denier un pour un ! Il faudroit pendre
ces

ces coquins-là , mon Maître se complantera-t-il à moins.

C O M O D E.

Tant pis : Sommes-nous dans un siècle où l'on fasse rien pour rien ? la sincérité & la bonne foi ne sont plus des vertus de ce tems. Chacun consulte la nécessité & fait comme il peut : L'un emprunte sur de faux Contrats : l'autre achete à bon marché des Porcelaines, des Bijoux & des Tableaux, que des fots, sous le titre de curieux, achètent trop cher. Celle-ci trafique des emplois, l'autre fait des mariages & tire de l'argent des deux partis qu'elle trompe. Celui-là au dépens de sa voix attrape des repas où il peut. Un plus malheureux fait des Vers pour le premier fot, qu'il traite de Héros & de Liberal, pour en tirer un habit. Beaucoup aux dépens d'une vertu mitigée trouvent moyen de subsister : Enfin chacun se tire d'affaire du mieux qu'il peut, mais ma Maitresse a trouvé le secret de gagner de l'argent sans offenser personne.

R O Q U I L E.

Le secret doit être rare.

C O M O D E.

Elle est Solliciteuse de Procès, si tu voyois combien nous avons de Solliciteurs tous les matins, tu en ferois surpris.

R O Q U I L E.

Ils perdent bien leur tems.

C O M O D E.

Pas trop , Galantine en a fait gagner qui n'étoient pas des meilleurs.

R O Q U I L E.

Les Juges sont ils si faciles ?

C O M O D E.

Hé, non pas Quand ils voyent une belle Fille qui vient avec un air tout neuf de la Province , ils n'ont pas la force de la refuser.

R O Q U I L E.

Elle a du credit près de ces jeunes Conseillers.

C O M O D E.

Ils ne la regardent pas : Mais si tu voyois ces vieux Doyens comme ils sont gracieux aux jeunes personnes , ils donnent plus d'audience que l'on ne veut , & jusqu'à moi ils me serrent les mains.

R O Q U I L E.

Que n'engage t-elle un de ces Anciens à l'épouser pendant qu'elle est jolie , cela vaudroit mieux que mon Maître.

C O M O D E.

Hé , ne la connois-tu pas , c'est une étourdie , qui ne veut de l'argent que pour le jetter , qui rit à tout , qui ne s'arrête à rien , qui n'a du penchant que pour le jeu. Ah , vraiment ton Maître est de retour , ell ne va plus songer à cette affaire. Cependant le Conseiller Paffart l'aime depuis le départ de
ton

ton Maître, il lui a promis même une donation de l'épouser si elle rompt commerce avec son Baron : Il sçaura son retour. Nous sommes perdus, elle vient, retire-toi.

R O Q U I L E.

A tes heures perduës songe à ton pauvre Roquile, je t'en prie. Adieu.

S C E N E

GALANTINE, LE BARON.

L E B A R O N.

E Enfin beauté estropiante, dont mon triste cœur ne bat plus que d'une aîle, après cinq jours de grand galop j'arrive d'Orleans pour vous voir. Aussi le diable m'emporte, je suis si fatigué qu'à peine ai-je la force de vous dire : ah, ouf... Hé, ma foi il fait bien chaud voyager : ce qui me console c'est que je connois trois ou quatre grisettes qui me donneront tantôt un cartaut de leur vin pour me rafraîchir.

G A L A N T I N E.

Vous avez fait aussi une grande diligence.

L E B A R O N.

La peine est peu de chose, au prix de la douleur que j'ai d'apprendre en arrivant que jadis vos charmes inconnus dans les plus fa-
meu-

meuses ruës de Paris, reçoivent à présent l'encens de tout le monde. A ces terribles nouvelles je n'ai eu le tems que d'ôter une botte, pour vous dire que de quatre de ceux qui m'ont parlé de vous, trois sont restez sur la place.

G A L A N T I N E.

Ne pouviez-vous pas vous fâcher sans tuër personne, j'aurois bien trouvé le moyen de me justifier.

L E B A R O N.

Ah ! tête sans cervelle, giroüete qui tourne à tout vent. puis-je écouter sans fureur qu'on dise par la Ville que vous déclarez guerre ouverte à votre réputation.

G A L A N T I N E.

Hé, que fais-je, que l'on puisse condamner ?

L E B A R O N.

Hé, que ne faites vous pas ?

G A L A N T I N E.

Insolent.

L E B A R O N.

Non, je ne me puistaire tant que vous irez avec Raffard au Concert, que vous vous promènerez au Cours avec un Mousquetaire, à la Plaine avec un petit colet, n'esperez pas qu'Himénée nous acroche, car je suis d'un assez beau ménage pour n'avoir pas besoin de la parure que vous voulez me mettre sur la tête.

G A-

G A L A N T I N E.

Est-ce là tout ce que l'on dit ?

L E B A R O N.

Bagatelle : sçavez-vous que ces discours vous mettront bien-tôt plus à la mode que Madame de Painbis, Madame de la Befaciére & d'autres, que j'ai abandonnées à leur méchante destinée.

G A L A N T I N E.

Mais qui parle ainsi de moi ?

L E B A R O N.

Mesamis.

G A L A N T I N E.

Hé ! sçavez-vous ce que l'on m'a dit de vous ?

L E B A R O N.

De moi, morbleu, que peut-on dire d'un Gentilhomme de ma qualité qui compte trois cens soixante Filiations de pere en fils, sans ce que le Genealogiste a négligé.

G A L A N T I N E.

Tant pis, ne sçavez-vous pas que la Noblesse la plus nouvelle est aujourd'hui la meilleure, il semble que l'ancienne tombe en ruine comme les vieux Châteaux, & puis on s'étonne qu'un homme de vôtre nom reste en tems de guerre sans prendre parti.

L E B A R O N.

Pauvre abusée, qui ignore que toutes les Nations de l'Europe me font pension pour les laisser vivre en repos.

G A

G A L A N T I N E.

On est bien injuste, car on assure que toute votre ressource est d'emprunter ardemment, de rendre avec peine, & de forcer vos amis d'aquiter vos dettes.

L E B A R O N.

Hè ! qui ose parler de la sorte ; Il n'y a point de sot assez las de vivre qui ait la hardiesse d'en donner exemple.

G A L A N T I N E.

Pardonnez-moi, on publie qu'une Dame vous trouvant à son gré souffrit vos besoins, & que vous ne manquâtes pas d'abord votre caractère, car étant pressé par le Maître de l'Auberge, vous lui dites que vous aviez besoin d'argent.

L E B A R O N.

Ha ! ha ! ha ! menterie, faribole.

G A L A N T I N E.

La Dame non dupe dit qu'elle n'en avoit point : Surpris de sa réponse vous vous en allâtes en colere, & pour vous souvenir d'elle vous lui emportâtes une Montre qu'elle n'a pas vûë de puis.

L E B A R O N.

Fausseté, fausseté, fausseté, si j'étois de ce Caractere, avec ce minois de Conquerant je nagerois dans les Pistoles. Il est vrai qu'ayant un habit à breluche, malheureusement cette diable de Montre s'y accrocha, & je ne voulus pas prendre la peine de remonter
pour

pour la rendre. De bonne foi peut-on appeler cela voler ?

G A L A N T I N E.

Non , on appelle seulement cela friponnerie :

L E B A R O N.

Embrassez ma botte & rendez graces à mon amour , si un autre que vous me disoit pareille chose....

G A L A N T I N E.

Que lui feriez-vous ?

L E B A R O N.

Je vous le demande , objet de mes transports.

G A L A N T I N E.

Pour vous venger vous lui emporteriez de l'argent.

L E B A R O N.

Non , je ne sçaurois plus endurer cet outrage. Je vai. Peste que mon épée est enrouillée , on voit bien qu'il y a long-tems que je souffre les humains en paix. Allez je ne veux point m'emporter , je vous laisse en proie à tous les médifans , dont je vous aurois garantie à l'abri de mon nom.

G A L A N T I N E.

Vous me delivrez du plus dange-reux.

L E B A R O N.

Ha ! je reviens , la pitié me rappelle. Franchement j'ai le cœur admirable pour oublier
les

les offenses : Tenez baisez ma main pour
marque de reconciliation.

G A L A N T I N E.

Vous êtes fou.

L E B A R O N.

Mais du moins changez de conduite.

G A L A N T I N E.

Pour vous ? Je ne le ferois pas pour un
Prince.

L E B A R O N.

Je vous aimerai donc telle que vous êtes,
petite guêpe qui m'éguillonnez le cœur. Al-
lons, donnez-moi votre main, mon amour
vous fait grace.

G A L A N T I N E.

En verité je suis bien bonne.

C O M O D E.

He bien ils se querellent toujours, & ne
sçauroient se passer l'un de l'autre. Allez-
vous-en là-dedans vous, j'ai quelque chose
à dire à Madame.

Le Baron rentre.

Je ne suis pas de bonne humeur, votre
diable de Baron me cajole de prés ; je vous
en avertis au moins. A propos un Cocher
vous est venu prier de la part du Corps des
Fiacres de vouloir solliciter contre un certain
Plumet qui les fait courir depuis le matin
jusqu'au soir, & puis les frappe quand ils
demandent de l'argent. Ce pauvre diable est
enragé contre le Baron, qui est entré dans
une

une porte qui traverse , & s'est sauvé ici dedans. Les voisins sont avertis , & ils l'attendent à la porte pour l'arrêter : Allons voir. Vraiment il faut avouër que vôtre Baron est un grand scelerat.

S C E N E.

COMODE, *un Gentilhomme Campagnard, qui veut se separer d'avec sa Femme Galantine.*

C O M O D E.

NE verrai je jamais une Femme raisonnable. Ha ! ha ! voici le Gentilhomme Campagnard qui prétend se separer d'avec sa femme , par la seule raison qu'elle est coquette..... Quel animal !

C A M P A G N A R D.

Hé bien ma bonne , vôtre Maîtresse a-t-elle sollicité mon affaire auprès des Juges ? puis-je esperer de me voir défait de cette coquine qui me ruine en se mocquant de moi.

C O M O D E.

Ma Maîtresse n'y perd pas un moment, & depuis quinze jours elle ne prend des repas que chez le Buffier. Franchement je ne sçai
ce

ce que vous lui donnerez pour toute la peine qu'elle prend.

C A M P A G N A R D.

Ho ! la reconnoissance ne tient à rien , & sur ce qu'elle m'avoit dit qu'il se jugeoit incessamment, je lui apporte un Colier de Perles de feuë ma premiere femme : elles sont baroque , mais d'un éclat merveilleux.

C O M O D E.

Vous êtes ce Gentilhomme dont la femme mangeoit tout le bled en herbe.

C A M P A G N A R D.

Oüi , & des plus illustres de la Beauce.

C O M O D E.

Et qui voulez vous séparer.

C A M P A G N A R D.

Oüi , ma chere.

C O M O D E.

Et qui devez faire un present à Galantine s'il est jugé , & dont le present est tout prêt.

C A M P A G N A R D.

Hé , oüi.

C O M O D E.

Et qui me donnerez quelque chose pour avoir sollicité ma Maîtresse.

C A M P A G N A R D.

Oh ! de bon cœur.

C O M O D E.

Hé , que ne vous expliquez vous ? votre affaire est finie , vous n'avez plus qu'à don-

ner le Colier, sans oublier vôtre petite servante.

CAMPAGNARD.

Finie ! Et depuis quand ?

COMODE.

Et de quand avez-vous apporté le Colier ?

CAMPAGNARD.

De hier.

COMODE.

Hé-bien, c'est de hier que vôtre affaire est jugée.

CAMPAGNARD.

Et j'ai gagné ?

COMODE.

Vraiment.

CAMPAGNARD.

Et sans être obligé de lui faire une petite pension.

COMODE.

Belle demande.

CAMPAGNARD.

Cette diablesse m'eût abîmé, si je n'y eusse pas donné ordre. Je ne me sens pas de joye.

COMODE. *à part.*

Ah, voilà Galantine.

Elle va tout gâter.

Galantine vient.

CAMPAGNARD.

Ha ! Mademoiselle, je vous dois la vie.

G A-

G A L A N T I N E.

Comment ?

COMODE à *Galantine*.

Ne perdez pas la Cause..... Monsieur vient vous rendre grace de la réussite de son Procès , & vous apporte un beau Colier de Perles.

G A L A N T I N E.

A quoi bon ceci ?

C A M P A G N A R D.

Le present est peu de chose pour le service que vous m'avez rendu , mais il est de bon cœur , & quand je serai dans ma terre je vous enverrai deux douzaines de chapons gras , que vous n'en aurez jamais mangé de semblables.

C O M O D E.

Sans ce que Monsieur m'a promis.

G A L A N T I N E.

Mais je ne sçai.....

C O M O D E.

Mais Monsieur , a les manieres du monde les plus charmantes , & s'il avoit perdu son Procès vous auriez été au desespoir.

C A M P A G N A R D.

Voilà le Colier Mademoiselle.

G A L A N T I N E.

Que veut dire tout ceci , Comode ?

C O M O D E.

Vous le sçauvez après , prenez toujours à bon compte.

G A L A N T I N E.

Mais cet homme n'a pas gagné son Procès.

C O M O D E.

Ha ! que de raisons : mon Dieu que je fais lasse d'avoir affaire à une innocente.

G A L A N T I N E.

Cependant....

C O M O D E.

Cependant Monsieur n'a plus qu'à s'en aller. Mademoiselle est honteuse lors qu'on lui fait des presens.

G A L A N T I N E.

Je suis surprise.

C A M P A G N A R D.

Mais ne puis-je sçavoir si on lui laisse la liberté de rester dans le monde ?

C O M O D E.

Vous sçauvez tout cela des Juges , fufit que vous avez gagné.

C A M P A G N A R D.

Vous avez raison , j'abuse du tems de Mademoiselle.

C O M O D E.

Allez-vous en Monsieur , il semble que vous attendiez un remerciement , ne voyez-vous pas comme elle est confuse de toutes vos honnêtetez.

C A M P A G N A R D.

Adieu donc trop aimable Solici-teuse. Ma
fille

filles voilà quatre pistolles pour toi, en attendant mieux,

C O M O D E

Allez, allez Monsieur, je ne suis pas intéressée. Si, si, si vous envoyez des Chapons à ma Maîtresse, envoyez-moi quelque bons pigeons pattus.

A part.

Je ne les plume pas mal, ce me semble.

S C E N E

GALANTINE, LA NONNETE.

JE ne sçai ce qu'est devenu ni Comode ni le Baron, je les cherche en vain. Que me veut cette Fille ?

L A N O N N E T E.

Bon jour Mademoiselle, je viens de la part d'Egrestin, qui dit que vous empêcherez que l'on ne me marie.

G A L A N T I N E.

Si la chose est faisable.

L A N O N N E T E.

De grace, empêchez mon mariage.

G A L A N T I N E.

Si vous avez les engagemens que l'on dit la chose est difficile. Après avoir donné votre

cœur, que pouvez vous mieux faire que d'épouser un homme que vous aimez.

L A N O N E T E.

Qui dit que j'ai donné mon cœur ?

G A L A N T I N E.

La bonne opinion que j'ai de vous.

L A N O N E T E.

C'est l'avoir mauvaise.

G A L A N T I N E.

Mais donne-t on, sans aimer, une promesse de mariage ?

L A N O N E T E.

Si vous sçaviez comme cela s'est fait, vous ne seriez pas surprise.

G A L A N T I N E.

Vous pouvez me le dire, je n'abuserai pas de votre secret.

L A N O N E T E.

Je m'en vai vous le dire. Ma mere qui ne m'aimoit pas fit dessein de me faire Religieuse ; il fallut obeir, mais avec tant de violence que j'en tombai malade, & l'on apprehenda pour ma vie.

G A L A N T I N E.

On vous retira ?

L A N O N E T E.

Non, ma mere inhumaine me laissa avec mes langueurs, néantmoins confuse de ce que l'on lui reprochoit qu'elle me faisoit mourir, elle radoucit son esprit & me promit un époux.

G A L A N T I N E.

Cela vous consola ?

L A N O N E T E.

Depuis ce jour mon inquietude se changea en impatience de me voir mariée , & jamais ma mere ne venoit à la Grille que je ne m'écriasse ; ma bonne maman , m'amenez-vous un mari.

G A L A N T I N E.

Vous avez bien changé de sentiment.

L A N O N E T E.

Ma mere importunée m'amena Robin , croyant qu'il me dégoûteroit du mariage. Elle fut trompée , & malgré la mauvaise qualité que je lui trouve à present il me parut enchanté : & quand ma mere me demanda s'il me plaisoit , je répondis promptement oui. Ma mere surprise , & craignant que je ne m'engageasse , défendit qu'on me fit parler à Robin. Cette difficulté redoubla mon envie de l'épouser. Je fis tant qu'il me parla au Parloir d'une compagne , & me fit entendre que le dessein de ma Mere étoit d'amuser ma douleur , & que je serois Religieuse si je ne profitois de ses avis. Il m'envoya une promesse de Mariage que j'ai signée quatre fois , de crainte qu'une ne fût.

G A L A N T I N E.

Vous l'aimiez alors ?

L A N O N E T E.

Qui n'aimeroit un homme qui nous sert

d'un Port à entrer dans le monde. Peu de jours après ma mere mourut, je sortis de ma prison, je parus dans la Ville comme une grosse heritiere. Il s'offrit beaucoup d'amans pour moi. Ce fut alors que Robin commença à me paroître moins joli qu'un autre homme.

G A L A N T I N E.

Vous devintes inconstante ?

L A N O N E T E

Cela peut être encore : Puis l'on me dit qu'il n'étoit pas d'une race illustre ; & tout d'un coup il me prit un tel dégoût pour le nom de Madame Robin, que plus il me pressoit de l'épouser, plus je diserois la chose ; enfin je lui dis que je ne voulois point cela : il m'intenta un Procès ; voyez s'il a raison.

G A L A N T I N E.

Assurément : Croyez-vous je que pardonne à votre caprice, & qu'il soit permis de changer ?

L A N O N E T E.

Voilà de beaux contes, ne vous lassez-vous pas de vos fontanges ? ne vous est-il pas permis d'en changer ? Je prétens moi changer d'Amant tant qu'il me plaira.

G A L A N T I N E.

Mais cette promesse ?

L A N O A E T E.

Je trouverai bien le moyen de la rendre nulle. Cela est admirable, je ne pourrois pas chan-

changer d'Amant quand je voudrois , & ils changent bien de Maîtreſſe eux. Non, je ne ferai jamais Madame Robin , Madame Robin , voyez le beau nom , je vous prie , Madame Robin , ha ! ha ! le beau nom. Si vous ne voulez pas m'obliger je ſuis vôtre ſervante : Adieu , adieu.

G A L A N T I N E.

Ah ! le plaifant caractère de fille.

S C E N E

GALANTINE , COMODE ,
LE BARON.

G A L A N T I N E.

Tiens voilà la donation, mais je t'aſſeure que je l'ai reçue avec repugnance , & les bien-faits qu'on reçoit des gens qu'on n'aime point ſont inſupportables par les complaiſances où cela nous engage : C'eſt ce qui fait que ces preſens m'embarraſſent.

C O M O D E.

Hé ! prenez toujours : Dans ce Siècle-ci ces ſcrupules vous feroient paſſer pour une bête.

G A L A N T I N E.

Mais ne t' imagine-tu point ce que Raſſard peut eſperer de ma reconnoiſſance , &

si je ne répond point à ces ridicules tendresses , ne seroit-il pas toujours en droit de me demander son bien ?

C O M O D E.

Il est vrai , mais pour vous garantir mettez la donation entre les mains du Baron , c'est un drôle qui en tirera partie.

G A L A N T I N E.

Moi , faire ce présent au Baron , que diroit-on dans le monde ?

C O M O D E.

Que de délicatesses inutiles : Garde-t-on tant de mesures avec un homme que l'on veut épouser , & qui n'a rien : donnez donnez seulement.

G A L A N T I N E.

Mais Comode.....

C O M O D E.

Ha , que de façons , retirez vous & me laissez faire..... Hola , Monsieur le Baron , hola.

L E B A R O N.

Que veux-tu , Comode , dis ?

C O M O D E.

Voilà un présent que vous fait ma Maîtresse : puisse-t-il vous faire le profit que je desire.

Elle veut s'en aller.

L E B A R O N.

La coquine. Eh ! tiens je prens ceci pour l'obliger..... Comode tiens.

C O.

C O M O D E.

Hé, qu'avez-vous à me donner ?

L E B A R O N.

Moi..... Que puis-je te donner de mieux ?

C O M O D E.

Vous. Vous.

L E B A R O N.

Ma propre figure, jolie comme tu la vois. Je croi que des gens comme moi ne sont pas faits à la hâte,

C O M O D E.

Ha ! ha ! ma foi ce n'est pas grand-chose.

L E B A R O N.

Fiere beauté dont je suis idolâtre, j'ai fait jusqu'ici un secret de mon amour pour toi, car franchement je faisois scrupule d'assembler ta pauvreté à la mienne. Mais à présent que la trop bonne foi de Galantine m'a mis en main ce charmant papier, je déclare que ta petite beauté est la seule où je veux borner ma course vagabonde.

C O M O D E.

Vous trahirez Galantine ?

L E B A R O N.

Belle affaire ! ce n'est que la ving-tième depuis un an, je modere le talent que j'ai pour enflâmer les Belles, car si j'abandonnois mon mérite au Public, les maladies amoureuses que je causerois au sexe feroient trop gagner les Medecins.

Hé ! qui me répondra que vous serez fidelle ?

L E B A R O N.

Ta friponnerie & la mienne : La crainte que tu ne me trompe m'occupera assez pour ne point faire de Conquête.

C O M O D E.

Hé ! ne faudra-t-il jamais aimer que vous ?

L E B A R O N.

Ah ! peut-être qu'enta faveur je me relâcherai.

C O M O D E.

Mais que dira Galantine, & que dira son desespoir.

L E B A R O N.

Elle se tuëra peut-être.

C O M O D E.

Haye , j'en entens , sauvons-nous ?

SCE-

S C E N E

COMODE, RAFFARD, GALANTINE.

C O M O D E.

Vous êtes perduë ! plus de donations ; plus de portraits ; il faut l'appaiser.

G A L A N T I N E.

Fais donc tes efforts.

C O M O D E.

Hé, mon pauvre Monsieur Raffard , écoutez les raisons de ma Maîtresse.

Mr. R A F F A R D.

Non , je ne veux rien entendre , j'étois venu pour lui faire une donation pour l'épouser , & elle préfère Mr. du Hazard , je le trouve avec elle. Et toi bonne bête tu la croyois perduë , cependant malgré tes soins je l'ai vû se sauver par la porte du jardin & du petit cabinet. Sans la crainte que j'ai de me faire des affaires il trouveroit en moi plus de vigueur qu'il ne pense.

Elle touffe , hem , hem , hem.

C O M O D E.

Ma foi vous prenez son ombre pour lui : le Baron ici. Quelle médifance ! Allez Mr.

M 7

Raf-

Raffard ma Maîtresse est innocente , regardez seulement son air.

Mr. R A F F A R D.

Moi , regarder.... j'aime mieux...

G A L A N T I N E.

Vous êtes donc bien en colere ?

Mr. R A F F A R D.

Oùï traîtresse , oùï perfide , oùï scele-rate.

G A L A N T I N E.

Vôtre cœur est-il d'intelligence pour me dire tant de duretez ?

Mr. R A F F A R D.

J'en pense mille fois plus.

G A L A N T I N E.

Je ne le puis croire : J'ai trop de sujet d'être persuadée que vous m'aimez tendrement.

C O M O D E.

Hé ! mon petit Mr. Raffard , racommodez-vous avec elle.

Mr. R A F F A R D.

Ah traîtresse ! ha ! friponne ! vous me trompez.

G A L A N T I N E.

Vous ne le croyez pas : Helas ! Je ne suis que trop sincere.

C O M O D E.

Elle m'atendrit.

Mr. R A F F A R D.

Je suis.... Mais il faut m'en aller , car
malgré

malgré sa perfidie je pourrois faire le sot.
Adieu pour jamais.

C O M O D E.

Hé ! du moins laissez-lui vôtre Portrait
pour la consoler de ne vous plus voir.

G A L A N T I N E.

Non, s'il rompt avec moi je ne veux rien
qui me fasse souvenir de lui.

Mr. R A F F A R D.

Helas ! si j'eromps avec vous c'est malgré
moi.... Ouf, tenez voilà mon Portrait.

G A L A N T I N E.

Je n'en veux point.

C O M O D E.

Il vous le donne de si bonne grace.

G A L A A T I N E.

Il m'a trop outrée.

Mr. R A F F A R D.

Voulez-vous la donation ?

G A L A N T I N E.

Non, vous dis-je.

Mr. R A F F A R D.

Voulez vous que je vous épouse ?

G A L A N T I N E.

Je ne veux que du repos, car je me trou-
ve mal.

C O M O D E.

Là, là remenez-là dans son appartement,
lors que son premier feu sera passé elle s'ap-
paîsiera.

Mr. R A F F A R D.

Venez ma belle enfant, venez.

S C E-

S C E N E

LE BARON, ROQUILE.

L E B A R O N.

HE Roquile ! Raffard se va racommoder avec Galantine : c'est ici où il me faut rendre service.

R O Q U I L E.

Hé, laissez-les faire, Galantine n'a rien, vous peu de chose de vôtre part, & de son rien que diable ferez-vous ?

L E B A R O N.

Ho ! si de mes intérêts, je me fâche de ce que toutes les douceurs que j'ai dites à cette friponne de Galantine ne m'ayent encore rien vallu, & je ne suis pas accoutumé à abandonner ma proye sans être payé de mes peines. Si tu peux m'être commode dans mes intérêts, je serai en état d'en charmer une autre, car franchement cet habit ici n'est plus de saison.

R O Q U I L E.

Deussiez-vous aller en chemise il n'est pas tems de songer à vous parer, & si vous ne songez à payer au plutôt vos dettes, les creanciers menacent de vous deshabiller dans les ruës & de vous faire loger pour rien. Ma
foi

foi j'ai grand peur qu'ils ne prennent un appartement assez grand pour nous deux.

L E B A R O N.

Va. va, un homme comme moi qui se sent trente Decrets sur le corps, marché effrontément sans rien craindre : Le tems fatal est passé.

R O Q U I L E.

Pourtant cette Nymphe aux apas expirant, dont vous fûtes les peines : ne vous promet pas poire molle, & si vous en êtes pour des coups de bâton, j'en suis pour les écrivieres.

L E B A R O N.

Quoi ! celle qu'on trouva qui se vouloit pendre quand je la quittai.

R O Q U I L E.

On en a bien vû pendre.... Sans celle à qui vous empruntâtes une jupe toute dorée, dont vous fîtes faire cette veste & cette culotte, & à qui vous eûtes l'effronterie de mander que vous lui renvoyeriez quand vous ne la porteriez plus.

L E B A R O N.

C'étoit une pauvreté : & je compte dans mes billets de visite que je ne donne pas d'entrée par mois, comme le Maître à Danser, qui en a eû quatre fois plus que la jupe ne valoit.

R O Q U I L E.

Demandez-lui le surplus..... Cet autre
fri-

frison qui écrit pour vous au besoin, veut la portion de ce que ses faux Billets vous ont valu.

L E B A R O N.

Je commence à former mes lettres pour un faux feing, & dans peu je me passerai de lui.

R O Q U I L E.

Autre. Cette Joïeuse, qui a vendu ses meubles pour remplacer le fond qui sert d'amorce à ses dupes, se plaint aussi de votre ingratitude.

L E B A R O N.

Cette bête est plaisante, elle s'imagine que je voux perdre mon tems à lui apprendre pour rien le tour de mon metier : Quelle grossiereté !

R O Q U I L E.

Vous êtes de ces gens, qui avec toute sorte de Métiers meurent de faim.

L E B A R O N.

Laisse faire, je retirerai ma réponse de Galantine avant que de la laisser, & ensuite j'épouserai sa suivante.

R O Q U I L E.

Ah ! je suis mort.... Comme & depuis quand l'aimez vous ?

L E B A R O N.

La drôlesse est éveillée, j'en ferai quelque chose en l'instruisant.

R O Q U I L E.

Fy, Monsieur, entre ami cela ne se fait point,

point, car vous n'ignorez pas que je l'aime.

L E B A R O N.

Quoi maraut ! ose-tu faire comparaison avec moi, voilà encore un plaisant magot de se déclarer rival d'un Maître de cette tourneure : Faquin, si je prens un bâton.... Songe seulement à ce que je t'en dis. Eloignons-nous j'entens quelqu'un.

R O Q U I L E.

Monsieur, songez à mes gages je vous prie.

L E B A R O N.

Va, va, ne te mets pas en peine, ils courent toujours.

R O Q U I L E.

Ils courent peut-être si fort, que j'aurai de la peine à les attraper.

L E B A R O N.

Comment fripon.

Il s'enfuit.



S C E N E

F R A N C O I S E S

D'ARLEQUIN

DANS LE POISSON,

Laquelle est dans la Piece du Ber-
ger de Lemnos.

ARLEQUIN, MEZETIN, POLICHI-
NELLE ET SCARAMOUCHE en
Zanys.

*On porte Arlequin sur le Théâtre, le-
quel est dans un grand Poisson.*

Les Zanys le regardent, & disent.

C'Est-là une Truite, un Merlan, ou
bien une Carpe.

*Et après plusieurs autres
noms, ils disent*

Non : C'est un Maquereau.

ARLEQUIN ouvrant la geule du
Poisson, dit.

Vous

Vous en avez menti, je suis Poisson d'honneur.

*Les Zanys ont peur & fuyent , puis
Arlequin sort de son Poisson avec une bourse , & fait des lamentations sur ses
amours , en disant.*

O vous charmantes Forêts , qui êtes témoins de mes peines , plaignez mon sort malheureux : Et vous aimables Campignons , je vous prie de vouloir être dans les ragoûts de mon adorable Lyse , afin de lui aiguïser l'appetit de mes amours. Et toi petit animal volatile charmant Papillon, je te conjure de voler & revoler autour de ma Maîtresse , & lui empapilloter la boucle de ses inclinations , afin quelle ne défrise point la perruque de ses bonnes volontez envers moi. Et vous trop amoureux ânon , foyez de la partie & me plaignez par vos pitoyables hannissements , & faites à mon intention retentir le doux murmure de vôtre belle voix dont le ramage exprime si bien la passion qui vous possède , par des tons si expressifs , que je ne puis m'empêcher de les imiter , & de prononcer hin , han : hin , han : hin , han.

Un autre lui répond & lui dit ,

Les ânes de ce tems se trouvent toujours prêts à faire l'amour , & en état de soupirer de la sorte.

A R-

ARLEQUIN *entend du bruit & craint d'être volé ; la voix lui conseille de faire le mort , & que l'on croira que la Mer l'aura jetté sur son bord. Il se couche contre terre.*

M E Z E T I N *arrive , & le regarde.*

Ha ! ha ! voilà un pauvre malheureux que quelque poisson aura étranglé , & assurément que la Mer l'aura jetté à terre.

Il lui voit la bourse , puis dit

Un homme mort n'a que faire de bourse :

Il vient pour la prendre.

A R L E Q U I N .

Voilà un grand fripon.

Il rentre dans son Poisson.

M E Z E T I N *le cherche par tout.*

POLICHINELLE *paraît , dit à Mezetin qu'il a apporté de quoi faire collation sur le bord de la Mer , & lui montre le gros Poisson , puis comme ils conviennent qu'ils l'emporteront après leur collation ils s'assoyent devant. Arlequin dedans sort sa tête & boit leur vin. Polichinelle fuit & Mezetin reste , qui reconnoît Arlequin. Il frappe sur le Poisson à coups de bâton.*

A R .

ARLEQUIN répond.

Qui est-là?

M E Z E T I N.

Ami.

ARLEQUIN.

Ami.

M E Z E T I N.

Oüi, ami, fors Arlequin je te reconnois
& me dis par quelle aventure tu es entré
dans ce gros Poisson.

ARLEQUIN.

Et quand je serai sorti payeras-tu bou-
teille?

M E Z E T I N.

Oüi, en me contant ton Histoire.

ARLEQUIN sort, & dit

Etant parti de Lemnos, où je m'étois em-
parqué dans un bâtiment plein d'Huile, de
Soulphre & de Farine, nous ne fûmes pas
plûtôt en pleine Mer qu'il survint une si
grande tempête, que le bâtiment étoit tan-
tôt à la cave & tantôt au grenier. Enfin nous
dansions d'une maniere à desesperer de nô-
tre vie, & dans cette grande tempête le Vais-
seau alla fraper contre un Rocher où nous
fimes naufrage. Et comme l'Ancre qui é-
toit au devant du Navire frapa rudement le
Rocher, il fit un si grand feu qu'il prit au
Soulphre qui étoit dedans, la Farine enfarina
tous les Poissons qui d'ordinaire suivent les
Vaisseaux, le Soulphre fit bouillir l'Huile,
l'Huile fricassa une bonne partie des Poissons
en-

enfarinez ; de sorte que moi qui étois sur le Rocher m'avisai de prendre un citron que j'avois dans ma poche, je le coupai par la moitié & le pressai sur les Poissons afin de les manger : Ce qu'ayant fait, ce gros coquin crût que j'avois mangé quelqu'un de ses parens, & de rage il m'avalala tout d'un coup.

M E Z E T I N *regardant la bourse.*

Ma foi cela est bien drôle : mais comment ce gros Poisson ne t-a-t'il point dévoré, étranglé & mis en pieces avec ses furieuses dents ?

A R L E Q U I N.

Je vaiste le dire : C'est que je pris l'autre moitié de mon citron que j'avois encore, & lui en frotai si-bien les dents, que cela les lui agaça si fort qu'il ne pût jamais me mordre ni toucher, & par ce moyen j'évitai le naufrage & la mort.

M E Z E T I N.

Pardi voilà bien une plaisante Histoire ?

à part.

Il faut pourtant que je fasse quelque fourberie pour avoir la bourse. Arlequin, je te veux faire plaisir à cause que tu es de mes amis ; c'est que tu es venu dans un pays qui est bien vilain, à cause de la méchante maniere qu'on a de donner des coups de bâton à tous ceux qui y arrivent : & pour cet effet je veux t'enseigner une certaine racine.

la-

laquelle a la vertu d'empêcher que l'on ne les sente quand on les donne.

A R L E Q U I N.

Malepeste cela est bon, car naturellement je suis un peu poltron, & par ce moyen j'aurai le plaisir d'être battu comme un diable sans rien sentir.

MEZETIN *lui donne plusieurs nazardes & coups de bâton, puis lui prend sa bourse, en disant.*

Tiens éprouve la racine.

Il s'en va.

S C A R A M O U C H E *entre.*

ARLEQUIN *lui donne plusieurs nazardes & coups de bâton, & lui retire sa bourse, que Mezetin lui avoit mise entre les mains, en disant.*

Tiens cette Racine, elle est à droit & à gauche estropiée de tous côtez, diable soit la bête & l'ignorant, qui ne peut pas connoître la vertu de la meilleure racine du monde.

Il s'en va.



S C E N E

FRANÇOISES

3

DANS LES VENDANGEURS.

PASQUARIEL *qui veut marier*
Arlequin.

PASQUARIEL.

A H, Arlequin ! je te veux Marier.

ARLEQUIN.

Moi, me marier, hé ! qu'est-ce que cela veut dire ?

PASQUARIEL.

Cela veut dire prendre une femme.

ARLEQUIN.

Prendre une femme ! hé, pourquoi faire ?

PASQUARIEL.

C'est ma sœur, vois-tu, elle est belle & grande. Tu ris ; regarde mon visage c'est tout de même,

ARLEQUIN.

A t-elle de la barbe ?

PAS-

PASQUARIEL.

Nenni.

ARLEQUIN.

Mais pourquoi faire, te dis-je ?

PASQUARIEL.

Pourquoi faire : hé, c'est pour te servir.
Par exemple, lors que tu vas à la Ville &
que tu reviens au logis bien las & bien fa-
tigué, tu dis allons ma femme, fais-moi vî-
te à dîner.

ARLEQUIN.

Bon cela.

PASQUARIEL.

Elle aussi tôt prend un poulet : & criq
criq.

*Il fait la démonstration de
couper & de déchirer.*

ARLEQUIN.

Comment, elle lui chatoüille le corps ?

PASQUARIEL.

Non, elle lui coupe le col, & après cela
elle le plume. Ensuite elle le met par mor-
ceaux dans une poelle, avec du lard, du poi-
vre, du sel, du clou & de la muscade, puis
elle fricasse tout cela ensemble.

ARLEQUIN *met le doigt dans
la sauce.*

PASQUARIEL.

Que faites-vous ?

ARLEQUIN.

Jegoute si la fricassée est Bonne.

PASQUARIEL.

*Elle n'est pas assez salée.*ARLEQUIN *fait semblant d'y
mettre du sel.*

PASQUARIEL.

*Elle met cela dans un plat , puis le met
sur une table où il y a une serviette : Ensuite
elle vous donne une chaise , puis après.....**Il fait semblant de manger.*

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

PASQUARIEL.

C'est qu'elle mange.

ARLEQUIN.

*Comment carogne , est-ce à faire à la
femme à mettre la main au plat la première ?
je vai vous accommoder.**Il lui donne des coups de bâton.*

LES FAUX
MEDECINS
RAILLEZ.
COMEDIE.



ACTEURS.

LE VIEILLARD.

ARLEQUIN *Père d'Isabelle.*

OCTAVE *Amant d'Isabelle.*

MEZETIN *Valet d'Octave.*

ISABELLE.

LE DOYEN DE LA ME-
DECINE.

SUCEFOIRE.

FLEURE-BASSIN. *Medecins.*

UN ETUDIANT.

La Scène est proche d'un
Village de basse Nor-
mandie.

LES



LES FAUX
MEDECINS
RAILLEZ.

COMEDIE.

ACTE PREMIER

SCENE I.

ARLEQUIN, LE VIEIL-
LARD.

ARLEQUIN.

E Ncore un coup vous n'avez que faire
de vous mettre en peine, puisque je
vous l'ai promis vous l'aurez absolument.

LE VIEILLARD.

J'aprehende beaucoup que mon âge ne la
dégoute, & qu'elle ne puisse mettre son
amitié à une personne comme moi. Mais
aussi j'ai de quoi récompenser la vieillesse,
car elle ne manquera pas de biens, & elle

296 *Les faux Medecins raillez*,
aura toutes choses à souhait, l'argent & les
bijoux ne lui manqueront pas, cela pourra
effacer les défauts de ma vieillesse.

A R R L E Q U I N.

Ne vous mettez pas en peine, tout ira
bien.

S C E N E II.

OCTAVE, ET MEZETIN
son Valet.

O C T A V E.

Que je suis malheureux, mon pauvre
Mezetin, d'avoir affaire à un homme
qui est entêté de ne donner sa Fille qu'à un
Medecin ! & quoi qu'elle fasse tout son pou-
voir pour lui faire entendre raison il n'en
entend point, & s'est entêté d'un Medecin
pour gendre.

M E Z E T I N.

N'est-ce pas de Monsieur Arlequin de
qui vous parlez ?

O C T A V E.

Où.

M E Z E T I N.

Vous avez tort.

O C T A V E.

Hé, pourquoi.

M E.

M E Z E T I N.

C'est que vous devez sçavoir que la raison & la Medecine ne s'accordent jamais, & que la plûpart des Medecins sont fous.

O C T A V E.

Jé deteste ma qualité, & de Capitaine que je suis je voudrois presentement n'être qu'un simple Medecin, au moins j'aurois esperance de pouvoir posseder celle que mon cœur aime; mais ne le pouvant il faut tout au moins avoir le plaisir de l'entretenir un moment. Mezetin, vas fraper à sa porte, afin que j'aye l'honneur de lui faire la reverence.

M E Z E T I N.

J'y vai vite Monsieur, & j'en suis fort-content.

S C E N E III.

ISABELLE, OCTAVE, ME-
ZETIN.

I S A B E L L E.

H A, c'est Mezetin ! Dis-moi où est ton Maître..... Je l'aperçois : Quelle joye !

O C T A V E.

Ce seroit une joye considerable pour moi si je pouvois esperer d'avoir un jour l'avan-

A 5

tage

298 *Les faux Medecins raillez,*
tage de vous posseder , je-ferois au comble
de mon bonheur : Mais sçachant que vôtre
Pere vous a destinée à un Medecin , il naît
en moi un chagrin perpetuel. Encore si l'on
pouvoit sçavoir celui qu'il vous destine pour
Epoux , on pourroit y mettre ordre.

I S A B E L L E.

Après vous avoir remercié de toutes vos
bontez : je vous puis assurer que je ne chan-
gerai jamais de sentiment , & que je suis ré-
soluë à entrer plutôt dans un Convent que
de prendre un autre que vous pour époux.

O C T A V E.

Comptez Mademoiselle , que je perirai
mille fois pour vous , & lorsque je sçaurai
celui que l'on vous destine pour époux j'y
mettrai bon ordre.

I S A B E L L E.

Monsieur Baloüarde vieux Medecin &
voisin de mon Pere, est celui que l'on me de-
stine ; mais je souffrirai plutôt la mort que
de l'épouser.

O C T A V E.

Je vous suis obligé de tous vos bons sen-
timens , mais le Vieillard Baloüarde se sou-
viendra dans peu de temps d'avoir voulu at-
tenter à vôtre aimable personne. Il lui en
coûtera sûrement la vie.

I S A B E L L E

Point de ces fortes de violences s'il vous
plaît , pour le peu que vous avez de bonté
pour

pour moi je vous prie de perdre ce dessein ; mais tâchez seulement qu'il ne vienne point à bout de son entreprise , & je vous ferai bien obligée. Et toi Mezetin qui as l'esprit si vif , ne songe-tu point à servir ton Maître dans cette occasion ?

M E Z E T I N.

Je rêve à une fourberie , qui je croi pourra bien embarrasser le Vieillard. Mais je l'entens.

Le Vieillard parlant derriere.

I S A B E L L E.

Mezetin , songe à faire accomplir nos vœux & tu seras heureux. Adieu.

S C E N E IV.

LE VIEILLARD *seul.*

Quel bonheur à mon âge d'avoir obtenu Mademoiselle Isabelle pour femme ! Son pere m'a promise , j'ai gagné son cœur , il faut presentement gagner celui de l'aimable Isabelle. J'ai amassé du bien , je suis fort à mon aise , & j'ai de l'obligation à la Casse , à la Manne & au Sené. Voici quelque Aposème transi dans cette bourse , auquel le cœur le plus rebelle en amour ne pourroit resister. Cette drogue charme les

300 *Les faux Medecins raillez ,*
plus farouches : Allons de ce pas l'employer
en quelques bijoux de consequence , afin
de lui presenter.

Il sort.

S C E N E V.

ARLEQUIN *seul.*

IL faut sçavoir de ma fille si elle est dans
le dessein d'épouser le bon homme Ba-
loüiarde Isabelle..... Isabelle.

ISABELLE, ARLEQUIN.

I S A B E L L E.

Que souhaitez-vous mon Pere?

A R L E Q U I N.

Vous avertir de vous tenir prête pour
épouser dans peu le bon homme Balouïarde
ce fameux Medecin.

I S A B E L L E.

Quoi mon Pere , est-il possible que vous
vous puissiez résoudre à me donner un
Vieillard de la sorte pour époux ?

A R L E Q U I N.

Oüi , ma fille , je le veux.

ISA-

I S A B E L L E.

Mais, mon Pere, faites y reflexien je vous prie.

A R L E Q U I N.

Point de raisons davantage.

I S A B E L L E.

Hé bien, mon Pere, il faut ici déclarer ma pensée, & vous dire que j'aime un jeune Gentilhomme de nos voisins, & que je n'en aurai jamais d'autre.

A R L E Q U I N.

Ma fille, vous épouserez le bon homme Balouiarde assurement.

I S A B E L L E.

Avec tous les respects que je vous dois, mon Pere, il n'en sera rien assurement.

A R L E Q U I N.

Ne me faites pas mettre en colere, encore un coup.

I S A B E L L E.

J'aime mieux me retirer que de vous causer du chagrin. Adieu, mon Pere, songez qu'il n'en sera rien.

A R L E Q U I N.

Adieu, ma Fille, songez que cela fera. Les Filles d'aujourd'hui sont obeïssantes, comme vous voyez: A mon retour nous verrons beau jeu.

S C E N E VII.

LE VIEILLARD *seul.*

J'ai enfin acheté des bijoux d'une grande valeur, & je croi que ma Maîtresse recevra cela de bon cœur, mais je suis en peine qui prendre pour lui faire tenir ces presens. Allons toujours au logis, nous songerons au reste après.

S C E N E VIII.

OCTAVE, MEZETIN,

M E Z E T I N.

Monsieur, enfin je croi que vous serez content, & que je viendrai à bout de mon entreprise. J'ai rêvé la plus drôle d'invention & l'Intrigue la plus plaisante du monde.

O C T A V E.

Mezetin, fais-moi part de ton rêve je te prie, & dis-moi quelle est ton intrigue.

M E Z E T I N.

La voilà: Avez-vous une pistole dans votre poche.

O C.

O C T A V E.

Où.

M E Z E T I N.

Donnez là moi.

O C T A V E.

Tiens, la voilà.

M E Z E T I N.

Je suis à vous dans un moment, ne vous mettez point en peine, attendez-moi.

O C T A V E

Je ne sçai aucunement quel est son dessein mais il est bon & fidele serviteur; de plus il a de l'esprit, & tout ce qu'il entreprend lui réussit assez: C'est ce qui me fait esperer un bon succez dans ce qu'il entreprend pour moi. Mais que veut cet homme-ci?

M E Z E T I N *en robe de Medecin.*

Monsieur, la Medecine étant de tous les Arts le plus noble, je viens.....

O C T A V E.

Monsieur, j'ai la Medecine & les Medecins en horreur, c'est pourquoi je vous prie de vous retirer & me laisser en repos, car je pourrai passer sur vous quelque fâcheux moment, & ma canne pourroit faire la dissection de tous vos argumens.

M E Z E T I N.

Malepeste ne vous avisez pas de cela, car Mezetin ne s'acommode point du tout de votre canne.

O C.

O C T A V E.

Comment, Mezetin !

M E Z E T I N.

Et oùi, Mezetin, malepeste est-ce de cette monnoye que vous payeriez les Medecins qui vous rendroient visite ?

O C T A V E.

Ne me parle point de Medecin, je te prie.

M E Z E T I N.

Il faut pourtant en parler, & même je me suis mis en tête pour faire vôtre affaire qu'il faut vous faire Medecin.

O C T A V E.

Moi, Medecin !

M E Z E T I N.

Oùi, vous, Medecin, & laissez-moi faire, puis vous verrez que je viendrai à bout de tout. Pourvû que vous vouliez ne me point contredire en rien tout ira bien.

O C T A V E.

Bien éloigné de cela, commande je suis prêt d'obeïr.

M E Z E T I N.

Ne parlez que quand il faudra, écoutez bien ce que je vai dire, & répondez bien à propos.

Il frappe à la porte du Vieillard.

S C E-

S C E N E IX.

LE VIEILLARD, OCTAVE,
MEZETIN.

LE VIEILLARD *sortant.*

Que souhaitez-vous Messieurs, de
votre serviteur?

M E Z E T I N.

Monsieur, nous sommes venus ici pour
avoir l'honneur de vous voir, & ensuite
vous prier Monsieur, de vouloir bien nous
prêter votre secours dans une entreprise que
veut faire un de mes amis que voilà, lequel
veut être Docteur en Medecine de cette Fa-
culté. J'ai l'honneur d'être Monsieur, Do-
cteur en Medecine de la Faculté de... Mais
comme Monsieur, vous êtes de cette Fa-
culté, c'est ce qui a fait que je le veux met-
tre dans vos mains pour le faire recevoir
Docteur.

L E V I E I L L A R D.

Monsieur, ce n'est point moi qui pre-
sente les Aspirans, mais c'est un de mes
bons amis lequel doit dans peu être mon
Beaupere, cela me fera encore plaisir de lui
annoncer cette nouvelle. Mais Messieurs,
sou-

306 *Les faux Medecins raillez,*
souhaitez-vous loger tous les deux ensemble ?

M E Z E T I N.

Si cela se pouvoit nous en ferions bien contens.

L E V I E I L L A R D.

Je vous demande cela , à cause que le sieur Arlequin n'a de la place que pour un , lequel est un petit appartement qui n'est fait que pour étudier.

M E Z E T I N.

Hé bien Monsieur , il faudra que Monsieur qui veut être Docteur soit logé chez Monsieur Arlequin : & pour moi si vous souhaitez me donner quelque petite chambre chez vous seulement pour coucher , je vous satisferai de la belle maniere.

L E V I E I L L A R D.

Messieurs , il n'y a rien que je ne fasse pour vôtre service : Entrez toujours chez moi , & je m'en vai porter cette nouvelle à mon Beaupere prétendu.

Ils entrent & le Vieillard frappe à la porte.

S C E.

SCENE X.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD.

ARLEQUIN.

Que souhaitez-vous de moi Monsieur Balouïarde?

LE VIEILLARD.

Vous souhaiter le bon jour, & vous dire ensuite que j'ai un bon Gentilhomme à vous donner pour Aspirant en Medecine.

ARLEQUIN.

A-t-il de l'argent comptant?

LE VIEILLARD.

En quantité, & vous n'en manquerez pas.

ARLEQUIN.

Tant mieux, il sera bien tôt Medecin, car pour de l'argent tout est bien venu, c'est le tresor de toutes les Sciences, & l'ignorant est le plus habile homme quand il a de l'argent. Mais où sont ces Messieurs?

LE VIEILLARD.

Ils sont chez moi, je les vai faire sortir.

Il les appelle.

Un mot, Messieurs, s'il vous plaît.

SCE-

S C E N E XI.

OCTAVE, MEZETIN, AR-
LEQUIN, LE VIEILLARD.

O C T A V E.

Que souhaitez-vous, Monsieur?
LE VIEILLARD.

Vous presenter à Monsieur le Docteur.

A R L E Q U I N.

Lequel est-ce de vous deux qui souhaite
apprendre la Medecine?

O C T A V E.

C'est moi Monsieur.

A R L E Q U I N.

Et ce Monsieur là?

M E Z E T I N:

Pour moi Monsieur, j'ai l'honneur de
porter le nom de Docteur en Medecine.

A R L E Q U I N,

Vous avez donc voulu aussi augmenter
le nombre des ignorans, car presentement
plus on va en avant & plus l'ignorance de
nos Anciens se connoît, & par consequent
celle de tous ceux qui les suivent: C'est
pourquoi il faut presentement s'accommo-
der selon le caprice des gens; c'est assez d'être
reçu Medecin, la Science ne sert plus de
rien.

rien. Pour vous Monsieur, qui voulez jouir de ce beau Privilege qui est anéxé à la Medecine, ille faut payer bien cher, attendu que quelque somme que vous puissiez donner, ce Privilege vous raportera l'interêt de vôtre argent au denier quatre.

M E Z E T I N.

Entrons chez Monsieur, & nous accommoderons toute chose, de maniere que vous serez contens. A l'égard du logement Monsieur, pourrez-vous nous loger tous les deux ?

A R L E Q U I N.

Non, je n'en puis loger qu'un.

M E Z E T I N.

Il faut que ce soit vôtre Ecolier, pour moi je m'acommoderai avec Monsieur. Entrons pour conclure sur tout.

Fin du premier Acte;



ACTE SECOND.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

PResentement que nous sommes d'accord de prix, je vous prie de ne rien épargner pour me rendre habile homme.

ARLEQUIN.

Vous n'avez que faire de vous mettre en peine, je vous enseignerai tout ce qu'il y a de plus fin pour faire vôtre devoir dans nôtre Art. Mais Monsieur, il ne faut rien épargner dans une telle occasion, & il faut que tout soit dans les règles, puis vous mettre en robe pour cet éfet.

OCTAVE.

Je vous prie de faire tout pour le mieux, & vous pouvez vous assurer que vous aurez toute sorte de satisfaction de moi. S'il ne tient qu'à une robe, partons de ce pas pour en aller acheter une, à quelque prix que ce soit.

SCE-

SCENE II.

LE VIEILLARD, ME-
ZETIN.

LE VIEILLARD.

Monsieur, vous pouvez vous imaginer que j'ai mis vôtre ami chez le plus habile de toute la Faculté, & celui qui a la plus grande facilité à faire venir de l'argent. Cependant j'aurai l'honneur en peu d'être dans sa famille.

MEZETIN.

Hé de quelle maniere cela ? A paremment c'est que vous allez donner quelqu'une de vos Filles en mariage à Monsieur Arlequin.

LE VIEILLARD.

Non Monsieur, je n'ai point d'enfant, mais c'est Monsieur Arlequin qui me donne sa Fille en mariage, qui est une fort-jolie-Fille, mais elle n'est pas contente du choix que son pere a fait de moi, & on dit qu'elle est entêtée d'un jeune homme de ce quartier ; & je ne sçai comment faire pour gagner l'esprit de cette Belle : Cependant j'ai acheté des bijoux de consequence pour lui faire present, mais, je ne sçai par qui je lui pourrois faire tenir.

ME-

M E Z E T I N *à part.*

Bon , cela va bien.

Et parlant au Vieillard , il dit
Monsieur , si vous me trouvez capable de vous rendre ce service ce sera avec bien de la joye, & c'est-là la moindre chose que je voudrois faire pour vous , cela ne me sera pas difficile , attendu que cela se fera en allant voir mon ami , & par là le pere ne pourra s'apercevoir de rien.

L E V I E I L L A R D.

Ce n'est pas le pere qui m'embarasse , car il est content de toute chose , mais c'est seulement pour tâcher de me mettre bien dans l'esprit de Mademoiselle Isabelle.

M E Z E T I N.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela je vous promets que je ferai tout mon pouvoir pour vous mettre dans son esprit de la belle maniere.

L E V I E I L L A R D.

Ah que je vous aurai d'obligation ! Tenez voilà le present que je vous mets en main, je vous prie de lui faire accepter, voilà la clef qui renferme tout.

M E Z E T I N

Allez , rentrez chez vous , ne vous mettez en peine de rien..... Presentement il faut faire voir que Mezetin a de l'esprit pour servir son Maître , tâchons de faire en sorte de tirer de l'argent de ce Vieillard , cela me servira dans mon intrigue , & me fera réussir
bien

bien plus vite. Voyons s'il est au logis, afin de l'informer de tout ce qui se passe: Je croi qu'il sera bien surpris.

S C E N E III.

ISABELLE, MEZETIN.

MEZETIN *qui frappe à la porte.*

I S A B E L L E.

Que souhaitez-vous de moi Monsieur?

M E Z E T I N.

Avoir l'honneur de m'entretenir un moment avec vous, si vous l'avez pour agreable.

I S A B E L L E.

La bienfiance Monsieur, me le défend, & cela ne seroit pas dans les regles de l'honnêteté, permettez Monsieur que je me retire.

M E Z E T I N.

Le pauvre Octave n'aura pas ce qu'il souhaite, & Mezetin est bien trompé.

I S A B E L L E.

Que dites-vous d'Octave & de Mezetin?

M E Z E T I N.

Je dis qu'Octave est mon Maître, & que

314 *Les faux Medecins raillez,*

je suis Mezetin son valet, lequel a pris cette figure pour vous servir dans vos amours.

I S A B E L L E.

Dis moi je te prie quelle est ta pensée ?

M E Z E T I N.

En un mot, je vous dirai que je me suis mis en tête de faire étudier en Medecine Monsieur Octave, & que le marché est fait avec votre pere pour le faire recevoir Docteur, & par là vous aurez le plaisir de vous voir à votre aise. Et moi je suis en pension chez le bon homme Balouïarde lequel m'a fait confident de ses amours, & même m'a donné la commission de vous faire un present que voilà dans ce lieu renfermé.

I S A B E L L E.

Ote cela de mes yeux, tout ce qui vient de sa part me fait horreur.

M E Z E T I N.

Doucement Mademoiselle, doucement : je n'aurois pas tant de frayeur que vous. Pour moi si vous voulez m'écouter je vous dirai mon sentiment : Vous ne voulez point de presens ?

I S A B E L L E.

Non, je te les donne de bon cœur, & tu peux en profiter.

M E Z E T I N.

Je vous en remercie, mais il faut que ce present serve à faire tomber votre pere dans le panneau que je lui tends, & faut encore
pour

pour bien réüssir dans mon entreprise que vous me donniez la licence de tirer l'argent du Vieillard.

I S A B E L L E.

Fais tout ce que tu voudras, pourvû que tu réüssisse. Adieu, continuë je te prie.

S C E N E IV.

ARLEQUIN, OCTAVE,
MEZETIN.

A R L E Q U I.

HE bien Monsieur. que dites-vous de nôtre Aspirant? n'a-t-il pas bonne mine dans ce harnois; & cette houffe ne lui sied-elle pas à merveille?

M E Z E T I N.

Vraiment il a bon air, & je vous assure que la Robe a quelque chose de plus que l'épée: pourvû que la science corresponde à la mine tout ira bien.

A R L E Q U I N.

En deux jours de leçon je veux le rendre capable, & lui montrer le fin de la Medecine, il ne faudra après cela que la Reception.

O C T A V E.

Monsieur, n'épargnez rien pour moi.

316 *Les faux Medecins raillez,*
M E Z E T I N.

Monfieur , lors qu'il s'agit d'entrer dans une fi belle Dignité , il ne faut pas épargner l'argent.

S C E N E V.

ARLEQUIN, ISABELLE,
OCTAVE.

ISABELLE *sort , & dit*

IL faut que j'aïlle voir fi c'est le fieur Octave qui eft avec mon pere.

Elle parle à son pere.

Mon pere il eft venu un Medecin vous demander , je croi que c'eft Monfieur.

En montrant Mezetin.

A R L E Q U I N.

Ma fille , c'eft le bon ami de Monfieur qui fouhaite être Docteur en Medecine , lequel me fait l'honneur de prendre fes repas & loger chez moi.

O C T A V E.

Vraiment c'eft un grand avantage pour moi , pourvû que Mademoifelle en foit contente.

I S A B E L L E.

Une fille bien née n'a rien à dire aux volontez d'un pere.

A R.

ARLEQUIN.

Allons ma fille , fais racommoder le petit
apartement de Monsieur.

Ils partent tous deux.

S C E N E VI.

OCTAVE, MEZETIN.

OCTAVE.

HE bien mon pauvre Mezetin , dis-moi
comme va ton entreprise ?

MEZETIN

Tout ira bien Monsieur. Le Vieillard m'a
pris pour son Ambassadeur d'amour, & même
m'a confié un present que voilà pour
donner à sa maîtresse , & tâcher de le met-
tre bien dans son esprit. Vous pouvez vous
imaginer ce que j'ai fait là-dessus. J'ai en-
suite informé Mad. Isabelle de tout ce qui s'est
passé , & je lui ai voulu donner le present
qui m'avoit été mis en main pour elle, mais
elle n'en a point voulu , je le reserve pour
servir à duper le pere d'Isabelle. Pour le
bon homme Balouarde votre rival, comptez
que c'est celui qui est le plus utile dans nôtre
intrigue , & si il n'aura pas la fille : Cepen-
dant ce sera lui qui fournira l'argent pour
toutes choses nécessaires. Ne perdons point

318 *Les faux Medecins raillez,*
de tems ici à jaser, rentrez chez vôtre Belle ; pour moi je vai chez le tresorier de vôtre amour. Adieu, comptez sur moi.

S C E N E VII.

ARLEQUIN *seul.*

IL faut de necessité aller voir un malade, qui depuis trois jours ne respire qu'à me voir ; il le faut satisfaire de paroles s'entend, car c'est presentement la Science la plus utile en Medecine, & qui babille bien est bon Medecin. Mais je ne songe pas que j'ai quelque Ordonnance à faire pour des malades de consequence . . . A propos, je croi que j'en ai de toute faite, il n'y a qu'à prendre à la boulevûë, c'est toûjours la même chose. Pour suivons la visite pour avoir de l'argent.

SCE-

S C E N E VIII.

ISABELLE, OCTAVE,

I S A B E L L E.

EN verité j'ai des obligations toutes particulieres à ce pauvre Mezetin , lequel a trouvé l'intrigue de nous faire parler ensemble sans donner aucun soupçon à mon pere.

O C T A V E.

Il est constant Mademoiselle , que de mon côté je lui ai toutes les obligations imaginables de m'avoir procuré l'honneur d'être auprès de vous, & de plus il m'a encore assuré qu'il réussiroit dans son entreprise c'est ce qui me met au comble de mon bonheur. De plus , Mezetin a encore trouvé l'invention de tirer de l'argent du Vieillard , & par là il me fera passer pour plus riche encore que je ne suis : il s'est même mis en tête de me faire recevoir Medecin & de vous prendre sans dot , afin qu'il tombe plus facilement dans le panneau.

I S A B E L L E

Comme il est avaricieux cela pourroit faire une grande impression sur son esprit , Mais rentrons je vous prie , afin de n'être vûs de personne.

S C E N E IX.

LE VIEILLARD, MEZETIN.

LE VIEILLARD.

HE-bien mon cher Monsieur, dites-moi je vous prie comme Mademoiselle Isabelle a reçu le present de ma part.

MEZETIN.

Elle la reçût de la maniere la plus obligeante du monde, & je n'ai jamais vû fille plus joyeuse, car l'on peut dire que vous êtes dans son esprit d'une maniere extraordinaire.

LE VIEILLARD.

Est il possible?

MEZETIN.

Oùi vraiment, & même elle m'a engagé de vous prier de vous dire quelle chose, mais elle a eû bien de la peine à me le dire, car elle croit que vous n'avez pas beaucoup d'estime pour elle, ce qui fait qu'elle n'ose pas vous prier de lui faire une grace.

LE VIEILLARD.

Hé! quelle est-elle, je vous prie, il n'y a rien que je ne fasse pour son service; pour le peu d'amitié qu'elle a pour moi, elle peut compter que l'or & l'argent ne lui manqueron pas.

ME-

M E Z E T I N.

C'est justement dont il s'agit, elle m'a prié de vous dire de lui faire le plaisir de lui envoyer une bourse garnie de cinquante Louis d'or, c'est pour faire présent à une de ses compagnes qui se marie. Elles s'étoient engagées toutes les deux que lors qu'elles se marieroient elles se feroient un présent de cinquante Louis : Et comme sa compagne se marie la première elle est obligée de lui faire ce présent ; mais si-tôt que vous vous marierez l'autre sera obligée d'en faire autant , & par là vous retirerez vos cinquante Louis d'or.

L E V I E I L L A R D.

Je ne me soucie pas de cela , c'est assez que vous me dites quelle vous a marqué de l'amitié pour moi, je suis trop content , tenez-vous-là un moment , & je vai vous apporter ce qu'elle me demande. C'est une marque qu'elle m'aime beaucoup, de m'envoyer demander de l'argent.

M E Z E T I N.

Voilà qui va fort-bien , nous aurons de l'argent.

L E V I E I L L A R D.

Tenez Monsieur , voilà la bourse , je vous prie de lui donner de ma part & de lui marquer qu'elle ne m'épargne point, & que tout ce que je possède est à son service. Mais j'abuse de vos bontez de vous donner une telle

commission: cependant c'est quelquefois les plus grands gains de nôtre Profession que de servir les Amans auprès de leurs Maîtresses, & quelquefois nous portons des lettres, sous prétexte de visite, à des filles, à l'inscû des peres & des meres, dont nous sommes bien récompensez. Adieu Monsieur, je vous prie de m'apporter de bonnes nouvelles.

M E Z E T I N.

Je n'y manquerai pas, & je croi que vous aurez un jour bien de la joye. Adieu.

S C E N E X.

ARLEQUIN, MEZETIN.

A R L E Q U I N.

IL est vrai que les malades sont importuns au dernier point, & je croi que je ne sortirai point d'auprès celui que je viens de quitter.... Ha Monsieur! vôtre serviteur, je viens de voir un malade, je croi qu'il me fera perdre.... J'étois dans une grande impatience de venir au logis pour donner les Leçons à mon disciple vôtre ami, pour ensuite le faire recevoir Docteur. C'est assez qu'il ait de l'argent, tout ira bien.

M E Z E T I N.

Vous avez raison, c'est le garçon le plus riche

riche qui soit à plus de trente lieues à la ronde, & il ne sçait pas le bien qu'il a. Ce seroit un beau coup Monsieur Arlequin, si vous pouviez lui faire épouser vôtre fille, je suis seur qu'il ne vous demanderoit point de dot, & qu'il se contenteroit presentement de la fille.

A R L E Q U I N.

Si ce-la se pouvoit faire j'en ferois fort content.

M E Z E T I N

Ne vous mettez pas en peine je lui en parlerai, & je ferai en sorte que cela réussira.

A R L E Q U I N .

Je vous serai bien obligé.

M E Z E T I N.

Monsieur, en attendant je vous prie de donner cette bourse à mon ami, & lui dites que voilà une semaine de ses menus plaisirs, que j'ai reçu du pays.

A R L E Q U I N.

Une semaine de ses menus plaisirs: Hé! combien y a-t-il là-dedans?

M E Z E T I N.

Il n'y a que cinquante Louïs d'or.

A R L E Q U I N.

Cinquante Louïs d'or! malepeste quelle semaine.

M E Z E T I N.

Bon, ce n'est rien que cela: je vous dis que c'est un garçon fort-riche.

S C E N E XI.

ARLEQUIN , MEZETIN ,
OCTAVE.

A R L E Q U I N.

Monsieur, vous voilà fort à propos, tenez voilà une bourse garnie de cinquante Louis d'or que Monsieur a reçûs pour vos menus plaisirs. Je vai preparer quelque Leçon que j'ai envie de vous faire apprendre de bonne heure, afin que vous soyez content.

S C E N E XII.

OCTAVE, MEZETIN, AR-
LEQUIN.

O C T A V E. *dit à Mezetin.*

D'Où me vient cette bourse ?

M E Z E T I N.

Elle vient du bon homme Balouïarde nôtre rival ; j'ai mis les choses sur un si bon pied que l'argent ne nous manquera point. Mais voici vôtre Maître , taisons-nous. Adieu.

A R-

A R R L E Q U I N.

A propos Monsieur , avez-vous songé à étudier ce que je vous ai donné ?

O C T A V E.

Oùi Monsieur : mais dites-moi je vous prie s'il est vrai ce que Monsieur Mezetin m'a dit ?

A R L E Q U I N.

Et que vous a t il dit , je vous prie ?

O C T A V E.

Oh Monsieur , je ne peux m'imaginer que cela soit vrai.

A R L E Q U I N.

Mais encore , qu'est ce que c'est ?

O C T A V E.

C'est qu'il m'a fait esperer que j'aurois un jour l'honneur d'avoir vôtre fille en mariage : Ce qui m'a fort étonné , attendu que mon merite n'est pas assez grand pour pouvoir posséder cet honneur.

A R L E Q U I N.

Pour moi Monsieur , j'en serois fort content si elle avoit assez de bien pour pouvoir entrer dans vôtre famille.

O C T A V E.

Pour les biens Monsieur , cela ne doit pas vous mettre en peine , j'en ai assez pour nous deux.

A R L E Q U I N.

Cela étant Monsieur je vous l'acorde , pourvû que vous vous fassiez recevoir Medecin.

C'est ce que je fouhaite de tout mon cœur. Rentrons Monsieur, je vous dirai ma pensée.

Ils rentrent.

S C E N E XIII.

MEZETIN *seul.*

JE veux sçavoir comme tout se passe des amours de mon maître, je vai fraper à la porte.

Il frape.

S C E N E XIV.

ARLEQUIN, MEZETIN.

A R L E Q U I N.

Monsieur, je suis vôtre serviteur; je suis bien réjoui de vous voir.

M E Z E T I N.

Hé bien Monsieur, nôtre Etudiant avance-t-il beaucoup?

A R L E Q U I N.

Ce sera Monsieur, un jour un homme d'ex-

d'expedition : Il a l'intelligence fort-subtile & comprend aisement ce que l'on lui dit. Il m'a entretenu aussi touchant ce que vous m'avez dit sur le mariage de ma fille ; je lui ai promis , cependant je suis fort embarrassé , attendu que j'ai donné ma parole au bon homme Baloüarde , & je suis fort en peine pour la retirer.

M E Z E T I N.

Que cela ne vous embarrasse pas , je prendrai les soins de vous en dégager , & instruirai Mademoiselle votre fille de tout ce qu'il faudra faire.

A R L E Q U I N.

Je me repose sur vous au moins.

M E Z E T I N.

Cela étant Monsieur , faites venir votre Etudiant , afin de le combler de joye en lui apprenant cette nouvelle.

S C E N E XV.

OCTAVE, MEZETIN, AR-
LEQUIN.

O C T A V E.

A H Messieurs ! Que je suis réjoüi de vous voir ensemble.

A R L E Q U I N.

Et moi j'allois vous chercher justement.

M E-

M E Z E T I N

C'est que Monsieur Arlequin est résolu de vous donner sa fille en Mariage.

O C T A V E.

Mais j'avois ouï dire qu'elle étoit promise au bon homme Baloüarde.

M E Z E T I N.

Ne vous mettez point en peine, il faut seulement songer vite à vous faire recevoir Medecin.

A R L E Q U I N.

Monsieur, laissons les soins de ce Mariage à Monsieur Mezetin, il m'a promis qu'il me dégageroit de la parole que j'ai donnée à Monsieur Baloüarde, songeons seulement à nôtre Doctrine, j'ai fait pour vous tout ce que l'on peut faire au monde, j'ai mis toute la Medecine de la maniere dont elle s'exerce aujourd'hui en vingt Aphorismes, qui vous seront faciles à comprendre aussi-bien qu'à exercer.

M E Z E T I N.

Toute la Medecine en vingt Aphorismes ! que je serois curieux de voir cela.

A R L E Q U I N.

Vôtre curiosité sera bien tôt fatissée, je vai vous en faire la lecture tout presentement.



DOCTRINE

D E L A

M E D E C I N E

D E C E T E M S.

PREMIER APHORISME.

SI-tôt que vous aurez reçu la robe & le bonnet de Docteur ne vous amusez plus à étudier, ni à vous rompre la tête à feuilleter les livres de nôtre Profession, cela est inutile, c'est assez d'avoir affranchi le pas & d'être reçu Docteur. Il faut seulement s'appliquer soigneusement à gagner la bienveillance des Chirurgiens, des Pharmaciens, des Sages femmes, des Nourissés, des Serviteurs & Servantes: C'est ce qui vous donnera des pratiques.

II. APHO.

II. APHORISME.

IL ne faut pas manquer de laisser venir une grande moustache, & affecter toujours d'être bien couvert, pour marquer le respect qui est dû aux hommes de Science. Il faut toujours marcher d'un air fort-serieux & pensif: Et quoi que tu sois toujours oisif, ne manque pas de marcher continuellement dans les rues, pour faire croire que tu as bien des pratiques, tu en trouveras toujours quelqu'une pour la devorer.

III. APHORISME.

IL ne faut avoir aucune pudeur, & visiter les Malades, quoi que l'on n'y soit pas mandé, cela vaut toujours de l'argent à coup sûr.

IV. APHORISME.

IL ne faut point visiter les pauvres par un motif de charité, cela étoit bon autrefois. Ne visitez pas même les amis sans
en

en avoir recompense, car l'argent est toujours de saison.

V. APHORISME.

CE que vous manderez à vos Malades, prenez garde que ce soit toujours embrouillé de quantité de paroles hautes & relevées, afin qu'elles ne soient ni comprises ni entendues facilement, & entrelardez toujours quelque mot de Latin, cela marque une grande Science.

VI. APHORISME.

QUand tu verras chez les Grands quelque Medecin, enquête-toi s'il est aimé, & s'il est aimé loué son travail, quoi que mal, il t'en fera autant à l'occasion, & par là tu t'attireras l'estime d'un chacun.

VII. APHORISME.

TOus ceux qui se piquent d'être hommes d'esprit & qui veulent raisonner de la Profession (n'en étant pas) il les faut rebuter, les traitant de curieux mal à propos. Et ceux de la Profession qui veulent
don-

332 *Les faux Medecins raillez*,
donner quelque nouveau precepte, il les
faut regarder de travers & les piquer de pa-
roles, les jeunes d'être innocens, & les
vieux d'être radoteurs.

VIII. APHORISME.

EXplique toutes les fonctions du corps
par les facultez, & si on te demande
comment les alimens se peuvent convertir
en chille; il faut répondre que c'est par une
faculté chilifique, qui réside dans le petit
ventre, & ainsi du reste: Il n'y a rien de meil-
leur ni de plus certain contre ceux qui veu-
lent découvrir nôtre Science, car ils ne sça-
vent plus que dire.

IX. APHORISME.

QUoi qu'il soit verifié & confirmé par
une infinité d'experiences, que le
mouvement circulaire du sang soit mené
par les veines Lactées, qui sont appliquées au
Thorax, il le faut nier avec bien de la fer-
meté, afin d'embarasser celui qui veut fai-
re le sçavant.

X. APHORISME.

IL faut toujours rejeter l'experience comme chose fausse, disant que tu ne les as pas vûs, & suivre toujours les raisons d'Aristote & de Galien: Et pour peu que tu connoisses, où sont placées toutes les parties, comme le petit ventre, le cœur, le poulmon, les reins & la vesie, il suffit, car pour les choses inventées des Anatomistes de ce tems il ne s'y faut point amuser, non plus qu'à des fables & des badineries inventées mal à propos.

IX. APHORISME.

SI tu es apellé à quelque Consultation il ne faut pas manquer de t'y trouver le premier & ne sortir que le dernier; comme aussi de prevenir toujours le malade, afin qu'il te demeure dans les mains pour faire ton profit.

XII. APHORISME.

ET lors que le malade ſe confie à toi, il faut lui exciter l'eſprit à t'aimer par une abondance de paroles & dire ſa maladie, puis enſuite le pronostic, & ne jamais ordonner que cliſtere, ſaignée, & quelque petite purgation, mais fort-legere, de peur de le titer trop tôt d'affaire.

XIII. APHORISME.

LOrs que toi & tes Collegues ſeront aſſemblez, & qu'ils feront de grands diſcours ſur la cauſe des maladies, de leur ſigne & du pronostic, crie touſjours pour les cliſteres & les ſaignées, & de la Caſſe dans du petit lait, puis le Sené en infuſion, & rien d'avantage.

XIV. APHORISME.

EN toute maladie, en tout tems, ſans aucune conſideration de l'âge, du temperament & des forces, fais ouvrir la veine juſqu'à vingt fois; & ſi c'eſt fièvre, purge, ſeigne ſans diſcontinuer, afin d'être maître de ton malade.

XV. APHORISME.

NE faites pas comme les autres qui ne veulent pas saigner dans les fièvres quartes, de peur de l'Hydropisie, saignez toujours, clisterisez & purgez, c'est une selle à tous chevaux dans nôtre profession.

XVI. APHORISME.

N'Approuvez jamais le remede Chimique quoi qu'il fasse devant vous de grands & bonseffets, dites toujours que les meilleurs ne valent rien, & que quelque préparation que l'on fasse à l'antimoine c'est sôûjours un poison fort-pernicieux.

XVII. APHORISME.

SOuvenez-vous que lorsque vous parlerez de la maladie ce soit toujours avec douceur, entre tems soyez toujours rude & emporté: Et lors que l'on vous demandera le succès des maladies, ne répondez jamais qu'avec ambiguité, & ne donnez jamais de solution.

XVIII. APHO-

XVIII. APHORISME.

SOyez toujours du parti d'un seul Chirurgien & Pharmacien, mais foyez toujours contraire aux autres, puis lorsque l'on vous demandera, pourquoi? marquez que vous êtes obligé de faire votre devoir, & l'on croira que vous avez la discretion de cacher leur ignorance par votre silence, alors vous serez toujours estimé.

XIX. APHORISME.

PRenez garde à celle ci Monsieur, c'est la plus essentielle.

Dans les Consultations des maladies contredisez vos Superieurs, moquez-vous de vos Inferieurs, ne faites pas comparaison avec vos Pareils, & ne démordez jamais de votre avis. quand même le malade devroit crever sur le champ, car cela est essentiel, & se font tous nos criemens de ne jamais démorde de nos avis, arrive ce qu'il pourra on est toujours payé.

XX. APHORISME.

Comme vous êtes riche & opulent, celle ci ne vous servira de rien, mais il n'importe, je m'en vai vous en faire la lecture.

Après que vous aurez amassé quelque chose, si vous ne pouvez aller en Carosse, vendez & engagez tout votre bien pour avoir une Mule, une Robe & une Houffe, car si tu n'es pas Medecin tu le paroîtras dans cet équipage. Allons, retirons-nous, afin de songer à votre Reception.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

LA SCENE REPRESENTÉ
l'Ecole de Medecine.

Tous les Medecins sont assis en rond , puis l'Etudiant est au milieu dans une Chaire un peu élevée , son Maître assis auprès de lui.

S C E N E I.

ARLEQUIN, L'ETUDIANT.

DEUX MEDECINS

SUCEFOIRE ET FLEURE-
BASSIN.

A R L E Q U I N.

Messieurs, vous voyez que l'heure se passe , & que Mr. le Doyen ne vient point , je trouverois à propos de commencer.

S U -

S U C C E S S I O N N A I R E.

Vous avez raison.

A R L E Q U I N.

Monsieur vous pouvez commencer..

L' E T U D I A N T.

Messieurs, depuis que le Panacée Universel, dit Electuaire de vie, a détruit l'usage de la Medecine, il est presentement si peu de malades qu'au lieu de les guerir nous ne devrions songer qu'à les multiplier: sans les desordres du Cabaret nous n'aurions presque plus de pratique, & toutes les Facultez feroient aux abois si le Javar & le Farcin n'aideroient les deux tiers de l'année à nôtre subsistance.

A R L E Q U I N.

Ce n'est pourtant là qu'un Ecolier de trois mois.

L' E T U D I A N T.

Autrefois l'inconstance des femmes caufoit des desespoirs qui mettoient au lit les gens de bonne foi, mais la galanterie est à present si commode que les Rivaux boivent ensemble, & les Coquettes reçoivent tout l'encens: Cette tranquillité moderne & incompatible cause le chagrin que fait toutes nos affaires. Quand il étoit des hommes de lettres attachez au Cabinet, ces gens là par leur application sedentaire faisoient un amas de bonne bile recuite, dont les débordemens montoient fort souvent au cerveau,

340 *Les faux Medecins raillez*,
ils causeroient tout au moins de cruelles coliques. Mais presentement que l'ignorance est en vogue, & que la jeunesse fait ses études à l'Opera, à la Comedie, & devant le Théâtre de l'Operateur : ces joyeux emplois nous déroberont un million de malades, dont l'Operateur seroit tenu en conscience de nous dédommager s'il ne donnoit lieu aux maux de poitrine à ceux qui viennent trop-tôt devant leur Théâtre.

A R L E Q U I N.

Il a raison, & si nous n'y prenons garde nous sommes flambés.

L' E T U D I A N T.

Considérez Messieurs, que la Faculté ne tient plus qu'à un petit filet, & nous serions réduits à rien si les ennuis des mauvais ménages ne nous fournissent par-ci par-là des maux de tête & des migraines. Nous tirons encore quelque secours léger des Abbés, parce qu'étans plus sensibles aux plaisirs de vivre, ils ménagent par de petits remèdes de précaution une santé nécessaire pour user le bien dont ils jouissent, Après ces reflexions solides, n'ai-je pas raison d'exhorter votre industrie à faire des malades quand vous n'en avez point : c'est pourquoi il faut négliger les fièvres tierces pour les faire venir quarts, afin d'avoir occasion de traiter les Malades long-tems. Nous avons encore la même facilité pour les Rhumes, qu'il faut négliger pour causer une inflammation de poî-

poitrine ; ne sommes nous pas aussi bien payez d'une maniere que d'autre : & quel risque y a t-il à faire un mal qui produit à coup seur de l'argent , & dont on n'est jamais puni ; faites valoir ce beau Privilege dans toute son étendue , & ne desapprouvez pas la chaleur d'un jeune homme qui n'a pour objet que l'intérêt des Medecins & la gloire de la Faculté.

F L E U R E B A S S I N.

Puisque c'est à vous de répondre , & à moi d'interroger ; me diriez-vous bien Monsieur , pourquoi il faut parler Latin dans nos Consultations.

L' E T U D I A N T.

La raison en est évidente: C'est que les Medecins se mêlant d'un métier qu'ils ne savent point à fond , il est à propos de cacher l'ignorance au public, c'est pourquoi il faut affecter de parler un jargon mêlé de Grec , de Latin & d'autre Langue , où le diable , tout habile qu'il est , ne pourroit rien comprendre. Mais comme l'on paye beaucoup plus d'une Consultation que d'une Visite ordinaire , la Medecine a prudemment imaginé la forfanterie du Latin , pour faire croire aux dupes qu'on parle de choses sublimes & relevées , quoi que cela n'aboutisse jamais qu'à un Lavement & à une Ptisane laxative.

342 *Les faux Medecins raillez,*
S U C E F O I R E.

Mais Monsieur , me diriez vous bien combien un habile homme Medecin doit faire durer une maladie.

L' E T U D I A N T.

Cette question , toute difficile quelle est , peut se résoudre en trois paroles. Il faut uniquement sçavoir si vous entendez parler d'un jeune ou d'un vieux Medecin , parce qu'un vieux Medecin expedie bien plus vite , & qu'un jeune est un peu plus humain.

A R L E Q U I N.

Prenez donc garde Monsieur , vous vous éloignez des maximes que je vous ai données.

L' E T U D I A N T.

Il est vrai Monsieur , je vai me remettre dans la règle. Pour sçavoir la durée des maladies de fièvre , il en faut d'abord examiner les accez , & devant le sept ne rien déterminer.

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas cela , on vous demande combien il faut faire durer une maladie.

L' E T U D I A N T.

Il me semble pourtant que j'ai eû raison de dire qu'il en faut d'abord consulter les Simptomes & les accidens , & que l'on ne peut....

A R L D Q U I N.

Allons , allons , bon courage. Messieurs
je

je jugerois qu'il en sçait assez pour être
Medecin dans les Fauxbourgs.

L' E T U D I A N T.

Je vous dirai Messieurs , qu'à l'égard de
ceux qui parlent indignement de la Me-
decine , nous sommes obligez par serment
de nous venger jusques sur les cousins au
fixieme degre.

A R L E Q U I N.

Minter repostum.

L' E T U D I A N T.

Quant à ceux qui ne nous appellent qu'à-
prés avoir cherché du secours hors de la
Faculté, nous pouvons par humanité &
pour éloigner les soupçons du ressentiment
les amuser pendant sept ou huit jours, mais
il ne faut pas manquer après cela de les
faire décamper par une prise d'Emetique,
& de leur faire connoître en partant que l'on
ne sçauroit rétablir un temperament que
l'ignorance d'un Charlatan a ruiné, & que
c'est beaucoup de leur avoir prolongé huit
ou dix jours la vie : cela jette une telle con-
sternation dans une Famille, qu'à la moin-
dre petite piqueure d'épingle on ne manque
pas de nous envoyer chercher.

S C E N E II.

LE DOYEN, ARLEQUIN,
L'ETUDIANT, ISABEL-
LE, LE VIEILLARD.

LE DOYEN.

D'Où vient Messieurs, avoir commen-
cé sans moi : ne sçavez vous pas que
l'honneur de commencer m'appartient ?

ARLEQUIN.

Il est vrai Monsieur, mais il étoit fort-
tard, & les Argumens commençoient à se
gâter ; c'est pourquoi nous avons trouvé à
propos de commencer.

LE DOYEN.

Et moi je trouve à propos de vous don-
ner un soufflet.

L'ETUDIANT.

Hé ! si Messieurs, qu'elle infamie de
rendre le Public témoin de vos sottises ! tou-
te la Ville seroit à l'agonie qu'on ne vou-
droit pas apeller un Medecin.

ARLEQUIN.

Un soufflet ! à moi qui ai noirci sous le
harnois de la Casse & du Séné.

LE VIEILLARD.

Oh Monsieur ! ne songeons plus à cela.
Allons

Allons faire les noces de Mademoiselle votre fille & de moi.

L'ETUDIANT.

Attendez Monsieur, la voici, mais elle dit qu'elle ne veut point de vous.

ISABELLE *parle au Vieillard, le rebutant, en disant qu'elle ne veut point de lui.*

ARLEQUIN.

C'est donc vous Mademoiselle Isabeau, qui refusez un membre de la Faculté.

ISABELLE.

Mon Pere daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Hé ! qu'avez-vous à dire ?

ISABELLE.

Des raison où tout le Sexe n'est pas moins intéressé que moi ; il s'agit de l'intérêt public.

ARLEQUIN.

Ah ! s'il s'agit de l'intérêt public nous ne pouvons pas nous dispenser de l'écouter. Messieurs, faites faire silence, car nous avons besoin de repos.

ISABELLE.

Messieurs, depuis que les Cabarets & les Manufactures à tabac sont devenus si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y être ; & l'amour avec tous ses charmes n'a scû balancer dans l'esprit des jeunes gens le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à la Galere ou à l'Alliance.

A R L E Q U I N.

Monsieur, si l'amphasé nous mène à la Galere, garre que la précaution ne nous fasse aller tout droit à la Greve.

I S A B E L L E.

L'on peut dire avec verité que l'amour qui ser voit autrefois à enrichir le Sexe, ne sert aujourd'hui qu'à le ruiner.

A R L E Q U I N.

Il est vrai, car je connois plusieurs femmes qui ont vendu jusqu'à la housse de leur lit pour entretenir leur galant.

L' E T U D I A N T.

C'est la raison, & ce qui a de plus contribué à décrier la galanterie c'est l'indigne profanation que l'on fait des appas, en les unifiant tous les jours à d'imbecilles Vieillards, nation de tout tems reprobée dans toute l'étendue de l'empire amoureux. Ces assortissemens bizarres que l'avarice suggere aux Peres, ouvrent la porte à des abus sans nombre, c'est la pepiniere des separations & le revenu le plus liquide d'un nombre de jeunes coquets qui sont sans cesse à l'affut de ces sortes de mariages.

I S A B E L L E.

L'esprit d'une jenne personne ne se peut accoutumer avec ces maris à lunettes, nous sçavons bien que le mariage est comme le feu des Vestalles, qu'il falloit entretenir Religieusement sur peine de la vie.

A R ' '

A R L E Q U I N.

Il est vrai : Le moyen qu'un Vieillard puisse entretenir le feu , puisqu'il ne peut souffler que du derriere.

L' E T U D I A N T.

Quelle sera donc la figure d'un vieux barbon sous la banniere de l'Himenée ? ou plutôt quelle figure veut-on que fasse une jeune personne auprès d'un Epoux qui la Catechisera à toute heure , qui comptera les pas qu'elle fera , qui n'ouvrira la bouche que pour la contredire, ou pour la régaler de ses proüesses du tems passé ? Un bourru qui fera un crime à sa moitié d'un ruban attaché à sa coëffure , & qui donnera la question à ses serviteurs sur les démarches les plus innocentes de sa femme : Je ne parle point de ces legions de maladies dont la vieillesse est escortée ni de cette toux insupportable qui est la musique ordinaire d'un Vieillard.

A R L E Q U I N.

La remarque vient fort à propos.

I S A B E L L E.

Il faut que je confesse hautement ma foiblesse dans une pareille extremité , je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à jamais ne démordre de la haine que j'aurai concüe une fois pour le Vieillard qui oseroit attenter à ma liberté.

A R L E Q U I N.

Voilà un Avocat qui auroit bien de la pra-

348 *Les faux Medecins raillez,*
tique en peu de tems; vous voyez Monsieur, que ce n'est pas ma faute, & qu'elle nous a cité là de bonnes raisons. Mais ma fille tu ne seras donc point mariée, puisque tu ne veux point du bon homme Balouiarde.

L' E T U D I A N T.

Monsieur, si Mademoiselle vouloit de moi, j'y consentirois du meilleur de mon cœur.

I S A B E L L E.

Si mon Pere en est content je ne demande pas mieux.

A R L E Q U I N.

Pour moi j'en demeure d'accord, & je vous donne ma parole.

I S A B E L L E.

Mon Pere, presentement que vous êtes content il faut vous dire le tout comme il est, c'est celui que mon cœur aime qui fait semblant de vouloir faire ce qui se fait presentement, car il n'a nulle envie d'être Medecin.

A R L E Q U I N.

Puisque cela est ainsi je ne suis fâché que d'une chose, qui est d'avoir appris le plus fin de notre Profession à un homme qui ne s'en servira point. Il n'importe, allons nous divertir en celebrant les noces, & nous moquer du Vicillard dupé.

Fin de la Comedie.

LE

LE
TOMBEAU
DE
MAÎTRE ANDRÉ.
COMEDIE.



ACTEURS.

MAISTRE ANDRE' *Cabaretier.*
MARINETTE *Femme de Maître André.*

PIERROT *Frere de Marinette.*
COLOMBINE *Fille de Maître André.*

MEZETIN.

SCARAMOUCHE. *Valets d'intrigue*

ARLEQUIN.

UU PLEUREUR *chantant.*

Les suivans de la Pompe funebre.



L E
TOMBEAU
 D E
MAÎTRE ANDRÉ.
C O M E D I E.

A C T E I.

S C E N E I.

SCARAMOUCHE *en Soldat, &*
MEZETIN *en Tambour, une*
bouteille à sa main.
Ils entrent en disputant.

M E Z E T I N.

A La riviere, à la riviere, si tu as envie
 de t'abreuver.

S C A R A M O U C H E.

Tu as beau faire, la bouteille m'appar-
 tient & je l'aurai. M E-

M E Z E T I N.

C'est donc quand je l'aurai bûë.

SCARAMOUCHE *tire l'épée.*

Ha ! morbleu , c'est trop m'insulter ,
l'épée à la main , coquin.

M E Z E T I N.

Je le veux bien , j'ai déjà remarqué la
place où je te veux donner le coup.

SCARAMOUCHE.

Et moi si je te prens avec mon doigt je
te leverai si haut , que tu auras plutôt peur
de la fin que de la chute.

M E Z E T I N

Nous verrons , mais il faut faire les cho-
ses dans les formes , car il n'est pas seant de
sortir de ce moude sans prendre congé de
ce qu'on aime : Faisons mutuellement nos
adieux à la bouteille.

SCARAMOUCHE.

Soit , je veux bien t'accorder ce délai.

M E Z E T I N *habille la bouteil-
le de noir , & chante.*

C H A N S O N.

Digne rejetton de la bouteille ,
Soyez témoin de mes transports jaloux ,
Pour ne vous perdre pas , ô beauté sans pa-
reille ,
Je m'expose aux plus rudes coups :
Ah ! machere bouteille ,
Vôtre charmant glou glou ,
Nuit & jour me réveille ,

Que

Que mon sort feroit doux ,
Si je vivois pour vous.

Tous deux ensemble.

Que mon sort feroit doux ,
Si je vivois pour vous.

SCARAMOUCHE.

Hé bien , es-tu prêt à present à te laisser
tuër ?

MEZETIN.

Ecoute , n'y auroit-il pas moyen d'acom-
moder cette affaire en bûvant chacun nô-
tre moitié , car je prévois un grand mal-
heur , le vainqueur sera pendu , & le mort
ne boira pas.

SCARAMOUCHE.

Ah poltron ! tu as peur.

MEZETIN.

Non , non , mais c'est que je raisonne sur
les événemens. Oh ! voici Arlequin, veux-
tu l'établir juge de nôtre dîterent ?

SCARAMOUCHE.

J'y consens.

SCE.

S C E N E II.

ARLEQUIN , MEZETIN ,
SCARAMOUCHE.

A R L E Q U I N.

B On jour mes amis , comment va la
joye ? hé bien êtes-vous toujourns al-
terez ? voici un tems bien salé , n'est-ce pas ?

M E Z E T I N.

Tu viens bien à propos , car il faut que
tu nous juge.

A R L E Q U I N.

Ecoutez , vous pouvez bien aller tous
deux aux Galeres si je m'en mêle. Mais de-
quoi s'agit-il ?

S C A R A M O U C H E.

Dejuger un petit diferent qui est entre
nous.

A R L E Q U I N.

Vous me prenez à propos pour vous ju-
ger , car je suis à jeun. Dequoi est-il que-
stion ?

M E Z E T I N.

D'une bouteille.

A R L E Q U I N.

Et quelle est la partie intervenante , la
colle de poisson peut-être ?

S C A-

S C A R A M O U C H E.

Non, c'est une bouteille que nous avons volée.

A R L E Q U I N.

Ah, s'il n'y a que cela il n'y a rien de plus aisé à décider, je m'en vai l'avaller & vous me verrez boire tous deux.

M E Z E T I N.

Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons.

A R L E Q U I N.

Mais qui payera les épices du Juge?

S C A R A M O U C H E.

Je suis entré dans un cabaret ce matin, j'ai vu la susdite bouteille sur la table, j'ai fait signe à Mezetin de la prendre, tandis que j'amuserois la petite fille.

A R L E Q U I N.

Où sont vos Témoins?

M E Z E T I N.

Il n'y avoit que la bouteille, seulement ladite bouteille.

A R L E Q U I N.

N'est-ce point quelque faux Témoin. Est-elle bien pleine au moins?

S C A R A M O U C H E.

Ho, je te la garantis sans reproche.

A R L E Q U I N.

Mettez-moi donc en posture de vous juger, il n'est pas de la bienfaisance qu'un Juge tienne ses Audiences debout, comment dormiroit-il?

M E-

356 *Le Tombeau de Maître André,*
M E Z E T I N.

Tiens toi assis sur mon tambour.

A R L E Q U I N.

Fort bien. Or sus plaidez , sur tout point de suposition : Venez au fait avant que de commencer.

S C A R A M O U C H E.

Je vous disois donc Monsieur....

A R L E Q U I N.

Attendez , il me vient un scrupule. Nous disons en Justice *unus testis , nullus testis* , un seul Témoin ne peut agir : N'en auriez-vous point quelque'autre ? là quelque grignon de pain & de fromage.

M E Z E T I N.

Voici un pain de deux liards que j'avois pris pour boire.

S C A R A M O U C H E.

Et moi moi j'ai un morceau de cervelas.

A R L E Q U I N.

Ho ! vôte affaire va aller bon train , car voilà deux Témoins qui pourront bien nuire au premier.

M E Z E T I N.

Nous étions fortis ce matin ensemble.

A R L E Q U I N.

Attendez , tournez vous un peu que j'interroge les Témoins.

Il boit & mange.

Ces raisons ne sont pas méchantes , poursuivez.

M E-

M E Z E T I N.

Nous avons vû la susdite bouteille sur la table, & à cet aspect, Monsieur...

S C A R A M O U C H E.

Tu en as menti, c'est moi qui l'ai vûë.

A R L E Q U I N.

Point d'injure, vous faites comme les Procureurs, le cas est douteux, faisons le recollement des Témoins.

Il boit & mange.

Ils parlent juste, il n'y a pas un seul article d'oublié, je croi que vous gagnerez tous deux vôtre cause, je m'en vai juger, les Témoins n'ont plus rien à dire. Paix-là, silence.

J U G E M E N T.

Je ne suis pas de ces donneurs d'Arrêts,
Que dans le cabinet leur dicte une coquette,
Comme juge sensé je mange & bois les frais
De vôtre burlesque Procez.

Des sotises d'autrui le Bareau fait goguette,
Ma réponse en deux mots me va justifier,
Pour vous mettre d'accord c'est ainsi que
j'ordonne,

Tenez prenez le verre & Mezetin l'ozier.
Adieu, jusqu'au revoir, la bouteille étoit
bonne.

M E Z E T I N.

Et j'en reçois le prix, je l'ai bien merité.

A R-

358 *Le Tombeau de Maître André.*

ARLEQUIN *s'en va.*

MEZETIN *l'appelle & lui dit,*

Monfieur, Monfieur, l'on a corrompu
mes Témoins, faites que je leur parle.

ARLEQUIN

Venez dans deux heures d'ici, & je vous
les ferai voir tous corrompus.

MEZETIN & SCARAMOUCHE

*disent qu'il faut penser à l'Enter-
rement de Maître André: Ils con-
ferent entre eux de marier Scara-
mouche avec la Veuve, & Arle-
quin avec Colombine sa fille. Sca-
ramouche dit à Mezetin qu'il est
en peine de lui trouver une fille
pour le marier. Mezetin dit qu'é-
tant de leurs amis, il y auroit
assez de ces deux femmes pour
tous trois. Ils s'en vont après
cette Scene, laquelle se fait de ca-
price.*

S C E.

S C E N E III.

DANS LE THEATRE.

On voit une chambre dont on détache la Tapissérie, avec plusieurs hardes, que l'on met par morceaux sur la table.

MARINETTE, PIERROT.

M A R I N E T T E.

H A ! ha ! ha ! je n'en puis plus !
P I E R R O T.

Ne criez donc pas si haut, vous étourdi-
rez ce pauvre mort.

M A R I N E T T E.

Puis-je moderer ma douleur ! Le pauvre
homme ! nous étions bien nez l'un pour
l'autre ! Il n'a jamais dit oui à ce que je
lui demandois, & j'ai toujours dit non à
ce qu'il vouloit que je fisse. Ah ! Pierrot,
je lui ai bien dit qu'il se crevoit à boire com-
me il faisoit.

P I E R R O T.

Bon, bon se crevoit, vous vous moc-
quez, c'est qu'il vivoit juste.

M A R I N E T T E.

Perdre un mari à la fleur de son âge ! Un
hom-

360 *Le Tombeau de Maître André,*
homme qui n'avoit que trente ans. Tu le
sais bien.

P I E R R O T.

Ho, sans mettre la main au feu cela est
vrai, il y a plus de plus de dix ans que je lui
ai entendu dire.

M A R I N E T T E.

Je n'aurai plus le plaisir de le mettre au
lit comme je faisois, quand il revenoit à la
maison tout ivre & tout croté: Pour cela il
n'étoit point incommode quand il avoit bû

P I E R R O T.

C'étoit l'homme du monde qui rotoit le
plus discrettement.

M A R I N E T T E.

Mais mon pauvre Pierrot, as-tu pris soin
de songer à nos petites affaires?

P I E R R O T.

J'ai déjà mis à l'écart toute la vaisselle
d'argent, & une partie du linge. Je suis ex-
peditif dans des affaires de pareille conse-
quence: Il faut se donner de garde que vô-
tre fi^{lle} ne s'en aille le dire à personne. C'est
une petite creature bien remuante.

M A R I N E T T E.

Tu as raison Pierrot, mais si je consul-
tions un Notaire, je croi qu'avec les lumie-
res qu'il nous donneroit, il nous ôteroit
tout scrupule.

P I E R R O T.

Bon, je suis plus de moitié Notaire, car
j'ai

j'ai le cœur dur & sans foi. Il faut que vous fassiez passer les trois quarts du bien de vôtre défunt , & ce qu'il y a de meilleur chez vous , pour vos bijoux de noces. C'est bien-assez de laisser à vôtre fille aînée le bouchon ; la maison est déjà bien achalandée.

M A R I N E T T E.

Je suivrai ton avis Pierrot , car tu es homme d'esprit.

P I E R R O T.

On voit bien que vous ne sçavez encore ce que c'est que d'être veuve.

M A R I N E T T E.

Oùi , j'y suis résoluë , je détournerai adroitement tout ce qu'il y aura de meilleur.

P I E R R O T.

Cela fera d'un grand soulagement pour le Tuteur , que vous choisirez après à vôtre fantaisie. Mais que nous veut vôtre fille Colombine ?

M A R I N E T T E.

Helas ! ne sçauroit-elle nous laisser pleurer à nôtre aise.

S C E N E IV.

COLOMBINE, MARINETTE,
TE, PIERROT.

COLOMBINE.

A H ma mere, ma mere !

MARINETTE.

Qu'avez-vous donc ma fille.

COLOMBINE.

Ah ma mere ! je croi que mon pere
remuë. Venez voir.

PIERROT.

Oh ! je vous le garantis mort, il a laissé
du vin dans son verre.

MARINETTE.

Helas ! seroit-il bien vrai , le pauvre
homme ! Pierrot, qu'en crois-tu ?

PIERROT.

Bon, on attrape le monde comme cela ,
Peisqu'il a fait la figure de mourir, il faut
qu'il acheve de bonne grace.

COLOMBINE.

Vous avez bien peu d'empressement d'al-
ler verifiser l'esperance que j'ai de voir revir-
vre mon prre.

MARINETTE.

Voyez, voyez ce qu'elle veut dire. Mon
cher mari ! Pierrot, as tu songé à la tapis-
serie

serie qui est dans la chambre ? Hem : Ah ! ah !

P I E R R O T.

Hé la, la, ne vous affligez pas tant, il n'y restera pas une toile d'araignée. Ho ! que cela est vilain, de vouloir faire revivre les gens qui sont morts.

C O L O M B I N E.

Mais il me semble que tout est en desordre ici : De quoi t'avises-tu, Pierrot, de détendre la tapisserie ?

P I E R R O T.

C'est que nous sommes si affligés votre mere & moi, que nous ne sçavons ce que nous faisons.

M A R I N E T T E.

Oùi, Pierrot à raison.

C O L O M B I N E.

Mais si un Notaire venoit, pour faire au moins un inventaire.

P I E R R O T.

Bon, bon, allez dépenser de l'argent, laissez-moi faire, je m'en vai apprendre à lire, & je vous inventoriserai après tout cela par cœur.

C O L O M B I N E.

Mais allez voir au moins si je me suis trompée, je gagerois que mon pere n'est pas mort.

364 *Le Tombeau de Maître André,*
P I E R R O T.

Hé bien, contentez donc cette fille, allons voir si le mort est en vie.

M A R I N E T T E.
Allons donc.

S C E N E V.

COLOMBINE *seule.*

MAlheureuse que je suis ! où fera mon recours ? je n'ai personne dans mes intérêts : On me pille, on me vole, ils sont tous d'intelligence pour me ruiner. Oh ! dans le desespoir où je suis si je trouvois quelque honnête homme qui voulut m'enlever, je le suivrois de bon cœur. Mais que vois-je ! c'est Arlequin, le meilleur ami de défunt mon pauvre pere : ma douleur se réveille à son aspect.

SCE-

S C E N E VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

A R L E Q U I N *à part.*

J E me suis habillé en Héros, pour consoler ma maîtresse avec plus d'énergie.

C O L O M B I N E.

Seigneur mon pere est mort, je l'ai vu ce matin,

Tomber en expirant sur un verre de vin ;
Ce vin dont il emplit lui-même ses futailles,
Ce vin qui tant de fois abrûvoit ses entrailles :

Ce vin, qui de couroux, fume encore aujourd'hui.

De voir qu'il est tiré pour d'autre que pour lui.

Qu'au milieu du repas une main indiscrete,
N'eut osé, sans l'agrir, répandre sur l'assiette.

Ce vin, dis-je l'objet de ses plus chers desirs,

Vient d'être le Témoin de ses derniers soupirs.

Excusez ma douleur à ce recit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

366 *Le Tombeau de Maître André,*

A R L E Q U I N.

Ma chere, l'eut-on dit,

C O L O M B I N E.

Arlequin, l'eut-on cru

A R L E Q U I N.

Qu'il fut mort, le pauvre homme, aussi-tôt
qu'il eût bû

Le Ciel n'a pas voulu qu'il vécût davantage.

Sile pauvre homme, encor n'avoit fait ce
voyage,

Qu'après avoir pour moi fait le choix d'un
époux.

Je trouverois mes maux moins cuisans &
plus doux,

A R L E Q U I N.

En cela le bon homme a manqué, je l'avoüe,

Mais quoi ! de nos desirs la fortune se joüe.

La chance est plus touchante, alors que
l'on est deux,

Chacun y met du sien pour se consoler
mieux.

C O L O M B I N E.

Non, ne m'en parlez pas, être fille à
mon âge,

Parmi tant de douleurs c'est un triste appa-
nage :

L'année est je vous jure ingrate en épou-
seurs.

A R L E Q U I N.

C'est une marchandise un peu rare ; &
d'ailleurs.

Vous ne sçavez que trop qu'en ce siècle de
pierre.

De

De dix Filles qu'on voit, neuf sont sur la
litierre :

Elles cedent d'avance au fumet d'un A-
mant,

La Fille est un métal qui s'allie aisément.

Et quand au lieu de Bled, la saison plus fe-
conde,

D'hommes faits tout exprés eut regarni le
monde ;

Pas une, nonobstant la disette de pain,

Avec un tel renfort ne fut morte de faim.

C O L O M B I N E.

Ah ! Monsieur, laissons-là toutes ces
malheureuses :

Pour moi j'ai des raisons qui sont bien plus
fâcheuses.

Je perds un pere, hélas ! qui m'aimoit ten-
drement,

Mais ma mere aujourd'hui me volle impu-
nement,

Unie avec Pierrot qui n'est qu'un rien qui
vaille,

Ils veulent me réduire à coucher sur la paille.

A R L E Q U I N.

Sur la paille ! Ou mes yeux ne s'y con-
noissent pas,

Ou vous méritez bien sans doute un ma-
telas,

Enfin sans barguigner ni faire la revêche,

Permettez avec moi que l'Hymen vous dé-
pêche,

De vos yeux fulminans mon poitrail risolé

Q 4

D'un

368 *Le Tombeau de Maître André,*
D'un feu gregois pour vous, est à demi brûlé.
C'en est fait les fripons m'en donnent pour
mon compte ;

Au plus fin cotignat vos levres feroient honte.
C O L O M B I N E.

Qu'entens-je.... quoi ! mon pere à peine a clos les yeux ,

Que vous me proposez de nous unir tous deux ,

Il semble a tout moment encor que tout l'autere ,

Je le vois tout armé de ce funeste verre ,

Dont le vin trahissant sa soif & son espoir ,

Répandu sur ma nappe a dicté mon devoir.

Puis-je , dans ma douleur , aux nœuds du mariage ,

Assujettir l'amour qui pour moi vous engage ?

Vous me percez le cœur , & dorez le couteau.

A R L E Q U I N.

Va , je suis ton amant , & non pas ton bourreau :

Prends deux jours si tu veux pour essuyer tes larmes.

C O L O M B I N E.

La vengeance en ce cas pour moi seule a des charmes ,

Et pour faire enrager ma mere en cet état

Je t'épouse pourvu que ce soit sans éclat.

A R L E Q U I N.

La clause étant touchante , & bien considérée,
Meri-

Merite entre nous deux d'être un peu digérée.

Seul dans mon cabinet je la veux consulter :
Pour un moment la Belle il nous faut écarter.

COLOMBINE.

Après un traitement si rude & si funeste ;
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste.

SCENE VII.

ARLEQUIN, MARINETTE.

ARLEQUIN.

AH Madame ! que j'ai de joye de vous
voir pleurer : Qu'il vous sied bien ce
mouchoir , & que vous feriez une belle
action & rare de vous pendre de regret, après
la perte que vous venez de faire.

MARINETTE.

Effectivement Monsieur , j'ai perdu un
honnête homme.

ARLEQUIN.

C'étoit l'Escarboucle des maris , & vous
ayant épousée l'on peut dire que c'étoit une
perle dans du fumier , & un diamant en-
chassé dans du plomb.

MARINETTE.

Que la justice que vous lui rendez me fait
de plaisir dans mon affliction.

Q 5

AR-

370 *Le Tombeau de Maître André,*
A R L E Q U I N.

Comme je sçai qu'une Veuve est une compote de douleur, qui a force de se consumer au feu de la mélancolie, devient toute en bouillie.

M A R I N E T T E.

Que vos expressions sont touchantes !

A R L E Q U I N.

De même une fille est une allumette qui s'enflâme par les deux bouts quand on ne la marie pas.

M A R I N E T T E.

Eh bien Monsieur, que voulez-vous dire par là ?

A R L E Q U I N.

Je viens vous offrir Madame une façon de mari pour Mademoiselle votre fille Colombine.

M A R I N E T T E.

Quoi vous avez la hardiesse de parler de mariage dans une maison toute remplie de deuil ?

A R L E Q U I N.

Croyez-moi : ne perdez pas l'occasion. Les filles font d'un pauvre débit dans le tems où nous sommes, les hommes deviennent plus rares que jamais, & je connois maintes femmes qui s'estimeroient bien-heureuses d'être reçues à y mettre l'enchère.

M A R I N E T T E *Apart.*

Vous êtes un insolent.

De

Dé demander ma fille lors que je suis à marier.

A R L E Q U I N.

La pauvre femme !

M A R I N E T T E.

Vous êtes un étourdi & un mal-avisé.

A R L E Q U I N.

D'accord.

M A R I N E T T E.

Si mon pauvre mari sçavoit cela , fripon.

A R L E Q U I N.

Ne lui en dites rien au moins , j'aime mieux vous épouser.

M A R I N E T T E

Hem. . Vous m'avez bien mise en colere.

A R L E Q U I N.

Je vous demande pardon. Ne vous a-t-il pas laissé quelque argent , quelque rente à l'Hôtel de Ville : quelque petite gueuserie comme cela ?

M A R I N E T T E.

Je vais vous faire apporter le Testament, & vous verrez si une femme comme moi n'est pas de l'argent comptant. Petite fille apportez-moi ce papier.

A R L E Q U I N.

Cela étant , je vous consolerai gayement.

S C E N E VIII.

COLOMBINE, MARINETTE,
ARLEQUIN, PIERRROT, SCARAMOUCHE.

COLOMBINE.

Tenez ma mere voilà le papier que vous
me demandez : voulez-vous que je le
lise.

MARINETTE.

Non : Donnez-le à Monsieur.

SCARAMOUCHE.

Qu'est-ce que cela ?

ARLEQUIN.

Le Testament du pauvre Maître André.

SCARAMOUCHE.

Donnez le moi , je m'en vais le lire.

ARLEQUIN.

Ce seroit un Testament énigmatique , car
si tu le lisois on n'y entendroit rien.

PIERRROT.

Pour moi je le lirois bien , mais Mon-
sieur André ne sçavoit pas assez bien l'Or-
thographe.

MARINETTE.

Oh ! Monsieur , de grace donnez vous
la

la peine de nous en faire la lecture.

A R L E Q U I N *lit.*

Testament fait en faveur des hoirs masculins , féminins , & neutres , de Maître André leur pere putatif , substantif , & adjectif.

Primo.

Je laisse cette maison à celui à qui elle appartient.

P I E R R O T.

Il étoit le plus liberal homme du monde , il n'avoit rien à lui.

A R L E Q U I N *lit.*

Pour toutes mes funerailles ,
Au lieu d'un superbe tombeau ,
Je ne veux qu'un simple tonneau ,
Qui soit à peu près de ma taille.

M A R I N E T T E.

Il n'avoit point de vanité , il fuyoit toujours la dépense.

P I E R R O T.

Oh ! il y a long-tems que le pauvre homme travailloit à sa fosse , il en tiroit plus de vingt bouteilles de vin par jour.

A R L E Q U I N *lit.*

Sans le secours d'aucun Huissier ,
Je veux qde mon Testament vaille ,
Mon ventre ayant été toujours une futaille ,
Je le laisse à mon Tonnelier.

P I E R R O T.

Oh , il étoit son ami , il n'y avoit rien à perdre avec lui.

374 *Les faux Medecins raillez,*

A R L E Q U I N.

Ma femme ne fut pas vestalle.

M A R I N E T T E.

Qu'allez-vous lire là ?

A R L E Q U I N.

Ce sont ses dernieres volontés.

M A R I N E T T E.

Ce ne sont que des sotises.

C O L O M B I N E.

Oh, ma mere ! puisqu'il vous les pardonne laissez- le lire.

A R L E Q U I N *lit.*

Ma femme ne fut pas vestalle,
Je lui pardonne toutefois,
D'avoir avec certain grivois ;
Ecorné la foi conjugale.

Seulement d'une chose il faut que je me
plaigne,

C'est qu'avec trop d'éclat elle a mis sur mon
front,

Le bois de cerf d'un pied de long,
Que j'avois pris dans mon enseigne.

A R L E Q U I N.

Oh, j'entens, il étoit l'Enseigne & le
Cabaret.

Il lit.

Je lui donne permission,
De faire un second mariage,
Car de vouloir tenir jeune femme en veu-
vage,

C'est vouloir hors de l'eau faire vivre un
poisson.

Je

Je lui laisse pour heritage ,
Outre le soin de ma maison ,
Mes meubles , qu'elle ufoit par son mauvais
ménage.

De plus d'une façon :
Ma fille , pour sa portion
Aura la boutique en partage ,
Et fera valoir le bouchon.

C O L O M B I N E

Ho ! mon pere m'a toujourns aimée tendrement , & sçavoit bien ce qu'il me falloit.

A R L E Q U I N.

Mais Madame, sur tous ces legs là, je ne trouverois pas de la moutarde pour des saucisses.

M A R I N E T T E.

Voyez le reste Monsieur.

A R L E Q U I N. *

Ce sera pour une autre fois ; allons nous-
en aux Funerailles.

S C E N E IX.

On ouvre la Scene , maître André est couché sur son Tombeau comme s'il étoit mort , une bouteille d'une main & un verre de l'autre à moitié plein, Le tombeau fait la base du Mausolée , fabriqué de toutes les ustencilles de cuisine & de cabaret en peinture : Le deuil marche deux à deux ; sçavoir deux trompettes , une Guitare & un violon. Arlequin en deuil sur un âne frappant sur deux timballes. La femme de maître André , sa fille , deux petits garçons , deux petites filles , & tous les garçons de Cabaret en deuil de deux en deux , & passant devant le Mausolée se rangent ensuite sur le Theatre l'un d'un côté & l'autre de l'autre. Un Acteur vient faire une revue , tout consterné devant le défunt , & après il boit. Un autre Acteur fait de même , & boit dans un grand vase de trois pieds de long. Cependant les violons jouent un air sur le sujet , après lequel un des garçons de cabaret chante l'Air qui suit.

C H A N S O N.

LA Parque a fermé pour jamais ,
Ce gosier friand de bon mets ,
Et dont Bachus tiroit toute sa gloire :

Pour

Pour pleurer dignement ce bûveur merveilleux ,

Mes amis voulez-vous m'en croire ,
bûvons , bûvons à qui mienx mieux.

Jusqu'à ce que le vin nous forte par les yeux ,

Ce seront-là des pleurs dignes de sa memoire.

LE CHOEUR.

Maitre André c'est à vous ,

Que nous bûvons tous.

LE CHANTEUR.

Diogene , a Maitre André ,

Peut sans honte être comparé ,

L'un , comme sage Philosophe ,

Dans un tonneau finit son sort.

L'autre comme bûveur , voulut après sa mort

Etre doublé de même étoffe.

LE CHOEUR.

Maitre André c'est à vous ,

Que nous bûvons tous.

*Pendant une ritournelle que les violons jouent ,
on voit maitre André se réveiller & chanter ce
qui suit.*



MAITRE ANDRE' SE REVEILLE,
ET CHANTE.

A Boire, à boire, à boire.
ARLEQUIN *chante.*

Je vais répondre à votre impatience,
Manes plaintifs cessez de murmurer.

Tous viennent au Tombeau.

MARINETTE *dit.*

Ah ! mon cher mari, tu n'es donc pas
mort ?

LES ENFANS.

Ah ! mon cher papa, mon cher papa.

MAITRE ANDRE' *chante.*

Su, fu, fu, fu, qu'on se réveille,
Courez tous au buffet,
D'une main prenez la bouteille,
Et de l'autre un verre bien net :
Haut le coude. Versez
Portez le vin au nez,
Admirez sa couleur vermeille,
Trinquiez, choquez;
Benissez le Dieu de la treille.
Ouvrez la bouche, Sablez,
Rubis sur l'ongle, humez la goutte,
Reversez dans vos gobelets,
Et préparez au vin une nouvelle route,
Par un doux concert de hocquets.

Au

Au fond de nôtre ventre
Comme dans son vrai centre
Faisons couler cet agreable jus ,
Qu'il est doux de faire la guerre ,
Avec la bouteille & le verre !
Les Vainqueurs , comme les Vaincus
Egalement sont mis par terre ,
Qu'il est doux , &c.

ARLEQUIN *chante.*

Qu'il est doux de vous faire rire ,
Quand vous apportez de quoi frire ,
Vôtre argent tout des plus comptans ,
Va grossir nôtre tirelire.
Qu'il est doux , &c.

*Quand Mezetin chante la Chanson su , su ,
su , su , il a un verre & une bouteille , &
tous les Garçons de Cabaret de même , & ils
font toutes les postures marquées par la Chan-
son.*

Fin de la Comedie.



ENTRÉES.

LA PREMIERE.

De six ou de quatre Voleurs.

LA SECONDE.

De six ou de quatre Gueux.

LA TROISIEME.

De six ou de quatre Tailleurs de pierre.

Ou de quatre Ramonneurs avec leur bâton : ou les autres avec leur règle.

LA QUATRIEME.

Quatre Soldats & deux Tambours.

LA DERNIERE.

Quatre Maîtres à Danser & deux Violons.



ARGUMENT.

LE Docteur Pere d'Isabelle, étant entêté de ne vouloir marier sa fille qu'à un homme d'épée qui ait de l'emploi à l'Armée, la veut donner à Cintio, qui dit qu'il doit être Capitaine d'infanterie. Cintio n'est qu'un débarqué, & le Docteur n'en sçait rien. Isabelle fille du Docteur ne veut point de Cintio, par la raison qu'elle est amoureuse d'un nommé Octave, qui est un Gentilhomme qui loge dans le même quartier, & qu'elle a vu passer plusieurs fois. même ils se sont parlés à la promenade. Colombine sa servante est aussi amoureuse d'Arlequin valet d'Octave, & Arlequin n'en veut point. Octave fait tout ce qu'il peut pour tâcher de parler à Isabelle, & il y employe Arlequin, qui enrage à cause qu'il n'aime pas Colombine. Aularia veuve de Calixte, du même quartier, aime Cintio, & tâche de faire réussir le mariage

A R G U M E N T.

riage d'Isabelle avec Octave , pour ensuite avoir Cintio en partage , & elle se sert de son valet Mezetin , pour interrompre l'amour de Cintio , il fait entendre au pere dudit Cintio que son fils est débauché & un joüeur , qui dissipera toute la maison s'il n'y prend garde. Le pere dit qu'il le fera enfermer : Mezetin dit que s'il souhaite il lui rendra service dans cette occasion , & qu'il n'a que faire de se mettre en peine. Pasquariel valet de Cintio est amoureux de Colombine. Il fait plusieurs piéces à Arlequin sçachant qu'il est aimé de Colombine , & qu'il croit qu'Arlequin l'aime & qu'il est son rival.



ARLE.

ARLEQUIN ET OCTAVE

SOLDATS,
EN ROLES PAR FORCE.

A C T E I.

S C E N E I.

OCTAVE, ARLEQUIN,

O C T A V E.

QUel chagrin de ne pouvoir parler à ma Maîtresse ! la rigoureuse & sévère défense de son pere l'y empêche de mettre même la tête à la fenêtre. Je viens à toute heure, soit de jour, soit de nuit, & ne puis rencontrer cet heureux moment même de parler à son pere, lequel est prévenu en faveur de mon rival, quoique ce soit un débauché pour qui le Docteur a bien de la veneration, & que si je pouvois lui parler je lui ferois connoître toutes les méchan-

384 *Arlequin & Octave soldats,*
chantes qualitez d'un débauché, & par là
je pourrois faire en sorte de rompre son ma-
riage.

*Dans le mesme tems qu'Octa-
ve parle, Arlequin parle aussi
à l'autre bout du Théâtre.*

A R L E Q U I N.

Quel chrgrin? quel déplaisir? je ne peux
voir ma Maîtresse, laquelle quand je la tiens
je suis charmé de de ses apas. Quand je prens
cette charmante éculée de soupe je suis dans
une consternation extraordinaire, car il y a
plus de quinze jours que je n'en ai vû. Mon
Maître me fait courir jour & nuit, & j'ai le
ventre vuide comme un tambour: Haye, je
me meurs si je ne vois ma Maîtresse.

O C T A V E.

Qu'as-tu à te plaindre. Arlequin? est-ce
de la peine que je souffre de ne point voir ma
Maîtresse?

A R L E Q U I N.

Non Monsieur, c'est de la mienne.

O C T A V E.

Hé, quelle est-elle ta Maîtresse? tu souffre
apparemment autant que moi, Est-elle bel-
le ta Maîtresse?

A R L E Q U I N.

Oiii Monsieur, une des plus charman-
tes assurément que l'on puisse voir. Elle a
les plus beaux yeux, les plus charmants: la
plus belle bouche: des beaux cheveux. En-
fin elle est parfaite en tout.

O C-

O C T A V E.

Mais encore, dis-moi quelle elle est ?

A R L E Q U I N.

C'est une éculée de soupe.

O C T A V E.

Comment, maraut, une éculée de soupe où sont les yeux d'une éculée de soupe ?

A R L E Q U I N.

Où sont les yeux ! Regardez dans un écuelle vous y verrez des yeux en grande quantité, lesquels se forment avec la graisse dessus la soupe. Ah ! où êtes vous mon aimable soupe.

O C T A V E.

Ah, maraut, tu m'étourdis, avec ton impertinente éculée de soupe.

A R L E Q U I N.

Monfieur, chacun songe à ce qu'il aime.

O C T A V E.

Ah ! mon pauvre Arlequin, je suis au desespoir : Si tu ne veux me servir dans mes amours je suis perdu, j'irai me desesperer quelque part.

A R L E Q U I N.

S'il ne tenoit qu'à moi Monfieur, je vous tirerois d'affaire.

O C T A V E.

Oùi, mon pauvre Arlequin, si tu voulois te résoudre à aimer Colombine, laquelle t'aime passionnément, tu pourrois par là me servir auprès de ma Maitresse.

386 *Arlequin & Octave soldats,*
A R L E Q U I N.

Monsieur, je me sens moins disposé que jamais à aimer Colombine, c'est pourquci s'il faut l'aimer pour faire vôtre affaire ne comptez point sur moi, car l'amour fait trop de peine, vous ne bûvez ni ne mangez; & quand je vous demande pourquci? vous me répondez que c'est l'amour qui en est la cause: c'est par cette raison que l'amour & mon ventre ne s'accorderoient point, & que je ne veux point, être amoureux.

O C T A V E.

Mais mon pauvre Arlequin, si tu ne veux point être amoureux, fais du moins semblant de l'être, afin que cela oblige Colombine à rechercher avec plus de soin les occasions de lui parler, & d'avoir par ce moyen plus de lieu de donner & recevoir des billets de ma chere Isabelle.

A R L E Q U I N.

Je suis enfin Monsieur, resolu à vous servir dans vos amours, à la charge que je ne ferai que semblant de l'aimer, & que je n'en viendrai point amoureux.

O C T A V E.

Je te donne ma parole que je ne t'engage qu'à faire feinte de l'aimer.

A R L E Q U I N.

Monsieur, donnez moi donc une promesse par écrit, comme je ne l'aimerai pas.

O C.

Va je te promets de faire ce que tu me demande par écrit, afin que tu me serve dans mes amours.

A R L E Q U I N.

Monsieur, je vous promets que dès ce soir je cajollerai Colombine; & pour l'obliger davantage je lui donnerai une serenade extraordinaire. Je ferai cela pour avoir occasion de lui parler, même j'attendrai qu'elle jette de l'eau par la fenêtre.

S C E N E II.

ARLEQUIN *seul.*

O C T A V E *s'en va.*

ME voilà presentement engagé à servir mon Maître, & à faire semblant d'aimer Colombine. Ses charmes sont puissans, & j'ai peur qu'elle ne m'engage à l'aimer malgré moi; cela étant il faut que je laisse là les amours de mon Maître. Mais non il le faut servir, & je suis sûr que je ne l'aimerai point, car mon Maître m'en a donné une promesse par écrit, comme-quoi je n'en ferai point amoureux, c'est pourquoi je n'ai rien à craindre. De plus, les Filles de Chambre sont sujettes à donner de farieuses

388 *Arlequin & Octave soldats,*
entorſes à la vertu , en étant toujours pre-
que les ennemies. Cependant il eſt de mon
honneur de ſervir mon Maître , puis-que je
l'ai entrepris : il faut tout à fait me reſoudre
à Careſſer Colombine ; & pour attendre
l'heure commode à lui parler , je vai m'al-
ſeoir ſur le paſ de la porte.

Il s'endort en ſiſſant.

S C E N E III.

TROIS VOLEURS *s'enſuyans.*

PREMIER VOLEUR.

Sauvons nous mes amis , nous ſommes
pris du Guet abſolument : Pour en évi-
ter la fureur cachons nous ſous cette porte.

*Ils ſe mettent ſous la porte
où eſt Arlequin.*

S C E N E IV.

UN AUTRE VOLEUR *de
leur parti.*

Mes amis raiſſez-vous , le Guet eſt
parti.

*Ils danſent tous les quatre une
Entrée , de la joye qu'ils ont de
s'être*

enrolez par force. Comedie. 389
s'être sauvé du Guet, & après
avoir dansé ils vont prendre Ar-
lequin & le mettent au milieu
d'eux pour le deshabiller.

S C E N E V.

OCTAVE, LES VOLEURS,
ARLEQUIN.

O C T A V E.

J E ne sçai ce que mon valet est devenu, je
suis dans une grande impatience de voir
Arlequin mon valet.

*Dans le tems qu'il parle, Arlequin crie
entre les mains des Voleurs, ce qui obli-
ge Octave de mettre l'épée à la main re-
connoissant la voix de son Valet.*

J'entens sa voix, ce me semble, allons
l'épée à la main, vous êtes des Voleurs apa-
remment. Ah, vous fuyez devant moi ca-
nailles, je vous suivrai par tout

*Octave les poursuit, & Arlequin se
rendort sur le milieu du Théâtre, puis
Octave revient.*

Où est mon Valet Arlequin? Il l'appelle,
Arlequin, Arlequin: ah! le voici qui dort.

*Octave fait tout ce qu'il peut pour
l'éveiller, & Arlequin à moitié re-
veillè prend Octave pour Colombine.*

390 *Arlequin & Octave soldats,*
A R L E Q U I N.

Colombine, je t'aime beaucoup, mais mon Maître m'a dit que je ne t'aimerai point, parce que.....

Il se rendort.

O C T A V E.

Arlequin, c'est ton Maître qui te parle.

A R L E Q U I N.

Je m'étois mis sur ta porte, Colombine, pour avoir le plaisir de te pouvoir parler.

O C T A V E.

Arlequin, encore un coup c'est ton Maître qui te parle.

A R L E Q U I N.

Ah! c'est vous Monsieur, mais parlez tant que vous voudrez, je m'en vas dormir.

O C T A V E.

Coquin, répond sur ce que je te demande.

S C E N E VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE,
OCTAVE.

A R L E Q U I N.

Colombine, ma charmante.

COLOMBINE *à la fenestre, laquelle est aperçûë par Octave qui prie Arlequin de ne pas perdre*

enrolez par force. Comedie. 391
dre cette occasion, & que voilà Co-
lombine en état de lui parler.

Mais Monsieur, je ne sçai pas faire de compliments.

O C T A V E.

Continuë, je te prie, cela va fort bien.

A R L E Q U I N.

Colombine, je te prie descends, que j'aye l'avantage de te déclarer ma pensée, car je veux fricasser toutes mes conceptions dans la poëlle de tes bonnes graces : & pour peu que tu veüilles les assaisonner des épices de ton amour, je te répond que ce sera un ragoût bien friand.

COLOMBINE *descend & caresse*
Arlequin.

Ah ! mon cher Arlequin, que je te suis obligée de ton petit compliment, souffre que je t'embrasse, je te prie.

ARLEQUIN *parlant à Octave.*

Monsieur, songés à la promesse que vous m'avez faite que je n'aimerai point Colombine ; il me prend envie de la quereller.

O C T A V E *le prend par la main*
dans le tems qu'il pro-
met une serenade à
Colombine.

SCENE VII.

CINTIO, LE DOCTEUR,
PASQUARIEL *Valet de Cin-
tio, qui porte
un flambeau
devant eux.*

C I N T I O.

Monsieur, vous savez ce que je vous
ai dit en soupant, que mes Lettres de
Commission de Capitaine d'Infanterie arri-
voient demain, ou après.

L E D O C T E U R.

Si cela est Monsieur, vous pouvez com-
pter que vous aurez ma fille en mariage, car
j'ai fait serment de ne la donner qu'à un Of-
ficier qui ait du commandement dans la
campagne prochaine: C'est pourquoi vos
lettres étant arrivées vous pouvez vous tenir
prêt pour épouser ma fille. Adieu.

C I N T I O

Quel plaisir de voir mon Beupere pré-
tendu entrer si fort dans mes intérêts! Pas-
quariel, qu'en dis-tu?

P A S Q U A R I E L.

J'en'en dis rien, car j'ai autre chose en la
tête.

CIN-

C I N T I O.

Il est vrai que tu es toujours de méchante humeur lors que je te veux entretenir de mes amours.

P A S Q U A R I E L.

Monsieur, vous avez vos amours en tête, & moi j'ai les miennes, car comme je vous éclairais, j'ai aperçû ce me semble un homme qui parloit à Colombine. C'est ce qui me met martel en tête.

C I N T I O.

Viens donc me conduire jusques chez un de mes amis.

PASQUARIEL *le conduit, & après
il éteint son flambeau
& se met en embusca-
de autour de la porte
de Colombine. Ce qui
donne lieu à Oétave
& à Arlequin d'a-
vancer.*

S C E N E VIII.

OCTAVE, ARLEQUIN,

O C T A V E.

M On pauvre Arlequin, je te prie de ne rien épargner de tout ce qu'il te faut pour faire la serenade que tu as promise à Colombine.

Octave s'en va.

ARLEQUIN & PASQUARIEL *font ensemble une Scene de nuit, & ils se retirent après à la vûë d'un flambeau porté par Mezetin Valet d'Aularia, laquelle fait un recit de ses amours à Mezetin, en disant.*

S C E N E IX.

AULARIA, MEZETIN.

A U L A R I A.

M On pauvre Mezetin, il faut que je t'avoue que je suis au desespoir d'avoir appris le mariage de Cintio avec Isabelle,

enrolez par force. Comedie. 395

belle , par la raison que j'aimois éperdûement Cintio : C'est pourquoi , mon pauvre Mezetin , il faut par ton intrigue faire en sorte de rompre le mariage entre Isabelle & Cintio. Si tu en viens à bout , comme je n'en doute point , je te recompenserai d'une maniere extraordinaire.

M E Z E T I N.

Je vous promets Mademoiselle , que j'en viendrai à bout au peril de ma vie : Je sçai qu'Octave aime Isabelle , je l'ai appris par son valet Arlequin , c'est pourquoi lui & moi nous ferons en sorte que les poursuites d'Octave réussiront , pour mettre Cintio hors de toute esperance.

A U L A R I A.

Je te prie , mon pauvre Mezetin , de ne rien épargner à me rendre service.

*Le son de quelques instrumens
que l'on accorde leur fait quit-
ter la place.*

Cette Serenade doit être composée de tous les instrumens les plus burlesques , comme des nyo-cards , des cornets , des orgues , des barbares . des timbales de fer , des pincettes , avec des clefs , des os de bœuf & tambours de basque : Puis toutes ces sortes d'instrumens feront un grand coup dans la Serenade ; c'est à dire , quand les violons auront joué un co'plet , tous les instrumens reprendront ensemble , ce qui fera une plaisante symphonie Et sur la fin de cette Sre-

396 *Arlequin & Octave soldats,*
nade Pasquariel vient pour l'interrompre , mais
Arlequin & sa troupe le repoussent à coups de sang-
le & de bâton, ce qui l'oblige à crier au meurtre,
au voleur. Cintio accourt à son secours, accom-
pagné de valets qui portent de la lamie, que
la troupe d'*Arlequin* jettent par terre & char-
gent furieusement, en leur donnant la chasse com-
me il faut. *Arlequin* tout glorieux de ce beau
succès , dont il pense avoir toute la gloire , ra-
massé à la lueur d'une chandelle qu'un de sa
troupe tient , des chapeaux , des épées & des
flambeaux , qu'il donne à tous les Musiciens ,
en leur disant , tenez voilà des fruits de ma
victoire , profitez-en. Et vous , Monsieur
mon maître , je vous assure que je ne peux plus
me mêler de vos amours , car on court un grand
risque , *Octave* le flâte & le rassure , pour le
prier de lui rendre ce matin un poulet à Isabelle.
Arlequin dit qu'absolument il n'ira pas , qu'il
est trop avare , & qu'il ne gagne rien avec
lui , après le mettre tous les jours en peine com-
me il fait. *Octave* le radoucit avec un peu d'ar-
gent qu'il lui donne ; ce qui fait qu'*Arlequin*
lui promet de continuer son entreprise , mais il
lui dit que voilà le jour qui vient & qu'il faut
se retirer.

ISABELLE , COLOMBINE.

Isabelle se plaint de sa misérable condition de
fille , déplore son malheur d'être sous la ti-

vannie d'un pere fait comme le sien , qui ne veut pas seulement entendre parler d'Octave. Colombine reste fort dans ses sentimens , & d'autant plus lui dit-elle qu'elle est atteinte de la même maladie pour Arlequin : Et tant qu'Isabelle veut parler de son Amant , Colombine l'interrompt toujours pour faire le portrait du sien , dont elle fait les grimaces & les gestes. Elle avoie qu'il y a déjà long-tems qu'elle en est éprise , mais que depuis son agreable Serenade elle ne peut durer sans lui , & si Isabelle veut se laisser enlever , qu'elle la suivra par tout.

Dans ce tems là Cintio arrive , lequel parle à Isabelle d'un ton arrogant , & comme un homme qui ne craint plus rien , à cause de la parole que le Docteur lui a donnée , qu'elle sera obligée de lui obeir malgré toute sa resistance , parce que le Docteur conclura le mariage.

Isabelle s'emporte contre cette maniere brutale de faire l'amour , lui proteste qu'il n'en est pas où il pense de vouloir l'épouser malgré elle , qu'elle sçait des voyes pour empêcher son insolente pretention. Et comme la douleur la presse de rentrer chez elle , Cintio se retire en se moquant d'elle.

Pendant le tems qu'elle quereille Pasquariel parle à Colombine , laquelle lui dit qu'elle ne veut point de lui.

Pasquariel dit tout ce qu'il peut pour gagner Colombine , & blâme fort Arlequin lequel arrive sur ces entrefaites.

A R L E Q U I N.

J'apporte le poulet que mon maitre m'a

R 7

don-

398 *Arlequin & Octave soldats.*

donné, pour mettre enfin entre les mains de Colombine. Mais que vois-je ? c'est Pasquariel.

Il leur fait passer de petites nazardes derriere eux.

Pasquariel qui croit que s'est Colombine qui lui jette ce tour, s'en va tout en colere. Arlequin creve de rire, & apelle Colombine après la sortie de son rival, & lui donne le billet de son maître, pour donner à sa maîtresse, puis il veut s'en aller, mais elle le retient à toute force pour lui conter des fleurettes. Arlequin qui a peur de s'embarquer avec elle à cause des caresses qu'elle lui fait, veut toujours s'en aller, en disant que son maître l'attend, qu'il est à l'extremité, & que si sa maîtresse le veut faire languir longtemps, elle n'a qu'à envoyer un billet pour toute réponse.

Colombine qui a ses petits interets à ménager pour recevoir son Amant, lui dit de revenir déguisé en gueux pour avoir réponse : & dans le tems qu'ils composent le Docteur arrive, ce qui fait cesser leur conversation & donne bien de la joye à Arlequin & de la tristesse à Colombine.

Le Docteur dit à Colombine que la resolution est prise, qu'il veut marier Isabelle avec Cintio : Mais elle lui répond en servante intéressée dans l'amour de sa maîtresse, à cause de la sienne, décrivant la conduite trop severe des peres qui ne veulent connoître d'autre regle que leur caprice ; ce qui oblige le Docteur de la chasser, avec défense de revenir lui parler de pareille chose.

Le

Le Docteur fait venir Pasquariel, auquel il fait connoître qu'il ne peut mieux faire que de conclure le mariage de sa fille avec Cintio son maitre. Pasquariel le prie par le mesme moyen qu'il ait la bonté de lui accorder la servante de sa fille pour lui: Il lui conte la douleur qu'elle lui cause & les chagrins qui l'accablent. Puis il dit au Docteur d'aller voir son maitre, qui n'est pas moins chagrin que lui: Le Docteur s'y en va, & laisse Pasquariel dans une bonne esperance.

Arlequin, habillé en gueux, vient pour avoir réponse d'Isalle sur le billet qu'il avoit tantôt apporté: Il demande cependant l'aumône à Pasquariel qui le rebute, & lui fait entendre qu'il est deffendu de demander, sur peine d'aller aux Galeres. Mais qu'un drolle aussi bien fait & aussi fort que lui peut prendre parti, aussi-bien a-t-on affaire de soldats, & qu'il aille chercher quelque bon Capitaine. Pasquariel qui se doute de la fourberie, faisant semblant de s'en aller, se retire dans un coin.

Colombine étant à la fenestre, fait signe à Arlequin d'attendre un moment à la porte, jusqu'à ce que sa maîtresse ait écrit une lettre pour son maitre, & dans ce tems-là elle lui fait mille caresses, ce qui fâche Pasquariel, qui pour se venger va chercher les Archers des pauvres, auquel il dit qu'il y a un gueux qui est dans un Cabaret où il a entrée. & comme il en est toujours importuné qu'il leur donnera pour boire s'ils veulent le prendre pour le mener à l'Hôpital.

400 *Arlequin & Octave soldats ,
Les Archers vont prendre Arlequin , qui se de-
fend contr'eux , & après quelque resistance ils
l'amenent avec les autres gueux.*

*Colombine se desespera de la perte de son
Amant , elle va consulter Mezetin pour voir
quel biais ils prendront pour rompre l'entreprise
de Cintio dans son mariage avec Isabelle : Elle
lui conte le malheur qui est arrive à ce pauvre
Arlequin que l'on a mené à l'Hôpital. Elle lui
raconte aussi la peine où est sa maîtresse de faire
sçavoir de ses nouvelles à Octave , & elle le
prie à la fin que s'il rencontre Octave de lui di-
re de venir déguisé en quelque maniere pour par-
ler à sa maîtresse , parce quelle a quelque chose
d'importance à lui dire. Mezetin lui promet de
la servir en tout ce qu'il pourra : Puis elle va
trouver sa maitresse pour la consoler de cette fâ-
cheuse nouvelle qu'elle avoit apprise : Elle lui
dit que par son industrie elle viendra à bout de
toutes choses.*

CINTIO, & PASQUARIEL.

P*Asquariel raconte à son maître le tour qu'il
a joué à Arlequin qui est son rival , & ce-
lui qui porte des billets à sa Maîtresse ; que par
son industrie il l'a fait prendre par les Archers
des Gueux pour le mettre à l'Hôpital , & com-
me il va être Capitaine d'Infanterie il n'a qu'à
y aller l'enrôler , & que par là il en sera defait.
Cintio est étonné , puis il dit à son valet Pasqua-
riel d'aller l'enrôler.*

Le fond du Theatre s'ouvre, & il y paroît une espeece d'Hôpital, & une court au devant, où sont renfermez des Gueux de toutes façons, qui sont auprès d'Arlequin pour lui faire payer sa bien-venue. Arlequin s'en défend le plus qu'il peut, mais à la fin il donne ce que son maître lui avoit donné pour porter son billet. Ils vont querir du vin, & après avoir dansé ils boivent puis ils redansent.

Fin du premier Acte.

ACTE



A C T E II.

PASQUARIEL, UN SER-
GENT.

PASQUARIEL.

PUisque mon maître m'a donné ordre d'aller enrôler des soldats, il faut que je trouve quelqu'un pour contre faire le Sergent, car pour moi je contreferai le Capitaine à merveille. C'à voyons qui a bonne volonté de servir le Roi à la guerre, je leur ferai prendre parti dans ma compagnie.

Les Guenx qui sont avec Arlequin, disent qu'ils ne peuvent pas y aller, vû leur incommodité.

Arlequin qui est un ballourd se promene toujours en se carrant, on l'enrôle pour aller à la guerre. Il demeure tout déconcerté, & fait toutes les actions que peut faire un poltron.

Le Théâtre ferme, on apporte l'habit, puis on l'habille en soldat.

Après qu'Arlequin est habillé en Soldat, le Sergent le meine dans la chambre où ils ont de

de coûtume de mettre des Soldats nouvellement enrôlez, puis il s'en va retrouver, son Capitaine

Octave est dans une peine étrange de sçavoir qu'est devenu son Valet, il le cherche de tous côtez, il rencontre Mezetin auquel il lui en demande des nouvelles. Mezetin lui raconte la disgrâce qui lui est arrivée, que les Archers des pauvres l'ont mené à l'Hopital, que c'est Colombine qui lui a dit, & aussi que le Docteur a conclu de faire faire la Ceremonie du mariage ce soir avec Cintio & Isabelle: Comme aussi que s'il le voyoit de lui dire qu'Isabelle le prie de la venir voir, & qu'il se deguise d'une maniere qu'il ne puisse estre reconnu du Docteur. Mezetin lui fait connoître que sa maîtresse prend beaucoup de part à faire reüssir son mariage avec Isabelle, & qu'elle prend plaisir à faire enrager Cintio. Enfin il dit à Octave qu'il se dépêche, qu'il n'y a point de tems à perdre, & que de son côté il seroit ravi s'il trouvoit occasion de lui rendre service. Octave l'embrasse & le conjure de continuer dans de si beaux desseins, & que pour lui il va songer à son deguisement. Cependant Mezetin demeure quelque tems à consulter en lui même, & voyant le Docteur qui vient, il dit qu'il veut voir quelle sorte d'esprit d'homme c'est.

LE DOCTEUR.

Mezetin lui fait une fausse consultation sur la Medecine, après quoi il se retire sans rien dire. Le Docteur lui fait une demande, & sur sa

404 *Arlequin & Octave soldats,*
sa réponse il fait une tirade, puis se retournant
il ne voit plus personne auprès de lui, ce qui lui
fait dire quelque chose sur la bêtise de celui qui
l'est venu consulter, qui ne sait pas ce que ce-
la veut dire, puisqu'il n'est pas resté pour l'é-
couter. Il appelle ensuite Colombine.

C O L O M B I N E.

Plait-il Monsieur Il lui demande brusque-
ment s'il n'est venu personne chez lui pour cajo-
ler sa fille, & que s'il apprend que quelqu'un
y vienne qu'il fera ce qu'il doit faire en pareille
rencontre. Puis il lui dit d'aller dire à sa maî-
tresse de se tenir toute prête pour recevoir Cin-
tio

Dans ce tems Isabelle arrive, & le Do-
cteur lui dit lui même de se tenir prête pour re-
cevoir Cintio: Ce qui donne sujet de fâcherie à
Isabelle, & se retire avec Colombine pour se
consoler ensemble. Alors Octave vient & parle
à Isabelle, sur les chagrins qu'il a de se voir
réduit à faire tout ce qu'il fait pour l'amour d'un
pere qui est un bourru, qui ne veut point en-
durer qu'il entre dans la maison de sa maîtresse.

Quatre Soldats & un Tambour font comme
quand ils veulent lever du monde, & après
qu'ils ont dit ce qu'ils ont gagné aujourd'hui
pour avoir enrôlé, ils dansent une entrée. Dans
ce tems Octave sort du logis de sa maîtresse,
& les Soldats & le Tambour le veulent enrôler
d'amitié: Mais comme ils voyent qu'ils ne peu-
vent rien faire d'amitié, il l'amusent de force
puis la nuit vient.

envoiez par force. Comedie. 405

Le Théâtre s'ouvre , on voit une chambre sans meubles , Arlequin couché sur un banc , qui dort , & point de lumiere dans la chambre.

Dans la mesme chambre où est Arlequin qui dort sans lumiere , Oétave est habillé comme lui en habit de soldat , lequel se plaint & fait plusieurs lamentations sur son malheur. Arlequin s'éveille & tremble de peur d'entendre la voix de son Maître , il croit qu'il a été tué & que c'est son esprit qui revient. Oétave qui se plaint toujours fait un grand soupir. Arlequin est si éfrayé qu'il fait un grand cri & demande du secours , puis voulant s'enfuir il rencontre son maître , ce qui lui cause une peur éfroyable. Après quoi arrive un Sergent avec une bougie qui les vient querir pour passer en revue. Mais comme la lumiere les a fait reconnoitre & qu'ils se veulent parler , le Sergent les^{quels} en empêche en faisant marcher Arlequin devant à grands coups de hallebarde.

Le fnd du Théâtre se re-serre.

AULARIA & MEZETIN.

MEzetin raconte à Aularia ce qu'il a fait envers Messieurs de l'Hôpital , qui lui ont promis de lui rendre s'il y est encore. De plus , qu'il a fait en sorte envers le pere de Cintio de lui faire presenter une Requete , qu'attendu la vie dère-

406 *Arleruin & Octave soldats,*
dérégulée de son fils qu'il lui fut permis de le
faire mettre à saint Lazarre, & que si cette
Requête a lieu ce seroit une bonne conjecture pour
empêcher ses desseins du côté d'Isabelle, &
après cela on trouveroit bien le moyen de persua-
der au Docteur de donner sa fille au sieur Oc-
tave. Qu'il n'est venu que pour lui apprendre
toutes ces bonnes nouvelles, & qu'il va retour-
ner chez le Pere de Cintio afin de lui demander
tout ce qu'il faut pour le faire arrêter, par la
raison qu'il connoissoit un bon Commissaire, &
que l'affaire seroit bien tôt faite.

Il laisse Aularia, & s'en va.

I S A B E L L E.

Ah! ma chere Aularia, je suis ravie de
vous voir, pour vous apprendre l'état mal-
heureux où je suis. J'ai un pere qui veut me
donner un Amant pour qui j'ai tant d'aver-
sion; & malheureusement dans le tems que
j'avois conclu avec mon Amant d'user du
remede de la fuite, dont on a coûtume de se
servir dans l'extrémité où je suis, & pour
m'affranchir de la tyrannie de mon pere, des
Soldats ont pris mon Amant qui étoit dé-
guisé en Païsan, & l'ont amené pour l'en-
rôler. Je sçai bien qu'à cause de moi il ne
voudra pas déclarer qui il est, & qu'il aime-
roit mieux mourir que le déguisement vint
à la connoissance de mon pere, par la raison
qu'il sçait bien qu'il useroit envers moi d'u-
ne trop grande severité. Et pour comble de
malheur mon pere m'a commandé de me
tenir

enrolez par force. Comedie. 407
tenir prête pour la celebration du mariage,
avec Cintio, qui se doit faire ce soir.

*Aularia qui voit par le malheur qui est arri-
vé à Octave, & par la promptitude avec la-
quelle le Docteur veut conclurre avec Cintio,
que les affaires sont en meilleur état que jamais,
entre chez elle pour attendre Mezetin, à qui
elle a mis sa dernière esperance.*

*Arlequin en Soldat que l'on laisse vaquer à
ses affaires à cause qu'il est enrôlé, vient avec
son habit & se carre d'une maniere extraordi-
naire, il fait sonner l'argent que son Capitaine
lui a donné pour son enrôlement, il tire son épée,
& fait les mêmes postures que font les nouveaux
enrôlez.*

*Mezetin vient d'un autre côté pour consoler
sa maîtresse & lui dire que toutes les affaires
sont en bon état, il passe devant Arlequin sans
le connoître, & va fraper à la porte de sa mai-
tresse, qui ne répond point: Il doute qu'elle n'y
est pas, il rêve où il pourra la trouver. Ar-
lequin contrefaisant sa voix lui dit une plaisan-
terie & rit toujours. A la fin Mezetin le re-
connoît, ils s'embrassent & se font des caresses.
Arlequin lui raconte qu'au lieu d'aller à l'Hô-
pital comme les autres, un Capitaine l'a fait
Gentilhomme, lui a mis l'épée au côté & de
l'argent au gousset, mais que cela le fache d'al-
ler à la guerre, & qu'auparavant que de mourir
il veut payer chopine avec lui. Mezetin lui dit
qu'il ne peut pas, qu'il faut qu'il s'en aille.
Arlequin le tire de force pour boire avec lui, &*

en

408 *Arlequin & Octave soldats ,
en le tirant il fait le brave en enfonceant son cha-
peau , tirant son épée , jurant qu'il veut boire
avec lui , & lui pousse des coups d'épée sans
mesure.*

Mezetin s'enfuit.

*Il passe quatre Tailleurs de pierre ou Ra-
monneurs , avec des bâtons , ou les autres avec
des règles , ils veulent lui faire remettre son épée ,
il ne le veut pas , ils le frappent avec leurs regle ,
ou bien les ramonneurs avec leurs bâtons , puis
après ils dansent une entrée.*

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

ARLEQUIN.

JE croyois les enrôler, mais c'est tout le contraire, car ils m'ont bien battu : peste que je m'étois fort-mal adressé, & j'ai fort-bien fait de prendre la fuite.

Le Sergent vient prendre Mezetin pour le faire marcher, & ils s'en vont tous deux.

Mezetin vient cherchant toujours sa maîtresse, il la rencontre sortant de chez Isabelle, là où il lui conte comme par bonheur le pere de Cintio lui a remis les pieces pour faire enfermer son fils, & qu'il attend pour les donner au Commissaire dont il lui avoit parlé, & ensuite le mettre à saint Lazare

Aularia lui dit que ce n'est rien faire, à moins qu'on ne fasse le mariage d'Octave avec Isobelle, mais que par malheur les affaires ne sont plus dans cet état à cause qu'Octave est enrôlé, & que si elle pouvoit savoir le nom du Capitaine elle le feroit prier par quelqu'un de ses amis, ou par un cousin qu'elle a qui est Capitaine aussi. Mezetin dit qu'Arlequin lui a donné un billet pour lui envoyer

410 *Arlequin & Octave soldats*,
quelqu'un pour les enrôler, il le lit, & il se
trouve qu'ils ont été enrôlez chez le cousin
d'Aularia. Elle prie Mezetin d'aller de sa part
le prier de lui rendre ces deux soldats, & com-
me Mezetin va pour faire ce que sa maitresse lui
a commandé, il voit le Docteur qui mene Cin-
tio chez lui pour achever le mariage avec Isa-
bellie, lequel paroît fort ravi. Mezetin dit qu'il
faut rompre le coup, il va querir le Commissai-
re de ses amis, lequel prend main forte, se sai-
sit de Cintio & le mene à saint Lazare.

Le Docteur reste tout étonné, & demande à
Mezetin ce que c'est, lequel ne le rend pas in-
nocent, pour tâcher de le détourner de lui don-
ner sa fille en mariage. Alors il remercie le Ciel
d'avoir envoyé si à propos les Archers & le
Commissaire pour le prendre, car deux heures
plus tard le mariage étoit conclu & sa pauvre
fille auroit été trompée.

Aularia impatiente vient elle-mesme prier
son cousin de lui rendre deux soldats qui sont dans
sa Compagnie, le Capitaine se laisse vaincre à
la priere de sa parente, & donne ordre à son
Sergent de donner la liberté à ces deux soldats.
Mezetin va avec le Sergent pour les reconnoître,
puis le Capitaine s'en va.

Le Docteur arrive, à qui Aularia parle :
elle lui demande des nouvelles de sa fille. Il lui
conte ce qu'il avoit fait avec Cintio, mais que
cela n'a pas réussi : Elle lui parle fort-adroite-
ment en faveur d'Octave. Le Docteur dit qu'il
n'a jamais voulu entendre parler de lui, mais
qu

que s'il est tel que l'on lui dit, qu'il le veut voir, & lui demande s'il est homme d'épée ? Elle lui répond qu'il est Officier, mais qu'elle ne sait pas la qualité de son emploi.

Octave est ramené par Mezotin, suivi d'Arlequin, lesquels viennent remercier Aularia de ce qu'elle a eu leur liberté. Elle présente Octave au Docteur, lequel le prie d'autoriser la passion respectueuse qu'il a toujours eue pour sa fille. Le Docteur dit qu'il en est fort-content pourvu qu'il sache sa qualité. Il lui répond qu'il n'avoit point voulu se faire connoître, mais il fait voir une Commission de Capitaine de Cavalerie, & plusieurs lettres de Change pour toucher de l'argent pour lever sa Compagnie. Le Docteur se contente, il embrasse Octave & appelle Isabelle.

Isabelle fait d'abord la difficile, croyant que c'est Cintio que l'on lui veut donner, mais voyant que c'est Octave elle est comblée de joye, & ne se fait point prier pour lui donner la main : Ainsi le mariage d'Isabelle & d'Octave est conclu.

Colombine qui voit que tout le monde est satisfait & qu'elle ne l'est pas, que toutes ses caresses n'ont rien fait auprès d'Arlequin, se jette aux pieds d'Octave pour avoir Arlequin en mariage. Octave commande à Arlequin de l'épouser. Arlequin dit qu'il n'en veut point absolument. Octave lui en demande la raison. Arlequin dit qu'il a peur de contrequerer l'abondance. Octave lui demande ce qu'il veut dire par là ? Il lui répond que l'abondance a une corne,

412 *Arlequin & Octave soldats, &c.*
& que lui l'auroit sur sa tête. Octave lui dit
que c'est le mal à la mode, & qu'il faut bien
qu'il s'y mette. Il dit qu'il ne veut point de
Colombine parce qu'il a fait vœu de n'épouser
jamais de fille à moins qu'elle n'ait son pucelage.
Colombine l'assure qu'elle l'a. Octave le force
de donner la main, ce qu'il fait en pleurant,
mais il lui dit qu'elle le payera. Mezetin vient
dire que puisqu'ils vont tous se marier, qu'il
alloit faire venir les violons pour leur donner un
plat de leur metier. La moitié des violons joue
& l'autre danse, ce qui finit la Comedie.



LA FOIRE

DE

SAINT GERMAIN.

COMEDIE.

S 3

AR-



ARGUMENT.

OCTAVE amoureux d'Isabelle fille du bon homme Balciuarde qui ne laisse point sortir sa fille ni parler à aucune personne de peur qu'elle ne devienne amoureuse de quelqu'un, à cause qu'il faudroit déboursier de l'argent pour sa dot. Octave employe son Valet Arlequin pour tâcher de parler à sa Maîtresse, afin de lui faire tenir une lettre pour sçavoir ses sentimens: Et pour cet effet Arlequin se sert de plusieurs Marchands & Marchandes de la Foire, pour lui servir d'intrigue dans les amours de son Maître pour faire son mariage, Ce qui donne lieu à Arlequin de faire plusieurs intrigues divertissantes, & qui a formé le sujet de cette Pièce.



LA FOIRE

DE

SAINT GERMAIN.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

AH, mon pauvre Arlequin ! je suis le garçon du monde le plus malheureux : j'aime & je suis aimé, mais mon malheur consiste à ce que je ne puis parler à ma Maîtresse. Son pere la suit pas à pas, je ne puis trouver l'occasion de lui faire tenir une lettre pour sçavoir son sentiment, & si elle est toujours dans la même volonté pour moi :

S 4

Je

416 *La Foire de saint Germain*,
Je voudrois le sçavoir à quelque prix que ce
soit.

A R L E Q U I N.

Si vous êtes d'humeur à ne rien épargner
pour vos amours, je ferai en sorte de faire
connoissance avec quelques Marchands &
Marchandes de la Foire de saint Germain,
lesquels sont tout à fait serviables & intrin-
guans, pourvû que l'argent ne manque
point, puis cela étant je vous promets que
je croi que je viendrai à bout de mon des-
sein, car je me suis mis une affaire en tête la-
quelle je croi immanquable. Enfin si vous
voulez en voir le succès, trouvez vous à la
Foire de saint Germain & vous serez con-
tent.

O C T A V E.

Va, je m'y rendrai sans faute.

Ils s'en vont tous deux.

S C E N E II.

Le Tèâtre represente la Foire saint Germain , avec plusieurs Marchands & Marchandes dans leurs boutiques , & Mezetin en paticier avec un cleon sur sa tête , lequel cleon est garni de ratons.

MEZETIN, ARLEQUIN.

M E Z E T I N.

A Deux liards , à deux liards , à deux liards.

A R L E Q U I N.

Qu'est-ce que c'est cela , mon ami ?

M E Z E T I N.

Ce sont des ratons tous chauds , qui sont bons Monsieur.

A R L E Q U I N.

Les vens-tu à la douzaine ?

M E Z E T I N.

Oüi , Monsieur.

A R L E Q U I N.

Donne-tu le treizième ?

M E Z E T I N.

Oüi Monsieur.

S 5

A R.

418 *La Foire de saint Germain ,*

A R L E Q U I N.

Hé-bien , je m'en vai toujours manger le treizième , & je prendrai la douzaine une autrefois.

M E Z E T I N.

Monfieur , fi vous en mangez vous les payerez fur le champ

A R L E Q U I N

Combien la pièce ?

M E Z E T I N

Deux liards.

A R L E Q U I N.

Hé bien , je te fatisfèrai.

U N M A R C H A N D.

Des Robes de Chambre.

M E Z E T I N.

A deux liards , à deux liards, à deux liards ?

A R L E Q U I N.

Malepeste des Robes de Chambre à deux-liards , j'en prendrai une.

U N E L I N G E R E.

Des Chemifes d'Hollande très-fines.

M E Z E T I N.

A deux liards , à deux liards, à deux liards.

A R L E Q U I N.

Des chemifes d'Hollande à deux liards , il faut que je m'en muniffe.

U N M A R C H A N D

Des Bonnets de velours à la mode Monfieur ; des bonnets de velours à la mode Monfieur.

M E-

M E Z E T I N.

A deux liards , à deux liards , à deux liards.

A R L E Q U I N.

Des Bonnets de velours à deux liards , on fait bon marché à la Foire de saint Germain.

Apportez , apportez , j'ai une piece de quatre sols je veux m'acommoder comme il faut , & si je mangerai encore des ratons tout mon saoul.

Tous les Marchands lui portent chacun une piece de leur Marchandise.

L A L I N G E R E.

Tenez , Monsieur , voilà une Chemise de Hollande , des plus belles.

A R L E Q U I N.

Mettez-la moi.

LE MARCHAND *de Robes de Chambre.*

Tenez Monsieur , voilà une robe de chambre de la Chine.

A R L E Q U I N.

Mettez-la moi , mettez-la moi.

L A L I N G E R E.

Tenez Monsieur , voilà une Esteinquerque.

A R L E Q U I N.

Mettez la moi , mettez la moi.

LE MARCHAND *de bonnets.*

Monsieur , voilà un des plus beaux bonnets qui se fassent , & des plus à la mode.

A R L E Q U I N.

Mettez le moi , mettez le moi ,

Après qu' Arlequin est équipé de tout

420 *La Foire de saint Germain ,*

ce que dessus , il donne sa piece de quatre sols au vendeur de rats , & lui dit de satisfaire tous les Marchands qui lui ont donné de la marchandise , puis il s'en va.

LES MARCHANDS & MARCHANDES

Hé-bien , mon garçon , puisqu'il t'a donné de l'argent , paye-nous.

M E Z E T I N.

Moi : il ne m'a donné qu'une piece de quatre sols , & il a mangé pour davantage de rats.

LES MARCHANDS & MARCHANDES

Tu te moque de nous , il t'a donné de l'argent pour nous payer.

M E Z E T I N.

Il ne m'a donné que quatre sols , encore un coup.

Les Marchands & Marchandes se jettent sur le Paticier , le frappent & il s'enfuit , puis ils rentrent tous dans leurs boutiques.

SCE-

S C E N E III.

OCTAVE *seul.*

V Oilà à peu près l'heure que mon valet Arlequin m'a donnée pour me rendre à la Foire, il faut que je m'arrête dans quelque boutique pour l'attendre. Laquelle choisirai-je? soit Caffé, Limonadier, ou Lingere: Il n'y a point à choisir, ils sont tous fort commodes.

Entrons dans la premiere venuë.

*Il s'appuye sur la boutique
d'une Lingere.*

S C E N E IV.

MADemoisELLE TIRECO-
LET *Lingere.*

OCTAVE.

L A L I N G E R E.

Que souhaitez-vous Monsieur? sont ce des Cravates, des Chemises, des Calleçons sans couture, à la mode? Voyez ici.

OCTAVE.

Mademoiselle, je souhaiteroie avoir l'hon-

422 *La Foire de saint Germain*,
neur d'entrer un moment dans vôtre boutique, pour attendre une personne de mes amis.

L A L I N G E R E.

Volontiers Monsieur, vous pouvez y entrer. *Il entre dans la boutique de la Lingere.*

S C E N E V.

FAUSSE BARBE *vendeur de
Caffé.*

DU Caffé, du Chocolat, du Thé, de la Valviée ambrée musquée, du Vin de la Siotta, de saint Laurens & autre liqueurs. Du Ratafia, de l'Eau de noyau, de framboise, de pêche & d'abricot. De la Limonade de Lorjade, du Tout-marme, Messieurs du Lanmarine.

S C E N E VI.

ARLEQUIN, L'ARMENIEN

A R L E Q U I N.

Voilà un espece d'Armenien que je croi connoître. Monsieur l'Armenien, un mot s'il vous plaît.

L'AR-

L' A R M E N I E N.

Que souhaitez-vous Monsieur, est-ce du
Caffé ou du Chocolat ?

A R L E Q U I N.

Non, non, ce n'est point cela ; c'est que
je croi avoir l'honneur de vous connoître, &
que nous avons demeuré quinze jours en-
semble.

L' A R M E N I E N.

Moi ! Je ne crois pas cela.

A R L E Q U I N.

Il est pourtant vrai : Et si vous voulez
(Monsieur l'Armenien supposé) vous en
souvenir, c'étoit sur les montées du Palais à
Paris, au bas de la Salle Dauphine : Et si je
ne me trompe tu te nomme Champagne.

L' A R M E N I E N

Ah, mon pauvre Arlequin ! je te prie ne
me découvre pas, tout le monde m'appelle
Soliman, & l'on vient chez moi comme
étant le Bureau d'adresse de la Foire de saint
Germain, pour toutes choses.

A R L E Q U I N.

Est-il vrai ?

L' A R M E N I E N

Oùï, cela est véritable.

A R L E Q U I N.

Si cela est il faut que tu me serves dans une
intrigue pour les amours de mon Maître, le-
quel est amoureux de la fille du bon homme
Balouïarde. Ne le connois-tu point.

L' A R-

424 *La Foire de saint Germain ,*
L' A R M E N I E N .

Oùi je le connois , mais entrons chez moi , puis nous songerons à ce qu'il faut faire pour te rendre service.

Ils entrent tous deux dans la boutique de l' Armenien.

S C E N E VII.

SOLIMAN, DEUX FILOUX,
ARLEQUIN.

S O L I M A N .

Q^Ui est-la ?

L E S F I L O U X .

C'est nous. Hé bien , nos Cornets & nos Dez pipez font-ils près ?

S O L I M A N .

Ils sont tout prêts : Vos Dez pipez pour haut & bas Jeu , sont à part. Vôte Cornet à vis & celui à bas Jeu , sont aussi en etat. Vos Cartes longues , pointées & larges , sont ployées comme il faut : Il ne vous faut plus que des dupes & tout ira bien Mais il faut en revanche que vous me rendiez service.

L S F I L O U X .

Soliman , tu n'as qu'à parler : De quoi s'agit-il ?

S O -

S O L I M A N.

C'est de faire piece à un nommé Monsieur Balouïarde qui est un vieux Partisan lequel a une fort-jolie fille, dont le Maître d'Arlequin est amoureux. Il n'y a pas moyen de parler à cette fille.

A R L E Q U I N

Hé bien, Soliman ! songe tu à moi ?

S O L I M A N.

Je prie ces Messieurs de me rendre service & d'embarasser le bon homme Balouïarde pour donner lieu à Octave de parler à sa fille. Ces Messieurs me l'ont promis, tu n'as seulement qu'à songer à trouver Octave ton Maître.

Ils rentrent tons.

S C E N E V I I I.

LE VIEILLARD, ISABELLE
sa fille.

L E V I E I L L A R D.

MA Fille, nous voilà enfin à la Foire de saint Germain, vous n'avez presentement qu'à me dire ce que vous souhaitez.

I S A B E L L E.

Mon Pere, auparavant que de rien acheter, il faut que je vous prie de me faire une grace, de payer d'une liqueur qui est fort en vogue

426 *La Foire de saint Germain*,
vogue, laquelle se nomme de l'Eau de No-
yau : Je souhaiterois en goûter.

LE VIEILLARD.

Où da, ma fille, volontiers, voilà jus-
tement la boutique d'un Limonadier, il lui
en faut demander. Hola, quelqu'un.

SCENE IX.

ARLEQUIN, LE VIEIL-
LARD, ISABELLE.

ARLEQUIN *en garçon Limona-
dier.*

Que souhaitez-vous Monsieur ? est-ce
du Caffé, du Thé, du Chocolat, de
la Valviée ambrée musquée, du syrop de
Caffé, du Cacao d'Espagne ?

LE VIEILLARD.

Non, non ce n'est point de cela que nous
voulons.

ARLEQUIN.

C'est donc du Vin de la Siotta, ou de saint
Laurens, de l'Almavoisie, du Picarda, ou
du Vin de Canarie, d'Espagne, du Muscat,
ou du Frontignac.

ISABELLE.

Non, ce n'est point de cela, c'est de
l'eau de Noyau que l'on te demande.

AR-

A R L E Q U I N.

Tout-à-l'heure, vous serez servis comme il faut. Allons garçon une table, hé.

Un Garçon apporte une table, puis Arlequin vient avec une bouteille à la main & deux verres de l'autre.

Tenez, Monsieur, voilà, de la meilleure de France.

Il boit.

L E V I E I L L A R D.

Que faites-vous donc, mon ami ?

A R L E Q U I N.

C'est pour vous assurer juste qu'elle est bonne.

I S A B E L L E.

Donne, donne mon ami, que nous goûtions nous-mêmes.

L E V I E I L L A R D & I S A B E L L E *boivent.*

Ma fille ; je la trouve bonne. Hola, hé garçon, encore une bouteille.

A R L E Q U I N,

Tenez Monsieur, en voilà une.

L E V I E I L L A R D *boit la bouteille tout d'un coup.*

Allons ma fille, à ta santé.

I S A B E L L E.

Mais mon Pere, prenez garde que cela ne vous fasse mal.

L E V I E I L L A R D.

Elle est bonne, elle est bonne.

Paroissant jure.

S C E-

S C E N E X.

UN FILOU, LE VIEILLARD, ISABELLE.

L E F I L O U.

A H ! parbleu Monsieur cela est drôle, un vieux mal-bâti comme cela avec une jeune Fille. Il me prend envie de vous casser les oreilles.

L E V I E I L L A R D *en chantant.*

Tout comme il vous plaira, ra, ra, ra, ra, ra, ra.

I S A B E L L E.

Que voulez-vous donc Monsieur, à mon Pere.

L E F I L O U.

C'est un impertinent, il me prend envie de lui casser la tête.

L E V I E I L L A R D.

Tout comme il vous plaira, ra, ra, ra, ra, ra, ra.

I S A B E L L E.

Vraiment Monsieur, vous n'y pensez pas, d'insulter mon pere de la maniere.

L E F I L O U.

Allons coquin, l'épée à la main.

L E

LE VIEILLARD.

Tout comme il vous plaira, ra, ra, ra,
ra, ra, ra.

*Ils mettent tous deux l'épée à la main ,
le Vieillard chante toujours , & Isa-
belle crie au secours.*

S C E N E XI.

LE VIEILLARD, ISABEL-
LE, OCTAVE, ARLE-
QUIN, DEUX FILOUX.

LE VIEILLARD.

Tout comme il vous plaira, ra, ra,
ra, ra, ra, ra.

*En se battant , le Fillou fait semblant
d'être blessé , & tombe.*

L' A U T R E F I L O U.

Comment ! vous avez tué un homme, un
Commissaire, vîte des Archers.

I S A B E L L E.

Comment on emmeine mon pere !

O C T A V E *parlant à Isabelle.*

Mademoiselle, n'apprehendez pas, il ne
lui arrivera rien.

A R L E Q U I N.

C'est moi qui ai eû l'esprit de faire cette
intrigue, pour vous faire parler tous deux
en-

430 *La Foire de saint Germain*,
ensemble, afin que vous preniez résolution
touchant vos amours.

I S A B E L L E.

Je suis fort-contente de cette intrigue ;
pourvû qu'il n'arrive rien à mon pere.

O C T A V E.

Mademoiselle, je vous demande la per-
mission de vous écrire une lettre, dans la-
quelle je vous marquerai tous mes senti-
mens. Je vous demande aussi en grace de
vouloir m'y faire réponse, & de me mar-
quer de même quels sont les vôtres.

I S A B E L L E.

Je répondrai à tous les Articles que vous
me manderez, mais je suis en peine d'une
chose ; sçavoir, par qui & comment vous
me ferez tenir cette lettre.

A R L E Q U I N.

Ce ne sont pas là vos affaires, cela est ju-
stemene de ma competence, je vois bien que
je n'ay qu'à m'y préparer.

Il s'en va.

I S A B E L L E.

Il y a encore dans nos amours quelque
chose qui m'embarasse.

O C T A V E.

Quoi ! y auroit-il encore quelque diffi-
culté ?

I S A B E L L E.

La voici : C'est que mon pere est dans le
dessein de se marier, & en se mariant il don-
nera une partie de son bien à la personne
qu'il

qu'il doit prendre, ce qui me fait craindre
que ce mariage n'empêche le mien.

O C T A V E.

Nous ferons en sorte que tout réussira.

I S A B E L L E.

Cela étant, comptez toujours sur moi,
& soyez persuadé que je ne changerai jamais
de sentiment.

O C T A V E.

Je vous prie d'avoir la même pensée de
votre serviteur.

I S A B E L L E.

Je vais vite trouver mon pere, & lui mar-
quer le chagrin de son enlèvement.

O C T A V E

Je vai vous mener au lieu où je l'ai fait con-
duire.

Fin du premier Acte.

ACTE



A C T E II.

S C E N E I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

O C T A V E.

M On pauvre Arlequin ! il faut que je t'apprenne une nouvelle , qui me donne bien du chagrin.

A R L E Q U I N.

Quelle est-elle ?

O C T A V E.

C'est que le pere d'Isabelle est sur le point de se marier , & s'il se marie c'est justement le moyen le plus prompt pour empêcher le mariage de sa fille. C'est pourquoi mon pauvre Arlequin , si tu pouvois par ton intrigue détourner le bon homme Balouïarde de se marier , je te ferois fort-obligé.

A R L E Q U I N.

Vous n'avez que faire de vous mettre en peine , je viendrai à bout de tout ; & pour cet éfet je m'en vai vous accommoder d'une maniere la plus plaifante du monde , car je
veux

veux même que ce soit vous qui détourniez le bon homme Balouïarde de se marier : vous n'avez qu'à rêver là-dessus ce que vous avez à lui dire. Attendez-moi là un moment.

S C E N E II.

OCTAVE *seul.*

J E ne sçai quelle est son imagination, mais je suis persuadé que quand il entreprend quelque chose il en vient à bout.

S C E N E III.

ARLEQUIN, OCTAVE,

A R L E Q U I N.

T Enez Monsieur, voilà v^otre ajustement, habillez-vous & faites ce que je vous dirai.

OCTAVE *s'habille en Arlequin.*

Hé bien, que dis-tu de ce vêtement ?

A R L E Q U I N.

Hé, que dites-vous du mien ?

O C T A V E.

Je te trouve bâti d'une drôle de maniere,

Tome II.

T

je

434 *La Foire de saint Germain*,
je ne fais pas qu'elle est ta pensée. Mais que
veux-tu faire de moi dans cet état ?

A R L E Q U I N.

Tenez, mettez-vous là, vous répondrez à
propos sur tout ce que l'on vous demandera.

*Il met Octave comme une Statuë
sur un pied de stal.*

Voici le bon homme qui vient, songez à
vous.

S C E N E IV.

ARLEQUIN, LE VIEIL-
LARD, ISABELLE, OC-
TAVE.

A R L E Q U I N.

Messieurs, venez voir ici cette Statuë
Astronomique, laquelle dit le passé, le
présent & le futur, elle pronostique tout ce
qui doit arriver sur toutes sortes d'affaires.
C'est ici où est cette bouche de la vérité,
chose si rare en France.

LE VIEILLARD.

Que veut dire celui-ci ma fille ?

I S A B E L L E.

Je ne sçai mon père, je lui vais deman-
der. Mon ami, qu'est ce que l'on voit chez
vous ?

A R-

A R L E Q U I N.

C'est cette bouche de verité, qui dit tout
ce qui doit arriver à un chacun.

I S A B E L L E.

Ah mon pere voyons-là, pour savoir
si je serai mariée.

L E V I E I L L A R D.

Cela n'est pas necessaire: Mais pour moi
je suis bien aise de sçavoir si je réüffirai dans
mon mariage. Combien prend-t-on, mon
Garçon?

A R L E Q U I N.

Deux petites pieces Monsieur.

I S A B E L L E.

Entrons donc mon pere.

*Ils entrent, on leve le rideau,
& Octave paroît en Sta-
tuë.*

A R L E Q U I N.

Monsieur, que souhaitez-vous savoir
de la Statuë.

L E V I E I L L A R D.

Je souhaiterois savoir si je serai heureux
dans le mariage que je veux contracter avec
une jeune personne.

A R L E Q U I N.

Je vai montrer la Figure, & ensuite elle
vous répondra.

Il montre la figure.

O C T A V E *en Statuë, chante.*

Ton tems, ton tems est passé,
Ton tim, ton timbre est cassé,

T 2

Tu

436 *La Foire de saint Germain ,*

Tu t'en vas finir ta carrière :
Ne prens point de femme , car
Au lieu de sonner l'heure entiere ,
Tu ne sonneras , tu ne sonneras que le quart.

LE VIEILLARD.

Ah ! je ne comprends rien à cette Chançon,
& je ne sçai ce qu'il veut dire.

ARLEQUIN.

Quoi , vous ne comprenez pas ce qu'il
veut dire par cette Chançon ?

LE VIEILLARD.

Non , je te jure.

ARLEQUIN.

Hé bien je vous vai faire comprendre ce
qu'il veut dire , je vai vous mettre son bon-
net sur vôtre tête , & vous verrez par là ce
qui vous doit arriver au sujet de vôtre ma-
riage.

*Arlequin prend le bonnet de la Sta-
tuë , le met sur la tête du Vieillard ,
aussi-tôt il y paroît une paire de cor-
nes : ce qui l'étonne , & le fait crier
après la Statuë.*

LE VIEILLARD.

A moi des cornes ! ah quelle infamie ! Je
ne veux plus me marier , je quitte ces senti-
mens , & je conserve ceux de vivre dans l'é-
tat où je suis.

Ils sortent tous deux.

SCE-

S C E N E . V.

ARLEQUIN, OCTAVE.

A R L E Q U I N.

HE bien, que dites-vous, n'ai-je pas trouvé une bonne invention; le voilà qui s'en va comme un fou, & dit qu'il ne se mariera jamais de peur d'être à la mode, & que ces sortes de fontanges qu'ils a vûës sont d'un très-mechant pronostic pour le mariage.

O C T A V E

En verité ton genie est tout particulier, mais je ne sçai comment tu feras pour faire tenir la Lettre à ma Maîtresse.

A R L E Q U I N.

Laissez moi faire, elle est encore dans la Foire, allez vite songez à l'écrire pendant que je vai chercher quelque stratagème pour lui donner la Lettre en main propre, puis à votre retour vous me trouverez en état de vous servir.

Octave s'en va.

O C T A V E.

pour moi j'ai songé la plus drôle d'invention du monde, & mon Maître sera surpris quand il me trouvera dans la figure que je me prétens mettre: Mais il faut que je songe à m'aller vite préparer.

Il s'en va.

T 3

SCE-

S C E N E VI.

LE VIEILLARD, ISABELLE.

LE VIEILLARD.

J'Amais de ma vie je ne me suis trouvé à telle noce ; des cornes sur ma tête, quelle vilaine aigrette ! Malpeste j'aime bien mieux être montré à un doigt qu'à deux, je ne songe plus à mon Mariage , m'en voilà entièrement détourné , cela m'a fait connoître le danger qu'il y a à se marier. Pour vous ma Fille, je vous conseille de rester comme vous êtes.

I S A B E L L E.

Mais mon pere , il me semble que le danger n'est pas si grand pour les Filles comme pour les Garçons , c'est pourquoi je n'ai pas peur du mariage , & j'y consentirai quand il vous plaira , mon Pere.

LE VIEILLARD.

Voyez toutes ces jeunes Filles , elle n'aspirent qu'au mariage.

S C E N E VII.

ARLEQUIN, LE VIEILLARD,
ISABELLE.

ARLEQUIN *en vendeuse d'Orange.*

DEs bonnes Oranges de Portugal,
Monsieur, Orange de la Chine.
Monsieur, Mademoiselle, des Oranges
framboisées, Oranges framboisées, à l'é-
corce fine.

LE VIEILLARD.

Ma Fille, souhaitez-vous des Oranges?

ISABELLE.

Comme il vous plaira, mon pere.

ARLEQUIN *se met entre d'eux.*

Tenez Mr voilà une belle Orange. Et
vous, Mademoiselle, en voilà une pour
vous. *Il dit bas à la fille qu'il y a une
lettre dans son Orange.*

LE VIEILLARD.

Combien les-vendez vous ma bonne?

ARLEQUIN.

Cinq sols la piece Monsieur, cinq sols
la piece.

LE VIEILLARD.

Tenez ma bonne voilà de l'argent, pre-
nez ce qu'il vous faut.

*Il paye la vendeuse d'Orange,
& elle s'en va.*

T 4

SCE-

S C E N E V I I I .

LE VIEILLARD , ISABEL-
LE , DEUX FILOUX .

LE PREMIER *sort l'épée à la main.*

M Orbleu tu es un coquin , tu en as menti .

LE SECON D .

Tu en as menti toi-même , le coup est fort-bon .

LE PREMIER .

Je te dis encore un coup qu'il ne vaut rien .

LE SECON D .

Et moi je le soutiens bon .

P E P R E M I E R .

Voilà Monsieur fort-à propos pour vuider nôtre diferent , & juger si le coup est bon ou non . Monsieur faites nous la grace de nous juger un coup qui nous est arrivé presentement .

LE VIEILLARD .

Monsieur fort-volontiers .

LES DEUX FILOUX *apportent
une table , des dez
& une cornet .*

L E .

LE PREMIER.

Tenez Monsieur, voilà comme le coup
a été.

LE VIEILLARD.

Mais Monsieur, le dez étoit-il de la ma-
niere comme vous le mettez.

LE SECOND

Non Monsieur, il n'étoit pas comme cela.

LE VIEILLARD.

Mais Monsieur mettez-lé comme il étoit.

ISABELLE.

Mon pere, avez-vous bien tôt fait?

LES FILOUX.

Mademoiselle, nous vous demandons
pardon, d'arrêter ainsi Monsieur vôtre pere.

SCENE IX.

ARLEQUIN, LES DEUX
FILOUX, LE VIEIL-
LARD, ISABELLE.

ARLEQUIN.

VOici le temps pour faire mon coup, il
faut que je dérobe la bourse au Vieil-
lard, dans le tems qu'il est embarrassé.

*Comme le Vieillard est baissé,
Arlequin lui vole sa culote.*

Fin du second Acte.

T 5

SCE-



A C T E III.

S C E N E I.

ARLEQUIN, OCTAVE,

A R L E Q U I N.

Monsieur, jusqu'à l'heure qu'il est tout va bien, & je puis vous assurer que j'ai profité d'une bourse & d'une culotte le plus adroitement du monde. Le Vieillard étoit avec ces Messieurs que vous connoissez : hélas ! ceux-là dont le Marchand de Café nous a donné connoissance : Ces Messieurs qui sont si honnêtes gens, c'est eux qui m'ont donné l'intrigue de prendre la culotte & la bourse, mais c'à été eux qui en ont profité : il n'importe, j'ai affaire à bon Maître.

O C T A V E.

Oùï, je t'en répons, mais dis-moi un peu, cette lettre que j'ai donnée tantôt l'as-tu donnée à ma Maîtresse ?

A R L E Q U I N.

Oùï, Monsieur : oùï, Monsieur.

O C T A V E.

Comment as-tu fait ?

A R-

A R L E Q U I N.

Je me suis déguisé en Vendeuse d'Oranges, j'en ai donné d'abord une au pere & l'autre à Mademoiselle Isabelle; & dans son Orange il y avoit la lettre que vous m'avez donnée.

O C T A V E.

Et le pere ne s'est aperçû de rien?

A R L E Q U I N.

Non.

O C T A V E.

Mais, Arlequin, comment aurons nous la réponse de la lettre que tu as donnée.

A R L E Q U I N.

Ha! ne vous mettez pas en peine, je fis faire il y a quelque tems une Machine pour servir quasi en pareil cas, mais la chose réussit sans cela. Et comme elle est encore en état, je m'en servirai pour vous, puis j'aurai par cette Machine la réponse de votre lettre, & je saurai les sentimens du pere, cela est indubitable; il ne sortira pas de la Foire dans l'état qu'il est: C'est pourquoi j'ai mis tout ce qu'il me faut chez Madame Tirecolet, laquelle a bien voulu m'aider dans cette intrigue.

S C E N E II.

ARLEQUIN, OCTAVE,
MADAME TIRECOLET.

A R L E Q U I N.

M Adame Tirecolet, un mot s'il vous plaît.

MADAME TIRECOLET.

Que souhaitez vous, Monsieur. Ah ! c'est vous Monsieur Octave, je sçai ce que c'est, Arlequin m'a tout dit.

O C T A V E.

Je vous prie, ma chere Damoiselle, de ne rien épargner pour me rendre service.

MADAME TIRECOLET.

Comtez, Monsieur, que je ne suis pas une novice dans les intrigues de l'amour, mais je ne sçai ce que vôtre valet a mis chez moi.

A R L E Q U I N.

Je le sçai bien moi, & vous en rirez comme les autres quand vous le sçauvez. Je vous prie seulement de l'apporter ici.

MADAME TIRECOLET.

Tout à l'heure, je suis à vous.

*Elle va prendre à sa boutique
le paquet qui lui a été donné
par Arlequin.*

A R.

ARLEQUIN.

Donnez je vous prie : Voilà déjà une culotte , il faut commencer par me la mettre. Tenez, aidez-moi à mettre cette Machine.

Il s'habille , & après qu'il est habillé ils s'en vont tous.

SCENE III.

LE VIEILLARD, ISABELLE.

LE VIEILLARD.

MA fille , que dites-vous de cette action, il faut que ces Voleurs-là soient bien adroits de m'avoir pris ma culote & ma bourse sans m'en apercevoir. Il faut que j'envoie au legis pour avoir une culote & de l'argent: allons , que l'on m'apporte ici une plume & du papier pour écrire la Lettre.

S C E N E IV.

MADAME TIRECOLET,
LE VIEILLARD, ISA-
BELLE.

MADAME TIRECOLET.

Que souhaitez-vous, Monsieur?

LE VIEILLARD.

Je vous prie d'avoir la bonté de me donner une plume, de l'encre & une feuille de papier, pour écrire une lettre chez moi, afin d'avoir une culote, car on m'a dérobé la mienne.

MADAME TIRECOLET.

Ah, ha, ha, cela est bien plaisant, on vous a dérobé votre culote ! Apparemment que c'est à une Hôtellerie où vous avez couché ?

LE VIEILLARD.

Non, Madame, c'est à la Foire où on me l'a prise dans l'état où me voilà.

Dans le tems qu'ils parlent ensemble, Arlequin entre avec Octave, puis il se met en Bureau.

SCE-

S C E N E V.

LE VIEILLARD, Me. TIRE-
COLET, ISABELLE, OC-
TAVE, ARLEQUIN.

LE VIEILLARD.

M Adame , je vous prie de grace de
me donner ce que je vous demande.
MADAME TIRECOLET.

Tenez Monsieur , voilà mon Bureau gar-
ni de tout ce qu'il vous faut.

*Le Vieillard écrit sur le Bureau ;
& dans ce tems-là Arlequin se
fait connoître à Isabelle.*

S C E N E VI.

ARLEQUIN, Me. TIRECO-
LET, LE VIEILLARD,
OCTAVE, ISABELLE.

M Adame , c'est moi qui me suis trans-
formé en cette figure , pour vous aver-
tir de la maniere que je veux surprendre vô-
tre

448 *La Foire de saint Germain*,
tre pere pour lui faire signer le Contract de
Mariage entre Monsieur Octave & vous.
Tenéz voilà un petit billet qui vous avertira
de tout ce que je dois faire : mais la réponse
de la lettre que je vous ai baillée tantôt, don-
nez-la moi.

*Isabelle écrit sur l'autre bout
du Bureau, & donne la ré-
ponse à Arlequin.*

L E V I E I L L A R D.

Voilà ma Lettre écrite, il faut presente-
ment chercher quelqu'un pour la porter ;
par bonheur il n'y a pas loin.

MADAME TIRECOLET.

Monsieur, vous n'avez qu'à entrer dans
ma boutique, vous trouverez un Garçon à
qui j'ai donné ordre de porter vôtre lettre.

*Le Vieillard & Isabelle en-
trent dans la boutique de Ma-
dame Tirecolet.*

O C T A V E.

Madame, je ne sçai comment faire pour
vous remercier de tous les soins que vous
prenez pour moi.

A R L E N Q U I N.

Il faudra la remercier quand le tout sera
fait, elle m'a promis qu'elle feroit une des
Actrices de la Comedie que je veux faire
pour atraper le bon homme Balouïarde &
que même de peur d'être reconnue elle
prendroit le vêtement & la figure d'une
nommée Colombine.

MA-

MADAME TIRECOLET.

Je sçai un nombre de petites Chançonnettes, qui pourront bien servir au divertissement.

Ils s'en vont tous.

S C E N E VII.

UN VALET, *avec une culote à sa main.* LE VIEILLARD, ISABELLE.

LE VALET.

ME voilà à la fin arrivé à la Foire saint Germain, pour y porter une culote & une bourse à mon Maître, car on lui a pris la sienne. Il faut prendre garde à moi.

LE VIEILLARD *dit à Isabelle.*

Ma fille, voilà mon Valet, une culote à la main, il faut que je la prenne pour sortir de cet équipage.

Il prend la culote & la met.

Ma fille, puisque me voilà présentement réquipé de culote & d'argent, il faut acheter quelque chose, & voir quelque curiosité.

I S A B E L L E.

Vraiment mon pere, j'en serois bien contente.

SCE-

S C E N E V I I I .

ARLEQUIN, LE VIEILLARD, ISABELLE.

*Une Paquetote sur une
table , laquelle remuë
la tête , & marche
toute seule.*

A R L E Q U I N .

Messieurs , c'est ici où l'on voit cette grande curiosité , ce Zodiaque extraordinaire , le flux & reflux de toutes les Planettes , les mouvemens & contre-mouvemens de tous les signes Celestes. C'est ici , Messieurs , la rareté de la Foire.

LE VIEILLARD.
Combien donne-t-on mon ami ?

A R L E Q U I N .
Deux petites pieces Monsieur.

LE VIEILLARD.
Tiens les voilà.

*Ils entrent , puis quand ils
sont entrez on tire le rideau
& ils voyent le Zodiaque &
plu-*

*plusieurs personnes arrengeés
autour , avec une petite Fil-
le au pied du Zodiaque , la-
le est dans une cage.*

Que veut dire que ce Zodiaque n'est pas fait
comme les autres , & pourquoi la septié-
me ?

A R L E Q U I N.

C'est à la place du Cancre , car je ne pou-
vois mieux remplir ce poste que d'un Pro-
cureur.

L E V I E I L L A R D.

Mais pourquoi cette Fille à la place des
Balences ?

A R L E Q U I N.

C'est qu'autrefois le signe de la Balance
marquoit par son équilibre la Justice : mais
comme il ne s'en trouve plus , c'est l'Epicié-
re du coin qui pese avec ses épices.

L E V I E I L L A R D.

Pourquoi cet Apotiquaire ?

A R L E Q U I N.

C'est à la place du Sagittaire , qui fut par
malheur encloüé , dont il est mort ; & com-
me il couchoit toujours en jouë , j'ai trouvé
à propos d'y mettre un Apotiquaire , car il
visé fort bien au derriere.

L E V I E I L L A R D.

Que veut dire ces deux Vieillards qui
s'embrassent ?

A R L E Q U I N.

Ce sont les Jumeaux.

L E V I E I L L A R D.

Quoi ! des Jumeaux avec de la barbe ?

A R L E Q U I N.

Si vous aviez été du depuis le tems qu'ils y sont , vous l'auriez bien plus longue.

L E V I E I L L A R D.

Que veut dire cette place où il n'y a rien ?

A R L E Q U I N.

C'est la place du signe de Virgo ; nous n'avons point trouvé de Vierge dans ce païs , nous avons été dans le Royaume de Congo , il nous en arrive une ces jours-ci , pourvu que la lettre ne soit point décachetée. Mais , Monsieur ce n'est pas le tout , il faut voir le dedans , vous verrez tous les mouvemens qui sont faits avec la racine de fraisier.

L E V I E I L L A R D.

Entrons donc & voyons.

On lui fait passer la teste dans le milieu du Zodiaque , où on lui attrape le col , & on lui fait signer le Contrat malgré lui.

Quoi me voilà pris : Ah ! que je suis malheureux.

A R L E Q U I N.

Oh , ce n'est pas assez ! il faut signer le Contrat d'Isabelle & d'Octave.

L E

LE VIEILLARD.

Quoi ! je fignerois un Contract malgré moi.

ARLEQUIN.

Oüi, vous le fignerez, ou vous ferez à la gêne continuellement.

LE VIEILLARD.

Si cela est ainfi, il faut donc figner le Contract bon-gré, malgré.

Il figne le Contract, Arlequin fe découvre, & le divertiffement commence.



CHANSON.

ARLEQUIN chante.

D Edans tes champs,
Seme, arrose, défriche.
Plante en tout tems,
Si tu veux être riche;
Mais,
A laisser sa femme en friche,
On ne s'apauvrit jamais,



Si tu veux être,
Affable & debonnaire,

Traite

454 *La Foire de saint Germain ,*
Traite ta femme ,
Avec douce maniere ,
Mais ,
Quand elle est dans la riviere ,
Ne l'en retire jamais .

COLOMBINE.

La Foire est un ferrail fecond ,
Qui peupleroit la France ,
Force Mariages s'y font ,
Sans Contrâcts n'y Quittances ,
Messieurs la Foire est sur le pont ,
Venez en diligence.

ARLEQUIN *chante.*

Par quelque agreable Chançon ,
Faut charmer l'Auditoire ,
Pour en tirer quelques testons ,
Voilà nôtre grimoire ;
Car ici nous nous entendons ,
Comme larrons en Foire.

COLOMBINE *en parlant au*
Vieillard.

Il faut que tout vieillard usé ,
Renonce au mariage ,
Si vous en êtes entêté ,
Prenez Fille à cet âge ,
Et pour plus grande seureté ,
Vous la mettrez en cage.

LA PETITE FILLE *en cage.*

Vous qui vous moquez par vos ris ,
De ma figure en cage ;
Parmi vous autrez beaux esprits ,
Ils s'en trouve , je gage :

LEHA

Qui

Qui voudroient bien au même prix ,
Revenir à mon âge.

C O L O M B I N E.

Tel qui sa femme tous les jours ,
A la Foire accompagne ,
Ne voit pas en certains détours ,
Les Rivaux en campagne.

O C T A V E.

Si l'on nommoit à la Foire ,
Tous les cocus qui s'y font :
Beaucoup dans cette Auditoire ,
Changeroient bien-tôt leurs noms.



Si l'on menoit à la guerre ,
Tous les Cocus de Paris :
Que de soldats sur la terre ,
Et femme fans maris !

L E V I E I L L A R D.

Baloïarde ce vieux grison ,
Est resté fans culote ,
Dedans son simple caleçon ,
Comme une vraie Marotte :
Il se réjouit de ses Chançons ,
Quoique l'on le balotte.

C O L O M B I N E.

Si vous venez voir Arlequin ,
Et aussi Colombine ;
Ils émouveront pour certain ,
Les rattes les plus fines :
Si vous voulez rire sans fin ,

Venez

456 *La Foire de saint Germain ,*
Venez dont voir leurs mines,

A R L E Q U I N.

Messieurs de bon cœur recevez ,
La Pièce qu'on vous donne ,
Demain nos vœux seront comblez ,
Si vôtre argent foisonne :
Si les Marchands sont assemblez ,
La Foire sera bonne.

Fin de la Comedie.

LA



ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.

A R L E Q U I N *seul.*

I Ly a quelquefois plus de danger qu'on ne pense à épouser une Agrés. Si on lui demande voulez-vous venir vous promener ? elle répond, oüi da, Monsieur ? Voulez-vous que j'aïlle vous voir ? oüi da, Monsieur. Voulez-vous que je vous baise la main ? oüi da, Monsieur, cela n'est point de refus. Voulez vous que je vous..... oüi da Monsieur. Et toûjours ainsi de bon accord... Mais à qui en veut cette fille là ?

S C E N E II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

A R L E Q U I N.

IL faut qu'elle soit Parisienne, car elle entend bien à tournevire un homme.... jamais Nymphes des Thuilleries ne fit mieux le manège au clair de la Lune... Elle est amoureuse de moi, il faut lui laisser faire toutes les avances, c'est la mode.

COLOMBINE *fait une reverence à droit.*

A R L E Q U I N *chante.*

La, la, la.

COLOMBINE *fait une reverence à gauche*

A R L E Q U I N *sifle.*

COLOMBINE.

Je vois bien qu'on ne s'attire que du mépris, en se jettant à la tête des hommes. Je vais faire la fiere.

A R L E Q U I N,

Seroit-elle assez sotte pour se rebuter. Je ne serai pas assez nigaud pour la laisser aller... Madame. pourroit-on... Quel tems fait-il... Aujourd'huy.... ne sçavez vous point quelle heure il est ?

CO-

C O L O M B I N E.

Ma montre n'est pas montée.

A R L E Q U I N.

Les femmes sont des horloges charmantes,
qui marquent quelquefois l'heure du ber-
ger.

C O L O M B I N E.

Cette heure là ne sonnera pas si tôt pour
vous.

A R L E Q U I N.

Si j'étois assez heureux pour que.... l'om-
bre..... du quadran..... au soleil de vos
beaux yeux.

C O L O M B I N E.

Je ne suis qu'un quadran à la Lune, *levant
sa coëffe*, trêve de galimatias, il y a long-
tems que nous nous connoissons.

A R L E Q U I N.

En effet, j'ai quelque idée de ce visage-
là..... N'avons-nous pas étudié ensem-
ble.

C O L O M B I N E.

Oùi, nous avons servi à Paris.

A R L E Q U I N.

Paix, paix, ne parlons pas de servir. Je
passe dans ce Village-ci pour un homme de
conséquence.

C O L O M B I N E.

Je sçai que tu es le gardien de l'Orme de
Lucrece, & j'ai voulu refaire connoissance
avec toi, afin que tu me rende un service.

460 *Attendez-moi sous l'Orme,*
A R L E Q U I N.

Volontiers, pourvû que tu ne parle point
de l'ancienne connoissance.

C O L O M B I N E.

Connois tu dans ce Village-ci un certain
Pierrot ?

A R L E Q U I N.

Helas ! ce Pierrot là, m'enleve aujour-
d'hui toutes mes esperances , il épouse une
certaine Jacqueline.

C O L O M B I N E.

Je voi bien que nos interêts sont communs.
je voudrois bien épouser ce Pierrot , tu veux
épouser Jacqueline ; travaillons donc de
concert à rompre leur mariage.

A R L E Q U I N.

C'est à quoi je rêvois tout à l'heure.

C O L O M B I N E.

Pierrot m'a aimée.

A R L E Q U I N.

Et moi j'aime Jacqueline.

C O L O M B I N E.

Voici un moyen que j'avois imaginé pour
rompre ce maudit Mariage. Pierrot veut
que Jacqueline vienne sous vôtre Orme de
Lucrece , pour éprouver sa sagesse ; c'est
sous cet Orme que je l'attends.....Voyez
Pierrot avec le pere de Jacqueline.

A R L E Q U I N.

Je vais préparer la cérémonie de l'Orme.

S C E.

S C E N E III.

PIERROT, LE FERMIER,
COLOMBINE.

P I E R R O T.

J E vous dis que je suis obstiné comme un
vieux Medecin.

L E F E R M I E R.

Mais vous n'êtes pas raisonnable; tenez
voilà Colombine qui nous jugera.

P I E R R O T.

Je le veux bien, mais non je ne le veux pas:
car j'ai visé autrefois à l'épouser, & une
fille a toujours de la rancune contre ceux
qui commencent, & qui n'achevent pas.

C O L O M B I N E.

Non, non, va je prendrai ton parti.

P I E R R O T.

Je te demande excuse de t'avoir comme
ç'à quittée pour Jacqueline; mais ne te mets
pas en peine, va je t'épouserai une autre-
fois.

C O L O M B I N E.

Oüi, oüi, cela se trouve dans l'occasion.

L E F E R M I E R.

Colombine, tu vas juger si Pierrot n'a pas
tort de vouloir obliger ma fille de venir sous
l'Orme prouver sa sagesse. C'est une petite

462 *Attendez-moi sous l'Orme,*
fille qu'on a toujours gardée sous la clef.

C O L O M B I N E

N'y a-t-il pas des passés par tout ?

L E F E R M I E R.

Feue ma femme l'a toujours gardée avec application très grande.

C O L O M B I N E.

Vôtre femme peut avoir eu de ces distractions qui font que la gardienne a bien de la peine à se garder soi-même.

L E F E R M I E R.

Oh ma femme étoit surveillante, & jamais chien à berger n'a mieux gardé sa brebis.

P I E R R O T.

Oùï, quand le chien du bergers'amuse à ronger un os, le loup à bien tôt pris la brebis au collet.

L E F E R M I E R.

Bagatelle ! ma femme couvoit sa fille des yeux.

C O L O M B I N E.

Ce ne seroit pas le premier œuf couvé, qu'on auroit vû éclore. C'à Pierrot tu vois bien comme je prends ton parti ?

L E F E R M I E R.

Mais si vous êtes si soupçonneux, pourquoi vous mariez vous ?

P I E R R O T.

Tout ç'à & rien, c'est tout un, puisque nous avons ici un Orme pour éprouver la vertu

vertu des filles, je ne veux me marier qu'à l'épreuve. Je veux que Jacqueline vienne sous l'Orme, & je vais dire à Arlequin qu'il prépare la Cérémonie.

SCENE IV.

COLOMBINE, LE FERMIER.

COLOMBINE.

Voilà un homme bien obstiné, mais aussi pourquoi ne voulez-vous pas que votre fille fasse ses preuves de sagesse ; Est-ce que ses titres sont falsifiés ?

LE FERMIER.

C'est qu'elle va s'attirer la haine de toutes les fille du Village, si elle veut paroître plus sage qu'elles ; mais toi qui parle, pourquoi n'as-tu pas voulu risquer d'entrer dans l'Orme, c'est uue petite cérémonie bien drôle. L'Orme s'ouvre, une fille s'afflit dedans bien à son aise

COLOMBINE.

Oùï, mais on dit que pour la moindre petite chose, l'Orme se renferme sur un fille & l'étouffe. Cela fait trembler.

LE FERMIER.

Mais il ne t'est jamais rien arrivé.

COLOMBINE.

Non pas que je sache: mais il y a des mo-

464 *Attendez-moi sous l'Orme*,
mens ou une fille se perd de vûë soi même.
Et qui peut-être seure de n'être pas dans le
cas de l'Orme. Cela étant, je vous conseil-
le de ne point exposer votre fille, que je ne
l'aye examinée. Allez me la querir, & je
vous dirai en conscience si elle doit risquer
l'épreuve.

L E F E R M I E R.

Je suis seur d'elle, mais pour te contenter
je vais te la faire venir.

S C E N E V.

C O L O M B I N E *seule.*

Jacqueline est une grande niaise, bête &
sotte, je la ferai donner dans le panneau ;
je l'empêcherai d'entrer dans l'Orme, Pier-
rot ne voudra plus l'épouser, & il m'épou-
sera, & Arlequin épousera Jacqueline.

S C E N E VI.

LE FERMIER, COLOMBI-
NE, JACQUELINE.

L E F E R M I E R.

C'A ma fille, répondez à tout ce que
Colombine vous demandera, & sur
tout ne lui cachez rien, il y va de votre vie.

SCE-

S C E N E VII.

COLOMBINE, JAC-
QUELINE.

C O L O M B I N E.

C'A magrosse fille, dites-moi un peu, lequel estimez-vous le mieux, de ce vilain Pierrot, où de ce joli Arlequin, qui va quelquefois chanter sous vos fenêtres.

J A C Q U E L I N E.

Je disois hier à mon pere, qu'il me sembloit que j'aimois mieux Arlequin : mais il me soutint lui, que c'est Pierrot que j'aime le mieux, & qu'il faut que je l'épouse ; dame mon pere se connoit mieux à ç'a qu'une fille.

C O L O M B I N E.

Oùi, & voulez vous que je vous apprenne à vous y connoître aussi bien que les peres ?

J A C Q U E L I N E.

Ah ! que tu me feras plaisir.

C O L O M B I N E.

Voici le secret. Imaginez-vous que Pierrot est-là d'un côté, & Arlequin de l'autre, & que votre pere vous dit, Jacqueline l'un de ces deux hommes-là sera votre mari. Allez l'embrasser. Celui auquel vous irez d'abord, c'est celui que vous aimez le mieux, à coup seur.

V 5

JAC-

466 *Attendez-moi sous l'Orme,*

J A C Q U E L I N E.

O vraiment ! c'est donc Arlequin que j'aime , car j'irois l'embrasser aussi tôt.

C O L O M B I N E.

Hé bien , puisque vous aimez Arlequin , voici le secret de l'Epouser. Pierrot veut que vous alliez sous l'Orme , n'est-ce pas refuser d'y aller ? Pierrot ne voudra plus vous épouser , & Arlequin vous épousera.

J A C Q U E L I N E.

Oùi da , mais tout le monde croira que je ne suis point sage & mon pere dit que quand une fille passe pour ç'a , tout le monde la fuit. Il dit que c'est une chose horrible. Il dit.....

C O L O M B I N E.

Ho il dit , il dit , je vois bien que vous n'avez pas vû le monde .

J A C Q U E L I N E.

Hé dame je suis sage , mon pere me l'a dit , & je veux aller dans l'Orme.

C O L O M B I N E.

Je vois bien qu'il faut changer de batterie. Hé bien allez sous l'Orme , à la bonne heure ; allez vous faire haïr de toutes vos compagnes , allez vous faire étouffer par l'Orme.

J A C Q U E L I N E

Hé ! l'Orme n'étouffe pas les filles sages.

C O L O M B I N E.

Mais êtes-vous bien assurée de l'être.

J A C.

J A C Q U E L I N E.

Vraiment oüi demandez à mon pere.

C O L O M B I N E.

Sçavez-vous ce que c'est d'être sage ?

J A C Q U E L I N E.

Estre sage , c'est , c'est , mais est-ce qu'on ne peut pas l'être sans sçavoir ce que c'est

C O L O M B I N E.

Non , je parie que vôtre mere ne vous l'a jamais appris. Je vous le vai apprendre moi. Il n'y a qu'une maniere de conserver son honneur : mais il y a plusieurs manieres de le perdre : premierement , n'avez-vous jamais vû le loup , (*à part*) il faut trouver quelque tour d'éloquence pour lui faire accroire qu'elle n'est pas sage.

J A C Q U E L I N E.

Vraiment non , j'en ferois morte de peur.

C O L O M B I N E *à part*.

Ce n'est pas cela ; n'avez-vous jamais vû , n'avez-vous jamis vû des feuilles à l'envers.

J A C Q U E L I N E.

Je ne vais point au bois de peur des coufins.

C O L O M B I N E.

Jen'y suis pas ; hé n'avez vous jamais laissé manger au chat quelque petit fromage ?

J A C Q U E L I N E.

Hé ! mais est-ce que cela empêche qu'une fille ne soit sage.

468 *Attendez-moi sous l'Orme,*
C O L O M B I N E.

Si cela en empêche.

J A C Q U E L I N E.

Ho dame ?

C O L O M B I N E.

Hé ! comment ce malheur-là vous est-il arrivé ?

J A C Q U E L I N E.

Un jour, je tenois un petit fromage à la crème, le chat vient.

C O L O M B I N E.

L'action est horrible. Après.

J A C Q U E L I N E.

Je voulois battre le chat, mais il étoit si furieux.

C O L O M B I N E.

Ah ! malheureuse. Hé bien ?

J A C Q U E L I N E.

Je laissai aller le fromage, & puis je m'en suis.

C O L O M B I N E.

Il étoit bien tems. N'avez vous point de honte ?

J A C Q U E L I N E.

Toi Colombine à ma place, tu aurois fait tout comme moi

C O L O M B I N E.

Et vous êtes assez temeraire pour vous exposer à venir sous l'Orme.

J A C Q U E L I N E.

Mais, Colombine.

C O L O M B I N E.

Allez, l'Orme vous étouffera.

J A C Q U E L I N E.

Hé! je n'irai pas. Que je suis malheureuse!

C O L O M B I N E.

J'entends ouvrir là la caverne; gardez-vous bien d'entrer dans l'Orme.

Colombine sort.

S C E N E V I I I.

P I E R R O T , J A C Q U E L I N E ,

Pierrot fait ouvrir la Caverne.

P I E R R O T.

Allon, allon, voilà le trébuchet qui est tout prêt; il faut passer par-là, avant que je vous mette en cage.

J A C Q U E L I N E.

Hé! Pierrot.

P I E R R O T.

Quoi! vous tremblez déjà en voyant les tombeaux des filles qui ont été étouffées dans l'Orme?

L'Orme & les Tombeaux paroissent.

A R L E Q U I N.

Orme mystérieux, Antiquité Romaine,
Que Lucrece planta de graine,

470 *Attendez-moi sous l'Orme ,*
Tant que ta sève a subsisté.
On a vû parmi nous regner la chasteté ;
Mais hélas ! tu n'es plus qu'une fêche
 pourie ,
Le Lucrécisme & toi sont morts de compa-
 gnie ,
Et la femme aujourd'hui n'est qu'un arbre
 abatu ,
Qui conserve l'écorce en perdant sa vertu.
Oh ! vieux Orme fatal dont la tige cruelle ,
Ecrafe sans pitié toute femme infidelle.
Si d'Ormes tels que toi le Cours étoit plan-
 té ,
 Ah ! qu'il seroit peu fréquenté.

S C E N E IX.

SCARAMOUCHE , *Magister*
 triste & malade ,

L'Enfant de Chœur de Village ,
 jeune garçon fort gay.

LE MAGISTER , *trainant ses*
 mots douloureusement.

M Onfieur..... Monsieur.
 A R L E Q U I N.

Est-ce que vôtre femme a été étouffée
dans l'Orme ?
 L E

LE PETIT GARÇON.

Ha, ha, non, non, mon pere. Ha, ha, n'a jamais eu de femme.

ARLEQUIN.

Le pere pleure, le fils rit.

LE MAGISTER.

C'est, c'est.... que.... je fais.

ARLEQUIN *contrefaisant*.

Hé bien.... C'est que vous êtes

LE PETIT GARÇON.

Ha, ha, ce que mon pere vous dit là est vrai.

LE MAGISTER.

Je suis le Précepteur de nôtre Village....
Précepteur de la Paroisse.

ARLEQUIN.

Ha, ha, Magister.

LE PETIT GARÇON.

Ha, ha, c'est mon pere qui ha, c'est mon pere qui ha, il vous va dire, il vous va dire.

LE MAGISTER.

C'est moi qui compose.

LE PETIT GARÇON.

Oüi, oüi, mon pere fait, ha, ha, tout cy, tout ç'à, & moi je fais, par-cy par là, demandez-lui, demandez lui.

LE MAGISTER.

Je compose la gazette médisante contre les hommes, & mon fils les chançons.

LE PETIT GARÇON.

Ha, ha, ha, oüi, & nous venons ici
pour

472 *Attendez-moi sous l'Orme.*

pour faire les chansons sur les filles qui viendront sous l'Orme. Ha, ha, ha, car on dit que c'est aujourd'hui la Foire aux filles.

A R L E Q U I N.

Hé ! quel est vôtre emploi à la Foire ?

L E M A G I S T E R.

C'est moi qui chante les chansons joviales & gayer.

L E P E T I T G A R Ç O N.

Hé moi, hé, ha, les chansons à pleurer.

• A R L E Q U I N.

Je vous retiens pour rire à mon enterrement, & vous pour pleurer à ma nôce. C'à comme il faudra ici des chansons douloureuses pour les filles qui seront étouffées, & de joviales pour se moquer de celles qui ne voudront pas y entrer : voyons un peu ce que vous sçavez faire.

L E M A G I S T E R *touffe.*

Hem, hem, hem.

A R L E Q U I N.

Prélude joyeux.

L E M A G I S T E R, *sur l'air du Pont d'Avignon.*

A la nôce de Jean, que chacun vienne rire.

A R L E Q U I N *contrefait.*

Que chacun vienne rire. Ce rire est bien exprimé.

L E P E T I T G A R Ç O N *chante un prélude.*

A R-

A R L E Q U I N.

Voilà ce qui s'appelle entrer dans le caractère, d'éclamer en musique ; l'air convient fort bien aux paroles, cet homme feroit bien un Opera nouveau, & vous ?

LE PETIT GARC,ON *Il rit.*

Ha, ha.

A R L E Q U I N.

Prélude triste.

LE PETIT GARC,ON *Il chante.*

Je pleure la folie

D'un jeune homme en transport,
Pour s'être poignardé pendant sa vie,
Il fut pendu tout vif après sa mort.

A R L E Q U I N.

Voilà un air qui est triste cela, ne sçavez-vous point quelque air gay ? gay.

LE PETIT GARC,ON *Il rit.*

Ha, ha, ha, ha.

A R L E Q U I N.

Prélude lamentable.

LE PETIT GARC,ON. *Chanson.*

On vit un jour une cruelle guerre,

Entre la poulle & le Coq,

Pendant le choc.

La poulle en colere

Faisoit, Coq, Coq, (*Contrefaisant la poulle.*)

Mais un silence heureux fit la paix aussi-tôt.

Le Coq chanta, coquelico, (*Contrefaisant le Coq ;*)

Tou-

474 *Attendez-moi sous l'Orme,*
Toûjours la poulle est contente,
Quand le Coq chante.

S C E N E X.

OCTAVE, ARLEQUIN.

O C T A V E.

M On sieur, je suis bien affligé, je ne
sçai ce qu'est devenu ma Maîtresse ;
on la vuë venir de ce côté ci. Je ne croi
pourtant pas qu'elle se soit exposée à en-
trer dans l'Orme ; car elle étoit fort-pru-
dente.

A R L E Q U I N.

Je vais vous lire les épitaphes de celle qui
ont été étouffées dans l'Orme : Voyez si
vous la pourriez reconnoître.

EPITAPHE DE LUCRECE.

Lucrece dans ce monument ;
A plaindre son fort vous convie ;
Sortant d'entre les bras de Tarquin son A-
mant
Elle se poignarda, quelle bizarerie ?
Elle prit du plaisir à s'arracher la vie ;

Et

Et la douceur d'amour lui parût un tourment.

Est-ce là votre Maîtresse.

O C T A V E.

Je suis trop jeune pour avoir aimé Lucrece.

A R L E Q U I N *lit.*

Passant admire mon malheur ,

A minuit un jeune voleur ,

Vint heurter à mon huis , je voulus l'éconduire ,

J'ouvris seulement pour lui dire ,

Que je ne lui ouvrerois pas.

Il entra cependant , qui l'eût pû croire ;
hélas !

Que pour avoir ouvert la porte
j'en fusse morte.

Est-ce là votre Maîtresse ?

O C T A V E.

Non , Monsieur , la mienne ne m'a jamais ouvert la porte , car j'entrois par les fenêtres.

A R L E Q U I N.

L'Héroïne de ce village ,

Foible en amour , forte en courage ,

Par vanité dans l'Orme a trouvé le trépas ,

Si des prudens du tems elle avoit eu l'usage ,

Elle eut joint aisément la gloire d'être sage ,

Au plaisir de ne l'être pas.

Est-ce là votre Maîtresse.

476 *Attendez-moi sous l'Orme,*
O C T A V E.

Non.

A R L E Q U I N.

Cy gît qui croyoit être sage ;
En bornant son amour au simple badinage ,
De cent petits jeux innocens ,
Elle vint sous l'Ormeau , maudits soient les
Amans ,
Du simple badinage , ils ne font point con-
tens ;
Elle en mourut enfin , ma foi c'est grand
dommage.

Est ce là votre Maitresse.

O C T A V E.

Non , Monsieur , elle n'étoit pas badi-
ne , elle ne s'attachoit qu'au solide.

A R L E Q U I N.

Il n'y a point d'épitaphe à ce tombeau là.

L A V I E I L L E.

Helas ! c'est moi qui suis l'épitaphe.

A R L E Q U I N.

L'épitaphe , je croi que vous n'avez pas
été de marbre dans votre jeunesse.

L A V I E I L L E.

Je veux passer le reste de ma vie sur ce tom-
beau , pour conter à tous les passans la vertu
de mes filles.

A R L E Q U I N.

Contez-moi donc.

L A V I E I L L E *décend du tombeau sur le-
quel elle pleuroit , & dit ;*

Je suis bien malheureuse , je n'avois que
tren-

trente filles , & en voilà cinq tout d'un article dans ce tombeau.

A R L E Q U I N.

Pour moi je vous trouve bien heureuse , les cinq filles qui sont mortes n'étoient pas sages , aparemment elles auroient gâté les autres , & il vous en reste vingt-cinq d'une vertu à l'épreuve. Il y a bien de grandes villes qui n'en fourniroient pas tant.

L A V I E I L L E.

Ah ! Monsieur, les cinq pauvres defuntes ne sont mortes que par accident , & pour avoir un trop bon naturel.

A R L E Q U I N.

Les meilleurs naturels sont les plus tendres. ConteZ moi votre aventure ?

L A V I E I L L E.

La voilà , Monsieur , comme je me promenois ici.

A R L E Q U I N.

Avec vos trente filles.

L A V I E I L L E.

Oüi , Monsieur , avec ma petite famille , la plus jeunette des trente alla badiner dans l'Orme. Si tôt qu'elle y fut entrée , elle tomba en foiblesse. Une de ces sœurs par bon naturel entra dans l'Orme pour la secourir , elle tomba évanoüie , & la troisième.

A R L E Q U I N.

Par bon naturel ?

L A

478 *Attendez-moi sous l'Orme,*

L A V I E I L L E.

Fut avec les deux autres, & la quatrième suivit, &

A R L E Q U I N.

Et par bon naturel.

L A V I E I L L E.

Je courus vite pour empêcher la cinquième d'y entrer. Hélas ! si j'étois arrivée un peu plus tard, je n'aurois plus de fille, Monsieur, & ce seroit dommage, car elles sont

A R L E Q U I N.

D'un si bon naturel. Hé bien, Compe-re, votre Maîtresse étoit elle d'un bon naturel ?

O C T A V E.

Non Monsieur, ce n'est pas là ma Maîtresse, elle n'avoit ni sœur, ni frère, ni père, ni mère, ni parens ; & elle ne se marioit avec moi que pour se faire de la parenté.

A R L E Q U I N.

Puisque votre maîtresse n'est point ici, laissez-nous continuer la cérémonie.

Nôtre Orme va s'ouvrir, c'est ici que sa
fouche

Doit servir de pierre de touche,
Pour distinguer l'or pur d'avec l'or dou-
teux.

S'il est ici quelque fillage,

Sans

Sans mélange & sans alliage ,
 Qu'il vienne chercher dans ce creux
 Un certificat glorieux
 Contre la noire médifance ?
 Mais si quelqu'un à l'assurance
 De s'approcher d'ici pleine de vanité
 Et vuide de fidélité ;
 Je plains la pucelle gascone ,
 Qui dans l'Orme veut triompher ,
 Pour elle déjà je frissonne ,
 Que l'Orme la puiffe étouffer.

ARLEQUIN *touche l'Orme qui s'ouvre , on
 voit dedans une Paysane
 évanouie.*

O C T A V E.

Ah ! c'est ma maîtresse. Pourquoi venoit-elle s'y fourer sans m'avertir ?

A R L E Q U I N.

Vous verrez que ce n'est pas la première sottise qu'elle a faite , sans vous en avertir.

O C T A V E.

Helas ! pour le peu de faveurs qu'elle m'a accordées , elle ne devoit pas être morte.

A R L E Q U I N.

La voilà morte pourtant.

O C T A V E.

Point , Monsieur , c'est qu'elle étoit sujette aux vapeurs.

A R L E Q U I N.

Guerissez-là donc , guérissez-là donc.

O C.

480 *Attendez-moi sous l'Orme,*

O C T A V E.

Si j'avois de l'eau de la Reine d'Hongrie ,
je l'ai guérie cent fois des vapeurs.

L A P A Y S A N E.

Ha ouf ! c'est parce que vous m'avez gué-
rie , que l'Orme m'a étouffée. Je suis
morte.

O C T A V E.

Elle n'est pas morte.

A R L E Q U I N.

Ho que si ; ce n'est qu'un reste de vérité qui
est demeuré dans la bouche , elle n'a pas
voulu emporter cela dans l'autre monde.

O C T A V E.

Elle n'est peut-être qu'évanouie. L'Orme
ne punit qu'à proportion du mal qu'on a
fait ; & je vous jure , que je ne lui ai baisé
que la main.

A R L E Q U I N.

Ah ! cela ne devoit pas aller jusqu'à l'éva-
nouissement.

L A P A Y S A N E.

C'est que je suis délicate. Ha ouf !

O C T A V E.

Allons, courage elle reviendra, Monsieur !
Car quand je lui pris la main , elle n'y pen-
soit pas.

A R L E Q U I N.

Elle peut y avoir consenti sans y avoir pen-
sé , car le consentement va plus vite que la
pensée...

La voilà qui revient ; allons.

LA

L A P A Y S A N E.

Ah... ah... ha... ha...

*Elle se leve.*L A P A Y S A N E *chante.*

Ah ! ah , que je l'échape belle ,

Je l'ai voulu

Sous l'Orme dangereux éprouver ma ver-
tu ,

Je comptois sur elle ,

Mais peu s'en est fallu....

Ah ! ah , ah , que je l'échape belle

Peu de filles comme moi ,

Se trouveront de bon alloi ,

Si l'on les met à la coupelle ,

Ah , ha , que je l'échape belle ,

A R L E Q U I N.

Pour cette fois l'Orme vous pardonne.

S C E N E XI.

ARLEQUIN, CATHOS, *tenant une petite fille entre ses bras.*

CATHOS.

LA, la, la, la, (*en chantant.*)

ARLEQUIN.

Hé, c'est ma voisine Cathos! Qui diantre t'amène ici? Ah! ha! je vois; tu apporte cette petite fille pour faire preuve de sagesse. C'est à cet âge-là qu'il les faut prendre pour ne rien risquer.

CATHOS.

Tu n'y es pas. Va, c'est moi même qui viens ici pour me bouter dans l'Orme.

ARLEQUIN!

Mais Cathos, songe tu....

CATHOS.

Tu as raison. Tu as raison.

ARLEQUIN.

Toi, tu pourrais bien avoir toi.

CATHOS.

Hé, à d'autres. Mergci je m'en vais bien attraper l'Orme.

ARLEQUIN.

Ce sera l'Orme qui t'attrapera.

CATHOS *à part.*

L'Orme ne sçauroit se reformer sur une
petite

petite fille sage ; & celle que je tiens est iâge pour nous deux. Je ne serai pas assez sotte d'y entrer sans elle.

A R L E Q U I N.

Tu parle toute seule. Est-ce quelque remord qui te prend ? Est-ce que tu t'es res-souvenuë de.....

C A T H O S.

Hé, zest.

A R L E Q U I N.

Ah ! tu te ressouvrens du zest.

C A T H O S.

Hé, zest, Hé, zest.

A R L E Q U I N.

Il ne faut quelquefois qu'un zest, pour faire zest à la vertu d'une fille.

C A T H O S.

Point tant de caquet, qu'on me boute en triomphe dans l'Orme. Je veux qu'on fasse la cérémonie.

A R L E Q U I N.

Tout est prêt. Ce sera peut être une cérémonie funébre.

C A T H O S.

Hé ! dépêchons. Je trépigne déjà d'aise de faire taire les médifans.

A R L E Q U I N.

Mais est-ce qu'il ne te souvient plus, quand je te rencontrai pleurant sur le bord d'une fontaine ?

484 *Attendez-moi sous l'Orme,*

C A T H O S.

Bon, c'est que j'avois laissé tomber dedans un petit couquiau.

A R L E Q U I N.

On n'est pas si effaré pour un petit couquiau. Tu avois perdu quelque chose encore avec.

C A T H O S.

Oh ! pas grande chose avec.

A R L E Q U I N.

Mais l'autre jour que tu t'étois égarée dans le petit bois, je te remis dans le bon chemin.

C A T H O S.

Faut bien que tout ç'à ne soit pas vrai, & tu vas voir que je vais entrer dans l'Orme la tête levée.

A R L E Q U I N.

L'affaire est d'en ressortir, mais puisque tu veux absolument risquer le paquet, donne ta petite fille à garder à quelqu'un.

C A T H O S.

Oh que je n'ai garde !

A R L E Q U I N.

Il faut bien que tu la quitte.

C A T H O S.

Moi quitter ce pauvre petit trognon, oh que je l'aime trop !

A R L E Q U I N.

Cathos, Cathos; je vois bien ta finesse, tu as crû que l'Orme respectera la sagesse de la
petite

petite fille, & que tu passerois sur le marché ;
mais tu te trompes. En cas de vertu le fort
emporte le foible , & je crains que tu n'aye
été plus folle , que la petite fille n'est sage.

C A T H O S.

Quoi l'Orme étoufferoit cette petite pou-
darde ?

A R L E Q U I N.

Affurément.....

C A T H O S.

C'est une fille unique que cette fille-là, &
s'il en arrivoit faute , je m'en vais la repor-
ter à sa mere.

A R L E Q U I N à *Jacqueline*.

Venez rare Phoenix des filles du Village ,

Qui voulez paroître trop sage ,

Vous vous ferez haïr du beau sexe jaloux ;

Paroître seule sage , & foible aux yeux de
tous ,

C'est accuser ici les autres de foiblesse ,

Tremblez en approchant de l'Orme de
Lucrece ,

Il est quelque vertu qui craignant le grand
jour ,

Ainsi que la Lune est l'amour.

Mais vous voulez prouver vôtre sagesse en
forme ,

Venez depuis quinze ans , je vous attends
sous l'Orme ,

Les Violens jettent.

S C E N E XII.

ARLEQUIN , JACQUELINE,
LE FERMIER, PIERROT,
COLOMBINE.

A H ! mon pere , que vous venez à propos : Emmenez moi vite cacher.

A R L E Q U I N.

Non pas s'il vous plaît , il faut subir la Loi.

L E F E R M I E R.

Comment donc , ma fille , vous me deshonorez ? pourquoi donc ?

C O L O M B I N E.

Helas ! la pauvre enfant. Elle a....

P I E R R O T.

Elle a....

L E F E R M I E R.

Elle a....

A R L E Q U I N.

Elle a enfin , elle vous l'avouëra elle-même , elle a laissé aller le chat au fromage.

J A C Q U E L I N E.

Helas ! je ne fus pas la plus forte.

P I E R R O T.

Monsieur , puisque le chat a écrémé le
lait,

lait , cherchez qui mangera le caillé. Et vous Mademoiselle , attendez-moi sous l'Orme. Et moi , je vais me racrocher avec Colombine.

C O L O M B I N E.

Voilà ce que je demandois.

A R L E Q U I N.

J'en ai pitié & comme personne ne voudra plus l'épouser , après l'affront qui lui arrive , je me croi en conscience obligé de la prendre pour moi.

L E F E R M I E R.

Je suis trop heureux d'être débarassé de cette coquine-là.

On vient se moquer de Jacqueline.

O C T A V E.

On dit qu'il est honteux aux garçons d'un village,

De souffrir qu'à leur barbe une fille soit sage ;

Ta vertu nous avoit fait peur :

Mais par ta honte enfin la nôtre est réparée ,

Et tu nous rends nôtre honneur

En perdant ta renommée.

C O L O M B I N E.

Lors qu'un jeune minet d'un air modeste & sage ,

En faisant pate de velours ,

Demande seulement quelques legers secours ,

Comme un petit baiser , la fille la plus sage ,

488 *Attendez-moi sous l'Orme.*

Pourroit à bonne fin , le pas est délicat ,
Mais cependant on peut , chut chut , chut
bouche close ,

Il est ma foi fort peu de chose ,
Qu'on doive laisser prendre au chat.

A R L E Q U I N.

Il est ma foi certaine chose , qu'on ne peut
refuser au chat.

C H A N S O N.

Au chat , au chat , au chat , au chat ,
Il n'est plus tems , en vain votre colere éclate ,

Lors que le traître a mis la patte
Sur un morceau délicat ,
Avant que le scelerat

Vous approche & vous flatte ,
Il faut crier au chat , au chat , au chat , au
chat.

A R L E Q U I N.

Au chat , au chat. Il est tems de justifier
cette innocente.

J A C Q U E L I N E.

Puisque je suis mariée avec Arlequin , je
ne me soucie plus de tout ce qu'on me peut
dire.

A R L E Q U I N.

Je m'en soucie moi , presentement votre
honneur est le mien. Monsieur , sçachez
que

que le fromage que le chat a mangé, n'est
qu'un fromage à la crème.

J A C Q U E L I N E.

Comment l'entendez vous donc ?

A R L E Q U I N.

Et pour prouver sa sagesse, je veux la faire
entrer dans l'Orme.

J A C Q U E L I N E *entre dans
l'Orme, & quand
elle en est sortie,
elle chante.*

C H A N S O N.

Je suis la plus sage
De mon village,
Ma mere l'a dit, je la crois,
Si quelqu'autre fille m'ose
Disputer la chose,
Qu'elle vienne sous l'Orme avec moi.

*Toutes les autres veulent aller dans
l'Orme, & Arlequin chante.*

Mais une fille prudente,
Ne doit pas trop s'exposer,
Sans faire la preuve en forme,
Contentez vous de danser,
Et de chanter sous l'Orme.

490 *Attendez-moi sous l'Orme,*

COLOMBINE *chante.*

Je jure que je suis sage ,
Mon serment doit être crû ,
On ne peut dans le village ,
Me reprocher un fêtu :
Mais si vous voulez qu'en forme
Je vous prouve ma vertu ,
Attendez- moi sous l'Orme.

OCTAVE *chante à la Paisane.*

Margotton quelle folie ,
Vient de te mettre aux abois ,
Tu devrois perdre la vie ,
Selon la rigueur des Loix.
Tu devois mourir en forme ,
Car tu m'as dit plusieurs fois ,
Attendez- moi sous l'Orme.

L. A P A I S A N E *lui répond.*

Une fille un peu fluette
Seroit morte sans retour ,
Pour moi je suis déjà faite
Aux fatigues de l'amour ;
Je puis sans mourir en forme
Aller une fois par jour
Au rendez- vous sous l'Orme.

A R-

ARLEQUIN *au Parterre.*

Nous aurons vôtre pratique ,
Si la piece vous a plû ,
Nous fermerons la boutique
Si nous vous avons déplû.
En attendant la réforme ,
Nous vous rendrons vôtre écu ,
Attendez nous sous l'Orme.



CHANSONS FRANCOISES

3
ET

ITALIENNES.

*CHANSON DE LA PIECE
du grand Sophi.*

SCARAMOUCHE , LE
CHOEUR, L'AMANT,
PASQUARIEL , L'O-
RACLE.

SCARAMOUCHE.

OH ! destin , quel cœur se flâte,
D'être au dessus de tes Loix ?
Les Princes & les Bourgeois ,
Viennent l'offrande en main ,
Pour te graisser la patte.

LE CHOEUR.

Oh ! destin , quel cœur se flâte,

D'être

D'être au dessous de tes Loix ?
Les Princes & les Bourgeois ,
Viennent l'offrande en main.
Pour te graisser la patte.

Oh ! destin , quel cœur , &c.

S C A R A M O U C H E.

L'homme au plumet ,
Quel sujet vous amène ?

L' A M A N T.

Isabelle , en ce jour.
Cause toutes mes peines :
Le Sophi vient troubler mes feux ,
Prononcez qui de nous deux ,
Verra remplir les vœux.

P A S Q U A R I E L.

Daignez aussi sur mes peines secrètes ,
Du sort de Pasquariel être les Interpretes.

S C A R A M O U C H E.

Destin , cet honnête homme ,
Enrage de s'acrocher ,
Au mariage :

Son front promet ,
Une grande maison ,
Que doit-il attendre de bon ?

L E C H O E U R.

Oh ! destin , quel cœur se flâte ,
D'être au dessus de tes Loix :
Les Princes & les Bourgeois ,
Viennent l'offrande en main ,
Pour te graisser la patte.

Oh ! destin , quel cœur , &c.

Or écoutez Seigneur Octave,
 Vous avez Madame Ifabeau :
 Mais pour Pasquariel il doit prendre bien
 garde,
 De mourir des mains du Bourreau.



CHANSON EN DIALOGUE
d'un Païsan , & d'une Païsane ,

Dans la Piece des Vendangeurs.

LUCAS, PERRETTE.

L U C A S.

Que croyons-nous de l'amour qui nous
 presse,

Que croyons-nous des traits d'un Dieu si
 doux :

Nos cœurs sont faits pour la tendresse ,
 Et non pour refuser les charmes de l'amour.

P E R R E T T E.

C'est s'avancer le sort de la vieillesse ,
 C'est ignorer l'usage des beaux jours.

L U C A S.

Ne veux-tu pas Perrette ,
 M'écouter un moment ,
 Soulager mon tourment ,

Pour

Pour toi je quitte Nanette :
Ne veux-tu pas Perrette ,
M'écouter un moment ,
Rend ton Amant content ;
En l'épousaut , en l'épousant :
Ta bonne amie , qui se marie ,
Doit te donner envie ,
D'en faire autant, d'en faire autant.

P E R R E T T E.

Oh , non Lucas , je ne veux pas ,
Ey donc , tu n'es pas sage ,
De me parler de mariage.

L U C A S.

Si tu te marie , tu seras gentille.

P E R R E T T E.

Si je me marie , je ne serai plus fille.

L U C A S.

Hé-bien tu seras femme ,
Ardé , vraiment , chamon ;
Tu nous la baille belle ,
De faire ainsi tant de façon ;
Ardé , vraiment , chamon ,
Tu nous la baille belle ,
De faire ainsi tant la cruelle.

N'afardons je pas nous ,
De n'être plus Garçons :
Tu n'y mettras pas tant du tien ,
Que j'y mettrai du mien.

P E R R E T T E.

Tu n'y mettras pas tant du tien ,
Que j'y mettrai du mien.

L U.

Morgué t'es trop farouche,
Laisse moi baiser ta bouche,
Pour payer tous mes pas.

P E R R E T T E.

Oüi, t'en feras bien plus gras.

L U C A S.

Quand on aime bien,
Un baiser est baillé pour rien.

P E R R E T T E.

Tu n'y mettras pas, Lucas, tant du tien.
Que j'y mettrai du mien.



CHANSON DU CAROUSSEL
des Dames

Chantée par Arlequin.

A H, qui sont polies, les Filles de S. Jean !
Ah, qui sont polies, les Filles de saint
Jean !

Par le bas de se, de, l'on falliron, falliron,
fallirette,

Par le bas de se, de, & les souliers blancs.

Par le bas de se, de, & les souliers blancs.
La Robe de fleurs dé, l'on falliton, falliron
fallirette.

F L E U R I D O R.

La Robe dépliée par deyant.

La Robe fleurie plissée par devant ,
Aussi des Fontanges , lon falliron , falliron ,
fallirette ,
Aussi des Fontanges , pour plaire aux Amans.



*CHANSON ITALIENNE ,
chantée par Octave dans le Banque-
routier. Sur l'Air, du Rigodon.*

CHi vol goder ,
In amor gioia perfetta ,
Prendra Moglie giovenetta :
A suo piacer ,
Vaga belta ,
Scolora il bel sembiante.
Se ociosa sta.
La fresca età ,
Sparisce in uno instante ,
Et non torna piudi qua.



Quando il bendato amor ,
Nel cor ,
Accende il primo ardor ,
Per non provar Dolor ,
E Rancor ,
Si prendra Moglie all'hor ,
Ma l'ogetto , è Miglior ,
Che ad'agrihor ,
Ti porta argento & or.

T R A-



TRADUCTION DE LA
Chanson cy-dessus.

Dans le Banqueroutier.

Veux-tu jouïr ,
D'une douceur parfaite ,
Choisis femme jeunette ,
A ton plaisir :
Le teint se perd ,
Et la beauté s'efface ,
Si l'on ne s'en sert :
Le plus beau jour ,
Dans le moment se passe ,
Et n'a plus de retour.



Quand l'amour du feu le plus violent ,
Fait sentir le tourment ,
Pour s'épargner le chagrin d'être Amant ,
Qu'on épouse à l'instant :
Mais quel bonheur !
Quand une belle belle enfant ,
Vous compte de l'argent.

CHAN-



CHANSON ITALIENNE.
Pour les deux luseaux.

C He s'intuoni con coraggio ,
Che il formaggio
Bever fá ,
Et chi muor gonfio d'al vino :
D'el di vino ógn hor avrá ,
Ché s'intuoni con corragio ,
Ché il formaggio ,
Bever fá ,
Quelli che vanno in guerrá ,
Dano il tergo per terrá ,
Coluy ché prende moglie ,
A sempre il capo in doglié.
Un piu grande di mé ,
Mai contento non é ,
Dunque la gioia dove mai si trova:
A noi , si mengi per mangiare ,
Non si mengi per crepare ,
Che si beui con destressa ,
Par non far ubriachezza ,
Et per dar segni di vino ,
Og'nun bacci il suo vicino.

CHANSON ITALIENNE,
Sur l'Air du flon, flon, flon.

A Mante á tua bellezza,
Mio cor pena per ti.
In chagrin & tristezza,
Far sempre notte & di,
Flon, flon, larira dondena,
Flon, flon, flon, larira dondon.

TRADUCTION DE LA
Chanson précédente. Sur le
même Air.

P Our les yeux de ma belle,
Mon cœur souffre & languit,
En soupirant pour elle.
Il fait & jour & nuit,
Flon, flon, larira dondon.
Flon, flon, larira dondeine,

CHAN-



CHANSON ITALIENNE,
Chantée par Mezetin.

Dans la Magie Naturelle.

M Ammalucco, mio Mammalucco,
Ti volemo Mammaluccare ,
Es pelato come un cuccò ,
Ti volemo far doventare :
Colloni, Colona ,
Broccali fritti , & baccali ,
Et gierva luccia ché buono mi fa ;
Luccia mozzuta la berna bala
Chi a fatto lo danno lo paghera
Et lo Musico che fa ,
Do , re , my , fa , sol , la ,
Scaramuza Meremeo, Meremeo Scuacuara,
Mugi pecore , & garda pecore ,
Et tutto lo giorno de qua & di là ,
Scaramuza Meremeo , Meremeo Scuacuara.

CHAN-



CHANSON ITALIENNE ,
sur la Chaconne de Galotée.

O Hi per pietà , Ohi me porgi te aita ,
Porto d'amor n'el sen.
L'apra ferita ,
Un Volto ,
Tiranno ,
A mio danno ,
Crudele ,
Infedele ,
Mi fece amar .
Senza esperar ,
Venga pur dentro ,
Il mio cor ,
Il dio del vin per , discacciar amor ,
Ché del sen l'acenso ardor ,
Voglio smorzar con tal Liquor ?
Forse un di , chi sa , che mia liberto ,
Non tarin lieta oue jo senza pietà ,
Pien di evendetta ,
Godro vedendo amor sotto il mio piè ,
Così mio destin ,
Vincera un giorno Bacco numé mio divin ,
Et ditò à la fin ,
Ché ritrovai con Amor Venere mel Vin.

CHAN-

CHANSON ITALIENNE.
du Mercure Galant.

O *Giorno avanturoso ,*
Hoggi sy vedra ,
Alsaffalto à ,
Moroso se Giove vincera.
Nimfe di me partiate ,
Gia ferité de miei strali cantate ,
Al canto mio ,
Hoggi si vedra con droit sovrano ,
Dio se Pan vinto fara.

TRADUCTION DE LA
présente Chanson.

Q *Ue prétend ce vieux bouquin ,*
Ce vieux finge à faire rire ,
Croit-il plaire le faquin ,
Par son masque de fatin :
C'est un sot un dégoutant ,
Un brutal , un mal-honnête ,
Il faudroit-êtr bien bête ,
Pour aimer un tel Gallant.

CHAN-



CHANSON, DE LA
Nopce d'Arlequin.

P Argué, puisqu'enfin,
Nous sommes à la Noce,
Honneur au negoce,
De nôtre cousin :
Ce brave Arlequin,
Bouttons pas la toque,
Qui voudra s'en moque,
Toque, choque, toque,
Choque bien :
Ten grand varre piarre
Contre le mien ,



Bûvons au gros Jean ,
A droit & à gauche ,
Morguienne en débauche ,
Je suis un fatan :
Je boirois un an ,
Sans qu'on m'y provoque ,
Bois sans équivoque ,
Toque , choque , toque
Choque bien :
Ten grand varre Piarre ,
Contre le mien.



CHANSON DE LA
Piece du grand Sophi.

ENtre vous gens de , dy , ha , ho , dy ,
 ha , hu , re , ho , gens de Village ,
 Qui reveniez du , ho , ho , ho , la , hé , dy ,
 ha , hu , re , hé , marché. bis.



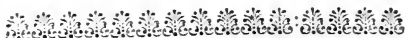
Ne montez plus dessus , hu , hu , hu , ha ,
 la , hé dy , ha , hu , re , ho , sùs vôtre âne
 Car le mien m'y a , ha , ha , ha , ho , la , hé ,
 dy , ha , hu , ré , ho , trompé. bis.



Il m'a fait , ho , ho , ho , re , fait , dy , ha ,
 hu , re , ho , une ruade ,
 Sur le pavé il m'a ha , ha , ha , ho , la , hé ,
 dy , ha , hu , re , he , jetté. bis.



J'ai tiré mon grand en , han , han , han ,
 coùteau , dy , ha , hu , he , & ma grande
 épée.
 Et le collui he , he , he , ho , la he , dy ,
 ha , hu , ho , coupé. bis.



CHANSON DES DEUX
Vieillards.

De la Cause des Femmes.

TOque, choque, avec moi,
Ton grand verre,
Bûvons mon compere,
De ce bon vin,



Lors que l'âge de glace,
Nous passe, & nous chasse
Disons bon soir à Catin :
Même pour nôtre gloire,
Le plaisir de boire,
Se prend en tout tems ;
Branlons la machoire,
Jusqu'à cent ans.
Il n'est rien,
Que le tems ne dissoude,
Haussons donc le coude,
Jusqu'à la fin.



Lors que l'âge de glace, &c.

CHAN-



CHANSON DU
Prologue.

De la Piece du Divorce.

TErminez vos regrets ,
Que vôtre trouble cesse ,
Dans vôtre sort Jupiter s'intresse ,
Et vient pour empêcher que tu rende l'ar-
gent
Je le vois qui décend.



Un changement favorable ,
Nous retient dans ces lieux ,
Pour voir un spectacle aimable ,
C'est l'ordre irrevocable ,
Du plus puissant des Dieux.



CHANSON DU
Vieillard.

Pour les Marchands dupez.

UN vieillard mélancolique ,
Peut gâter tout un festin ;
Ses yeux font aigrir le vin ,
La viande en devient étique :
Celui qui rechigne ,
Chigne :
Celui qui rechigne :
La Troupe l'échigne ,
Echigne ,
La Troupe l'échigne.

CHAN-



*CHANSON, en Dialogue,
entre Colombine & Arlequin. Sur
l'Air: De la Chancone d'Amadis.*

COLOMBINE, ARLEQUIN.

*Après que les violons ont joué trente deux mesures
sur lesquelles on a dansé.*

COLOMBINE chante.

LÉ burlesque Jason ,
A conquis la Toison ,
Il est toujours de cette Victoire,
Tout retentit du bruit de sa gloire ,
Mais ,
Le plus grand de ses exploits ,
C'est de parler François.

On danse après seize mesures de l'Air.

ARLEQUIN chante.

Brave & charmant ,
J'étois feur de vaincre & plaire ,
Guerrier , Amant ,
J'ai dequoi me satisfaire ,
Elle me dit à son tour ,
Qu'elle me va faire la Cour.

Lors

510 *Chansons Françoises*

Lors que pour toi je fais voir ma puissance
Ton traître cœur est sans reconnoissance,
Mais souviens-toi que c'est de moi,
Dont tu dois attendre la Loi.

*On danse encore trente & une mesures
de l'Air.*

COLOMBINE chante.

S'il songeoit un moment à me plaire,
Je n'aurois plus pour lui de colere,
Je veux à mes genoux l'entendre soupirer,
Où le diable à la fin pourra bien s'en mêler.

ARLEQUIN.

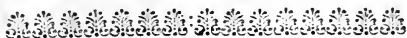
Afin de l'apaiser,
Il faudra l'épouser.

On danse, & après

COLOMBINE chante.

Si l'on prend tant de plaisir,
A voir ce mariage,
Jason & Medée en vont avoir tout l'avanta-
ge.

Et suivant leur desir, on s'enfuit,
Il faut rire aujourd'hui:
Ils pourront à leur tour,
Rire aux dépens d'autrui.

*CHANSON D'UN GUEUX.*

Grand Dieu qui faites pour le mieux ,
Qui m'avez donné la grace ,
De riche devenir gueux !
Dont j'en porte la besace ,
Moi qui n'ai souci de rien ,
Ni du mal ni du bien ,
Toureloure , lourirette ,
Lironfa , tourelourira.



Je ne voudrois pas quitter ,
Mon habit ni ma besace ,
Pour l'état d'un Conseiller ,
Puisque Dieu m'a fait la grace ,
De vivre le plus heureux ,
Que le plus riche des gueux ,
Toureloure , lourirette ,
Lironfa , tourelourira.



Voyez l'habit des plus beaux ,
Quoi qu'un chacun le méprise ,
Bien qu'il soit de cent lambeaux :
Mais il est fait à ma guise ,

Je l'aime mieux pour certain,
Qu'un tout doublé de satin,
Toure loure, lourirerte,
Lironfa, toure lourira.

F I N.

que
tawa

un volume
e timbrée
une amen-
n sou pour

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on
or before the last date stamped
below there will be a fine of five
cents, and an extra charge of one
cent for each additional day.

--	--	--	--



